

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

OEUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

PARUES

Dans la Collection Michel Lévy

UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	VOL.
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, la dernière étape	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES ANGES DU FOYER	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
EN FAMILLE	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
AU BORD DU LAC	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—

Paris. — Imp. de ÉDOUARD BLOT, rue Saint-Louis, 46.

SOUVENIRS

D'UN

BAS-BRETON

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

— PREMIÈRE SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

A

M. ADRIEN BENOIST

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS

PRÉFACE

La physionomie d'une époque ne se révèle pas seulement par les grands événements qui l'ont illustrée ou flétrie ; derrière ceux-ci il y en a toujours d'autres non moins importants, qui sont comme la vie privée des nations.

Cette vérité si simple n'a pourtant point été toujours comprise. Avant les publications de notre admirable Augustin Thierry et les beaux travaux de Michelet, l'histoire ne s'était occupée, chez nous, que de généralités banales : c'était une sorte de procès-verbal où les faits étaient racontés, abstraction faite de l'homme, et où l'on trouvait tout, sauf la vie, sans laquelle il n'y a rien.

Cette vie, c'est dans l'appréciation des détails que les deux historiens nommés plus haut l'ont cherchée! Sans négliger l'existence officielle des peuples, ils ont curieusement étudié leurs coutumes, leurs adorations, leurs tendances. Après les chartes, ils ont interrogé les chroniques; après les chroniques, les légendes; après les légendes, les chants populaires; rien de ce qui révélait l'homme ne leur a paru à dédaigner, et ils semblent avoir pris pour devise la sentence du poëte latin: *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.*

Or, si l'histoire continue à être écrite ainsi (et nous l'espérons pour la gloire de la France!) tout récit partiel des faits contemporains, toute esquisse sincère de mœurs ou de caractères deviendra, pour l'avenir, un précieux élément d'informations.

Par malheur, ces détails sont livrés le plus souvent à la tradition orale; on les répète sans les recueillir, et, au bout de peu de temps, on les oublie. Que de précieux renseignements ont été perdus ainsi depuis vingt ans! que de choses entendues au coin du foyer, lorsque nous étions enfants, et dont nous n'avons gardé qu'une réminiscence confuse! La plupart de nos jugements sur la fin du dernier siècle et sur le commencement de celui-ci sont, à notre insu, le résultat de ces récits oubliés, mais dont l'impression nous est restée. Nos pères étaient semblables aux antiques rapsodes, qui chantaient Homère par fragments; chacun d'eux

connaissait quelque partie différente du terrible poëme de 93, et, pour l'avoir complet, il eût suffi de réunir les souvenirs de tous.

C'est là ce que nous avons essayé de faire, au moins pour une province. Le livre que nous publions a été écrit tout entier d'après des notes inédites ou des causeries de vieillard [1]. Nous avons essayé de réunir des renseignements épars, de révéler des faits inconnus, d'en rappeler quelques-uns auxquels on ne songeait déjà plus. Seulement, comme il fallait un lien commun qui rattachât entre eux ces faits divers, nous leur avons donné à tous un même spectateur qui les raconte et les commente.

Cette forme de *Mémoires* nous permettait à la fois plus d'analyse et plus de mouvement; elle rendait surtout moins apparentes les lacunes de notre récit, et l'on devine d'avance combien celles-ci doivent être fréquentes. L'histoire est, en effet, pour les contemporains, comme un livre déchiré dont chacun possède une page; mais combien la brûlent ou l'égarent! Si, à toutes les époques, les gens qui *voient* sont peu nom-

[1] Ajoutons que pour vérifier les renseignements qui nous étaient ainsi donnés, nous avons eu fréquemment recours à l'*Histoire de Nantes*, par le docteur Guépin, aux *Archives curieuses*, de M. Verger, et surtout à l'important ouvrage de M. Duchatellier, sur le *Mouvement révolutionnaire dans les départements de l'ancienne Bretagne*. Nous devons aussi à notre ami, M. Ducrest de Villeneuve, de Rennes, homme de style et d'études sérieuses, des notes pleines d'intérêt, dont nous avons tiré profit.

breux, les gens qui *se rappellent* sont encore bien plus rares; car le souvenir suppose l'intérêt aux choses et le discernement, deux facultés qui font difficilement bon ménage.

La première partie des *Souvenirs d'un bas-Breton* est consacrée à la peinture de la Bretagne avant la Révolution. Il nous a semblé curieux de montrer quelles étaient alors les préocupations et les habitudes de chaque condition, comment la famille était constituée, et dans quel état la crise qui se préparait allait trouver cette société, où l'esprit de résistance avait autant de ténacité que l'esprit d'innovation pouvait avoir d'ardeur.

La même lutte se produisit partout sans doute, mais dans la Bretagne et la Vendée elle prit un caractère particulier de violence. Ce fut le seul terrain sur lequel les deux principes se combattirent à armes égales et avec des chances balancées. En courage comme en cruauté, en intelligence comme en folie, tout y dépassa les limites du probable, et presque du possible. On exagéra l'exagération même. Ailleurs, la Révolution ne se fit connaître que par échantillon; là elle se montra dans son effroyable splendeur, et la République fut forcée, pour rester victorieuse, de faire disparaître une population entière sous la terre et les eaux.

On ne s'étonnera point si notre récit renferme parfois d'étranges choses. Nous avons à parler d'un temps où rien d'ordinaire ne se faisait, et où l'épopée courait

les grands chemins. Faut-il même l'avouer? plus d'une fois nous avons craint qu'une narration fidèle ne fût prise pour une invention bizarre, et, impuissant à rendre le vrai *vraisemblable*, nous nous sommes abstenu. Que l'on ne nous accuse donc point légèrement d'avoir plus consulté la fantaisie que la vérité : sauf la fable que nous avons dû adopter pour donner une sorte d'unité à notre travail et lui faire justifier son titre, tout y est sincère et réel. Nous n'avons point voulu écrire un roman, mais des études sur le mouvement révolutionnaire en Bretagne.

Nous ajouterons que si ces *Mémoires* renferment des erreurs (et qui peut s'en garantir !), on aurait tort, du moins, de s'en prendre à la précipitation, car nous nous occupons du livre qui paraît aujourd'hui depuis bientôt six années ; les fragments insérés dans la *Revue des Deux Mondes* peuvent le prouver au besoin.

C'est la seconde fois que la Bretagne nous fournit les éléments d'un travail sérieux, et cependant nous n'oserions dire que ce sera la dernière. Tant de merveilleuses découvertes restent encore à faire dans cette mine de poésie, que nous y retournerons peut-être comme malgré nous. Là, d'ailleurs, les routes nous sont connues, les horizons familiers ; les hommes et les choses y parlent la langue de notre enfance, et nous sommes plus sûr de les comprendre.

Puis, pourquoi nier ce charme secret qui nous réat-

tire sans cesse, et presque à notre insu, vers la vieille patrie ? Pourquoi ne point avouer que nous touchons à son passé, avec l'espèce d'attendrissement mélancolique que l'on aurait à retrouver les gages d'un premier amour ? Que la France ait gravé ses armes sur l'écusson effacé de nos vieux ducs, nous nous en réjouissons ; mais il n'en restera pas moins toujours pour nous une Bretagne que rien ne peut nous enlever ; c'est la Bretagne aux vallons ombreux et aux grandes bruyères, où les souvenirs de nos jeunes années sont ensevelis !

SOUVENIRS

D'UN BAS-BRETON

I

NAISSANCE — MON ENFANCE CHEZ UNE NOURRICE
UNE FAMILLE AVANT 1789

Ce fut le 30 mai 1768 que l'on vint annoncer à mon père la naissance d'un enfant, au moment où il partait pour la forêt *du jour et de la nuit* [1], avec son chef d'atelier ; il fit signe qu'il n'avait pas le temps de descendre de cheval pour me voir ; on me baptisa sans bruit, je quittai Guingamp le lendemain avec ma nourrice, et il ne fut plus question de moi.

Je demeurai cinq ans à la campagne, plus aimé que

[1] *Coët an e coët an noz*, dans le département des Côtes-du-Nord.

soigné par la bonne paysanne qui s'était chargée de me tenir lieu de mère à raison de cinq livres par mois, outre la chandelle et le savon. Elle me préférait pourtant à ses propres enfants, que j'avais le droit de battre, en ma qualité de fils de bourgeois. Mes caprices faisaient loi à la ferme, et tous me cédaient par indulgence ou par respect.

La moralité chez l'enfant n'est que l'expérience, et dès que vous lui ôtez le sentiment vrai des choses, il se corrompt. Au lieu de me forcer à chercher ma place dans le monde, on avait essayé de me soumettre celui-ci; je crus être le but et le pivot de tout. Mes fantaisies ne trouvant point d'obstacles, se prirent elles-mêmes pour des droits. Mon cœur, dont la sensibilité n'était point entretenue par le sacrifice, s'endurcit; je devins dominateur, égoïste et cruel.

Ma nourrice vantait mes vices comme s'ils eussent été l'indice d'une race plus noble. A voir sa timide admiration devant mes mauvais instincts, on eût dit une poule toute fière d'avoir nourri, dans sa couvée, un oiseau de proie.

Les seuls enseignements raisonnables que je reçus à la ferme me venaient des animaux; eux seuls savaient se défendre de ma tyrannie. Il y avait surtout un chat fauve, qui, dès mes premières attaques, manqua de m'arracher un œil, et me tint, depuis ce temps, à distance. Je me rappelle encore l'espèce d'audace défiante

avec laquelle il fixait sur moi ses yeux verts lorsqu'il me rencontrait, et la crainte mêlée d'estime que j'éprouvais en le laissant passer. C'était le premier être qui m'eût appris ce que peut le courage contre l'oppression, et son souvenir m'a plus d'une fois servi d'exemple depuis, dans les difficultés de la vie.

Ma mère et mes frères venaient me voir tous les ans à la ferme ; c'était une fête pour tout le monde, excepté pour moi, car ce jour-là il fallait se laisser décrasser et porter des culottes !

Ma mère, qui tenait en outre à dépenser toute la tendresse qu'elle avait économisée pendant douze mois d'absence, me retenait près d'elle et m'accablait de caresses qui me semblaient des attentats à ma liberté ; elle me recommandait d'être sage et de me moucher, deux préceptes dont je n'avais jamais reconnu la nécessité, et finissait toujours par des doléances mêlées de quelques bourrades sur mon peu d'amour filial.

Quoique élevés à la campagne comme moi, mes frères s'étaient, en effet, montrés d'humeur plus facile ; les gâteaux avaient toujours fait parler chez eux la *voix du sang*, tandis que moi, aucune friandise ne pouvait m'apprivoiser. Amoureux avant tout de ma brutale indépendance, je ne pouvais me résoudre à feindre, dans l'intérêt de ma gourmandise, une affection que je ne ressentais pas ; il me manquait un vice pour que l'on me pardonnât ceux que j'avais.

J'appuie sur cette circonstance parce qu'elle décida de ma vie entière; lorsque je retournai dans ma famille, j'y trouvai tous les esprits prévenus contre moi; on y avait décidé que j'étais incapable d'aimer mes parents, et, à force de me le répéter, on finit par se le persuader.

Je dois dire pourtant que mon père resta en dehors de tous ces jugements et de toutes ces influences. Je ne l'avais vu que deux fois pendant les cinq ans passés chez ma nourrice, et, aux deux fois, il s'était contenté de me relever la tête pour savoir si je n'étais point borgne, et de me faire marcher devant lui afin de s'assurer que je ne boitais pas. Mon père était un homme froid et laborieux, qui avait eu des enfants par distraction; il n'y voyait qu'une dépense de ménage. Uniquement occupé des tanneries qu'il dirigeait, et ne cherchant parmi nous ni joie ni tristesse, il demeurait étranger à tous ces événements d'intérieur que le cœur ou l'habitude rendent importants. La famille se réduisait pour lui au compte de dépense qu'il réglait chaque soir avec ma mère. Il agissait dans la maison comme ces grandes roues de moulin, qui font tout aller, mais du dehors et sans paraître tenir à rien.

A mon arrivée à Guingamp, j'eus beaucoup à souffrir de la part de mes frères, qui, plus grands et mieux établis dans la maison, voulurent faire de moi leur esclave; mais je me rappelais l'exemple du chat fauve et je sus l'imiter. Quand ils virent que je mettais sans cesse mes

droits sous la sauvegarde de mes ongles, ils renoncèrent à une domination qui leur donnait plus de mal que de profit.

J'évitai d'ailleurs toutes les occasions de débats, je renonçai moi-même à partager leurs jeux, et ils s'accoutumèrent à me voir user à part de ma liberté.

Outre mes trois frères, j'avais deux sœurs destinées dès lors au couvent. Ennoblis par l'échevinage, mes ancêtres avaient vécu autrefois comme de vrais gentilshommes, c'est-à-dire dans l'oisiveté. Plus tard, la nécessité força notre famille à reprendre notre industrie roturière; mais les traditions aristocratiques y étaient restées vivantes. L'aîné héritait seul, et les cadets n'avaient d'autre perspective que le voile ou le rabat.

Habituées à cette idée, mes sœurs se préparaient déjà à leur sort, en jouant au couvent comme on joue au *petit ménage*. La maison était pleine de poupées habillées en nonnes. Mes frères s'étaient faits les aumôniers de cette communauté de carton, et avaient transformé le bûcher en une chapelle dans laquelle ils disaient la messe tous les dimanches, à la grande édification de leur troupeau.

Quant à moi, je m'occupais peu des projets de mes parents pour mon avenir. Je n'étais point heureux, car, pour l'enfance surtout, le bonheur n'est que l'amour; mais je menais une existence sauvage, insoucieuse et libre; je m'accoutumais à tirer parti de moi-même;

j'étais perpétuellement en action pour résister ou conquérir ; je vivais enfin !

Ceux qui voient aujourd'hui l'intérieur des familles ne peuvent deviner ce qu'elles étaient autrefois. La Révolution a eu ce grand résultat de resserrer tous les liens domestiques en essayant de les briser. Nous avons vécu pendant dix ans au milieu de nos sœurs, de nos femmes, de nos enfants, comme des naufragés attendant la vague qui va les emporter. La longueur de l'angoisse nous a fait prendre l'habitude de nous tenir cœur contre cœur. Et comment, en effet, ces grandes crises ne réveilleraient-elles point toutes les tendresses? Le dégoût ou l'effroi de la vie publique n'amènent-ils pas une réaction naturelle vers la vie privée? Après les révolutions inutiles, les programmes menteurs, les vaines agitations au *forum*, le moyen de ne pas rentrer au foyer? Une fois la croyance morte, à quoi se rattacher, sinon aux affections? Et quand tous les partis vous ont trompé, comment ne pas envelopper sa femme et ses enfants dans ses bras, en disant : Tout est là !

Soit que cette leçon eût manqué aux générations qui précédèrent 89, soit que les habitudes immorales de l'aristocratie eussent corrompu la bourgeoisie elle-même, on ne trouvait alors, dans la famille, ni cette égalité, ni cette caressante intimité que nous y voyons maintenant. Le mari, maître unique et sans contrôle,

réglait les moindres dépenses; la femme ne pouvait acheter une chaussure sans lui en demander le prix; elle rendait compte de l'argent qui lui était confié, comme le fait aujourd'hui une servante, et, le plus souvent, avec aussi peu de fidélité.

Quant aux enfants, confiés, dès leur retour de nourrice, à des domestiques qu'ils ne quittaient plus, ils mangeaient à la cuisine et couchaient aux mansardes. On ne leur permettait guère avant quinze ans d'entrer au salon ni de prendre place à la table commune, qu'ils quittaient, en tous cas, avant le dessert.

Dans la petite bourgeoisie, les hommes seuls dînaient ensemble; la mère et les filles les servaient debout.

Je fus élevé ainsi jusqu'à douze ans, âge où mon père, fatigué de ma paresse et de ma turbulence, m'envoya au curé de Coëtmieu[1] pour qu'il prît soin de mon instruction. Je savais à peine lire, et l'on n'avait pu encore m'apprendre à compter.

[1] *Bois de Saint-Mieu*, nom d'une paroisse du département des Côtes-du-Nord.

II

SÉJOUR AU PRESBYTÈRE — LE CURÉ ET LE VICAIRE

Coëtmieu est situé entre Lamballe et Saint-Brieuc. Nous nous y rendîmes à pied de cette dernière ville.

Le paysan qui me servait de guide, après m'avoir fait traverser le bourg, composé d'une vingtaine de maisons, puis le cimetière, dans lequel je remarquai deux pruniers chargés de fruits, dont je pris note, me conduisit au presbytère, dont la porte n'était fermée qu'avec une ficelle nouée à un clou. Nous entrâmes en appelant, mais il n'y avait personne. Cependant je tombais de fatigue et de besoin; je le dis à mon guide.

— Qu'à cela ne tienne, me répondit-il, nous sommes chez un chrétien.

En parlant ainsi, il leva le panier qui recouvrait le pain de seigle posé sur la *mée*[1], poussa la coulisse de celle-ci et en tira une jatte de lait, que nous partageâmes.

[1] Espèce de pétrin fermé par une couverture à coulisse, et dans lequel on ramasse le lait et le beurre.

Nous achevions de manger quand le recteur parut sur le seuil ; il ne montra aucun étonnement à notre aspect.

— Bon appétit, mes gars ! s'écria-t-il d'une voix joyeuse.

Le paysan se leva.

— La porte était ouverte et l'enfant avait faim, dit-il simplement.

— Ce qu'on trouve ici appartient à tout le monde, répondit le prêtre du même ton.

Et s'approchant de moi avec un air riant, il passa la main sur mes cheveux. Mon guide me nomma alors et remit la lettre de mon père.

Après l'avoir lue, le bon curé m'embrassa et me fit beaucoup de questions sur ma mère, dont il était un peu parent, puis sur mes frères, qu'il n'avait point vus depuis leur baptême et qu'il croyait encore tout petits. La vieille servante arriva sur ces entrefaites; il me présenta à elle. Catherine gronda beaucoup de ce qu'on ne l'eût point appelée. Elle avait servi autrefois à Guingamp, et me demanda des nouvelles de vingt personnes mortes depuis dix ans et que je n'avais jamais connues. Elle trouva que je ressemblais à mon père, s'extasia de me voir si fort, et me força à recommencer une seconde jatte de lait, en m'assurant qu'à mon âge on avait toujours faim.

Elle me conduisit ensuite elle-même, avec le recteur, dans une petite chambre que je devais occuper.

Elle ressemblait à toutes celles du presbytère : on y voyait une petite table de chêne, deux chaises de paille, un lit à rideaux de serge et un bénitier de faïence suspendu au chevet; mais j'avais vécu jusqu'alors en communauté avec mes frères, dans une mansarde où nous étions quatre à nous disputer un escabeau; avoir une chambre, une table, une chaise, devait donc me sembler une inappréciable richesse; c'était devenir quelque chose : au lieu d'être, comme naguère, une sorte de fraction sans valeur dans la famille, je me trouvais une personne; j'avais mon coin, et par conséquent mes droits!

Après m'avoir montré ma chambre, le recteur m'interrogea sur mes études, et reconnut bientôt que je ne savais rien. Il n'en montra ni surprise ni mauvaise humeur. C'était un homme simple, qui estimait la science à sa juste valeur. Il me dit, toutefois, qu'il faudrait réparer le temps perdu, régla, pour l'avenir, la distribution de mes heures, et me donna congé pour trois jours.

Je descendis ensuite avec lui au jardin du presbytère, qui ressemblait à tous les *courtils* de Bretagne à cette époque. On y voyait des légumes communs, quelques sillons de lin, de vieux pommiers, au pied desquels bourdonnaient deux ou trois ruches, des poiriers et des pruniers sauvages, à demi étouffés par les sureaux. Çà et là fleurissaient des violiers simples, des

pavots et des églantines ; le tout était enclos d'une haie d'aubépines, dans laquelle on entendait le merle siffler. Près de la maison se trouvait un puits entouré de vignes ; un peu plus loin, une cabane enfouie dans les noisetiers et de laquelle s'exhalait une douce odeur d'étable. Le bon recteur me montra tout en détail.

Du jardin nous passâmes dans le cimetière, du cimetière dans la vallée. La campagne était fleurissante, et les oiseaux commençaient à faire leurs nids ; tous les buissons chantaient.

Je m'étais vite accoutumé à la soutane de mon guide. Je lui répondis bientôt sans embarras; puis, passant de la crainte à l'extrême confiance, selon l'habitude des enfants, je me mis à lui faire part de toutes mes pensées et lui raconter jusqu'à mes espiègleries. Le bon recteur semblait prendre plaisir à mes confidences ; il m'y encourageait même par ses rires et ses questions, lorsqu'il s'arrêta subitement. Je levai les yeux ; un autre prêtre venait de se montrer au bout du sentier et s'avançait vers nous.

— Tais-toi, me dit le vieux curé d'une voix contrainte ; c'est mon vicaire. Ne dis rien devant lui... il n'aime point les bavardages d'enfant.

Dans ce moment le jeune prêtre nous rejoignit. C'était un homme d'environ trente ans, dont le teint était pâle, les yeux caves et les lèvres très-minces. Il salua le recteur avec humilité ; celui-ci me présenta en

me nommant. Le vicaire tourna sur moi un regard si aigu, qu'il me fit mal.

— A-t-il fait sa première communion? demanda-t-il.

— Je ne m'en suis point encore informé, répondit le vieux curé, en rougissant un peu.

Je déclarai que je ne l'avais pas faite.

— Et quel âge avez-vous?

— Douze ans.

— Il n'a sans doute reçu aucune instruction religieuse, continua le jeune prêtre en se tournant vers le recteur.

— Je le crois un peu en retard, répondit celui-ci.

Le vicaire haussa les épaules, et après un moment de silence :

— Je me chargerai de préparer l'enfant à la sainte table, dit-il, si vous le permettez.

Et le recteur ayant répondu par un signe affirmatif :

— Nous commencerons demain, ajouta-t-il, en se retournant vers moi.

Je regardai le vieux curé pour lui rappeler les trois jours de congé qu'il m'avait promis; mais il ne comprit point ou ne voulut point comprendre mon regard.

Je ne tardai pas de m'expliquer la gêne que M. Durand avait laissé voir à l'apparition de son vicaire. Abandonné dès sa naissance par des parents qu'il ne connut jamais, Bernard avait été élevé par le vieux prêtre, qui espérait trouver dans cette adoption quel-

ques-unes des douceurs défendues de la paternité. Mais le sort avait mal servi ses désirs : loin de se montrer reconnaissant, le jeune homme sembla lui en vouloir d'être son obligé. C'était un de ces superbes que le bienfait ne touche point, parce qu'il les humilie ; race de Satan, qui ne peut vous pardonner d'avoir été fort, fût-ce pour la secourir !

Bernard, d'ailleurs, n'était point un être de la même nature que le curé. Il y avait un abîme entre l'intelligence naïve de celui-ci et la finesse tortueuse de l'autre. Durand n'avait jamais franchi, même dans ses aspirations de jeunesse, les bornes du probable et du facile. Un peu d'habitude, assez de foi et beaucoup de bonté, lui avaient donné le cœur d'un prêtre ; mais il avait accepté le dogme plutôt qu'il ne l'avait étudié. Chez lui, et à son insu même, le sens pratique mitigeait la croyance et l'appropriait à la vie réelle. Bernard, au contraire, avait sondé les moindres replis de la doctrine catholique ; il avait aiguisé son esprit à toutes les arguties du séminaire, et s'était enfermé dans les principes de l'Église comme dans une cuirasse d'acier. Sa foi n'avait rien d'ardent ; mais c'était quelque chose d'immuable. Les syllogismes de l'école coulaient dans ses veines au lieu de sang ; il n'y avait point de cœur chez lui, mais un dogme.

Et cependant, ce fanatique à froid était miné par une passion invincible ! au plus profond de son âme double,

se cachait une ambition sans frein, parce qu'elle était sans espérances probables ! Il y avait du Sixte-Quint dans ce bâtard villageois qui marchait aussi les regards baissés, cherchant à terre les clefs de la puissance et de la richesse.

Devenu vicaire de son bienfaiteur depuis quelques années, il n'avait point tardé à prendre seul toute l'autorité. Cela s'était fait sans querelle et par une sorte de fatalité mystérieuse. A partir du jour où il avait paru au presbytère, le vieux curé avait senti près de lui une supériorité malveillante qui l'observait, et, réduit à l'impuissance par cette obsession invisible, il avait forcément accepté la domination du vicaire.

Une fois ce premier pas gagné, Bernard étendit son action au dehors. Bientôt rien ne se fit dans la paroisse sans qu'il y eût part; mais il sut conserver à cette participation l'apparence de la charité, en se faisant demander comme service ce qu'il désirait le plus lui-même. Retranché dans une pieuse impassibilité, il saisissait toutes les occasions d'être utile, sans vouloir accepter aucune expression de reconnaissance. Il avait observé sans doute que les remercîments reçus, amenaient, pour le pauvre l'oubli, pour le riche la familiarité; il voulait les maintenir ses obligés, afin de les avoir dans sa dépendance.

Il ne tarda pas ainsi à dominer sans opposition. En subissant sa volonté on ne croyait pas lui obéir, mais

seulement se montrer reconnaissant. On avait un prétexte de se laisser conduire, et c'était assez pour que toutes les paresses et toutes les lâchetés humaines concourussent à cette usurpation du pouvoir. Il est rare, en effet, que l'homme ne se trouve point heureux d'avoir un maître qui pense pour lui. Son indépendance est moins souvent de la dignité que de l'orgueil, et la plupart des esclaves ne se révoltent que parce qu'on voit leurs chaînes.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'eus à supporter la tyrannie commune. Le vicaire s'empara de moi, sous prétexte de me préparer à ma première communion; il m'enveloppa de sa surveillance continue et silencieuse; je devins son prisonnier.

Il y eut d'abord en moi quelques velléités de révolte; mais elles tombèrent aussitôt devant la patience glacée du jeune prêtre. Rien n'avait prise sur lui : cette âme ressemblait à l'acier poli; son égalité même constatait sa dureté. Trouvant moins de fatigue à obéir qu'à résister, je me résignai à la soumission.

Cependant, comme on ne peut dépenser dans l'enfance qu'une certaine somme d'attention et d'activité, je me dédommageais de mon zèle avec le jeune vicaire par ma négligence avec le vieux curé. Les écoliers ressemblent aux hommes; le maître le plus indulgent est toujours le plus mal servi.

Malgré toute sa bonté, M. Durand finit par s'irriter

de ma paresse, et par le laisser voir; le jeune prêtre attendait ce moment : il proposa de lui éviter tout ennui en se chargeant seul de mon instruction. Le curé refusa d'abord ; mais Bernard renouvela sa demande ; il rappela au recteur son âge, ses habitudes, son asthme ; les amis communs s'entremirent. A chaque indisposition de M. Durand, à chaque impatience causée par ma paresse, les prières se renouvelaient ; il n'y avait qu'une opinion sur l'obstination du curé et sur le dévouement du vicaire.

Enfin, de guerre lasse, M. Durand céda. Il me dit un jour, les larmes aux yeux :

— C'est décidé, Baptiste, je suis trop vieux pour être encore bon à quelque chose ; Bernard vous donnera désormais vos leçons.

Cette nouvelle me saisit, non à cause du curé, dont je ne comprenais point la douleur, mais à cause de moi. Je pensais avec effroi à la discipline sévère que le jeune prêtre allait m'infliger.

Je fus singulièrement surpris en le trouvant plus sérieux que difficile à satisfaire. Il se contenta d'exiger moins d'irrégularité dans mon travail et plus de calme pendant mes leçons ; fermant du reste les yeux sur les négligences ou l'incapacité. Je compris plus tard qu'il ne m'avait retiré à M. Durand que pour se créer des relations avec ma famille, qui avait alors quelque importance, et s'assurer au besoin sa protection. Les véritables

ambitieux savent qu'un grain de sable peut causer la chute ou la prévenir, et ils ne méprisent rien qu'après le succès.

Les deux premières années passèrent sans amener aucun événement qui m'ait laissé de souvenir.

Je ne menais point une vie malheureuse, mais triste. Bien que le vicaire se montrât plus traitable que je ne l'avais craint d'abord, ses leçons étaient pénibles à recevoir. Il y avait dans son enseignement quelque chose d'écrasant; on se sentait comme dans une machine pneumatique : l'air ne vous arrivait que selon sa volonté et à doses mesurées; son savoir n'avait ni chaleur, ni lumière : il chargeait l'intelligence sans l'éclairer. On eût dit une de ces aurores d'hiver, couvertes de brumes étouffantes et auxquelles manque le soleil. Avec lui jamais une connaissance n'était une production naturelle de votre intelligence, il vous l'imposait durement comme un joug. La science entre ses mains se réduisait à un catéchisme dont il fallait apprendre les réponses; chaque règle était un symbole de Nicée.

Nul doute qu'une telle éducation n'eût engourdi tous les ressorts d'un esprit déjà paresseux et complété mon abrutissement, si le hasard n'avait amené une utile diversion.

III

PROMENADE — JOSEPH LE MAITRE D'ÉCOLE

La paroisse de Coëtmieu est arrosée par deux ruisseaux : le Gouessan, qui la sépare d'Andel, et l'Évran, qui la sépare d'Hillion. J'aimais surtout celui-ci, à cause de ses rives vertes, de ses haies touffues, et je passais toutes les heures dont je pouvais disposer dans les prairies qui entourent le moulin de la Perche.

Je trouvais là, en abondance, tout ce qui fait un enfant riche et heureux : des nids, des papillons, des fleurs ; c'était ma terre promise ! J'en revenais le soir chargé de corbeilles de joncs tressés, de couronnes de marguerites et de baguettes de noisetiers à écorce sculptée.

J'emportais d'habitude, pour ces excursions, un gros livre qui me servait à dessécher des papillons et des fleurettes. C'était un Plutarque dont M. Durand, qui n'avait pourtant jamais lu Molière, s'était longtemps servi *pour mettre ses rabats*. Un soir, pressé par l'heure, je laissai le volume sur l'herbe, et je ne m'aperçus de

mon oubli qu'à mon arrivé au presbytère. Il était trop tard pour retourner le chercher ; mais, le lendemain, je me levai avec le soleil et je courus à la vallée.

En arrivant près du massif de bouleaux où je l'avais oublié, j'aperçus un homme assis et tenant à la main un livre qu'il lisait avec attention ; c'était mon Plutarque ! Je m'avançai, un peu inquiet. Le lecteur leva la tête ; mes regards, fixés sur le volume qu'il tenait, lui indiquèrent, sans doute, le motif de mon arrivée.

— Vous cherchez ce livre ? me demanda-t-il ; je l'ai aperçu là en passant, et, comme j'avais le temps, je me suis mis à le parcourir. Cela est bien beau, mon jeune maître, et vous êtes heureux d'avoir de pareilles histoires à lire.

En parlant ainsi, il se leva et me tendit le volume avec une sorte de regret. Je fis alors attention à son costume, que je n'avais point remarqué auparavant. C'était, à peu de chose près, celui des paysans d'Yffiniac ; mais la cravate blanche, les cheveux ras sur le devant à la manière des *cloarecs*, la longue écritoire de basane sortant de la poche entr'ouverte, et les trois volumes qu'il tenait sous le bras, réunis par une courroie, ne laissaient aucun doute sur sa profession. Je reconnus un de ces maîtres d'école nomades qui allaient, alors, de ferme en ferme apprendre aux enfants le catéchisme, les prières latines et la croix de Dieu.

Joseph (c'était son nom), venait des Ponts-Neufs et se rendait à une métairie de Coëtmieu. C'était mon chemin pour revenir au presbytère ; nous fîmes route ensemble, en causant.

Ce qu'il venait de lire, dans mon Plutarque, l'avait singulièrement frappé ; il ne me parla point d'autre chose. C'était, autant qu'il m'en souvient, *la vie de Thésée*. Il me raconta longuement comment le fils d'Etra avait tué des monstres et puni des brigands à l'exemple de Pol de Guignolé et d'Ifflam, d'heureuse mémoire. Je n'oserai même affirmer qu'il ne fit point du héros grec un saint breton. Quant à moi, j'en demeurai persuadé. Plaçant, par un jeu d'imagination que tout le monde a éprouvé, la scène extraordinaire qu'il me racontait dans les lieux qui m'étaient connus, je me mis à chercher Crommyon, Mégare, Hermione, entre Andel et l'Evran. L'espoir de connaître d'autres histoires aussi belles, sans avoir la fatigue de les lire, me fit proposer à Joseph de lui prêter mon gros livre. Je prévenais son plus cher désir ; il brûlait de me le demander et n'avait osé. Nous convînmes de nous retrouver le surlendemain au moulin de la Perche. Joseph devait me rapporter le livre et me raconter ce qu'il y aurait lu.

En arrivant, deux jours après, au rendez-vous, je trouvai le maître d'école qui m'avait précédé. Il n'avait pu achever le volume, car il lisait avec amour

(ainsi que tous ceux qui lisent avec ignorance), et par conséquent lentement : il me pria de le lui laisser encore et me raconta, pour que je prisse patience, les histoires de Romulus, de Lycurgue et de Numa.

Sa lecture avait été si attentive, si passionnée, qu'il me fit ces récits avec les pensées et presque avec les mots de Plutarque. Sa voix s'élevait, son accent prenait une sorte de noblesse solennelle ; on eût dit un rapsode racontant la vie de quelque héros aimé, et mêlant aux vulgarités de l'improvisateur les subites et passagères inspirations du génie.

Je lui laissai mon volume et nous convînmes d'un nouveau rendez-vous.

Ceux-ci se multiplièrent au point que je ne passai bientôt plus un seul jour sans voir Joseph. Après Plutarque, je lui avais prêté le *Petit Carême* de Massillon, et après le *Petit Carême*, *Robinson Crusoé*. La bibliothèque entière de M. Durand, composée d'une quarantaine de volumes dépareillés, passa ainsi successivement entre ses mains, et lorsqu'elle fut épuisée il la recommença.

Je continuais du reste à lui demander compte de ses lectures, et je trouvais un plaisir indicible à l'entendre me les redire ; en passant par lui, la pensée de l'auteur perdait ses développements scientifiques ou trop élevés, il l'appropriait à mon intelligence. La nourriture intellectuelle m'arrivait ainsi, après avoir subi

une première préparation, comme la nourriture corporelle à l'enfant qui n'a point encore quitté le sein de sa mère.

L'esprit de Joseph était crédule, on pouvait même le croire simple, au premier aspect ; mais, en l'observant davantage, on reconnaissait facilement qu'il n'était qu'ingénu. S'il ignorait beaucoup de choses vulgaires, il était, en revanche, capable de comprendre les plus sublimes. Sa naïveté même lui tenait lieu de profondeur. Il y avait dans cette nature une force d'homme et une probité d'enfant. Joseph ne reculait devant aucune conséquence des principes qu'il avait admis ; il croyait à la logique comme à une religion, et un paradoxe lui semblait un sacrilége. Quant à l'imagination, il l'avait mobile et féconde, il entrelaçait avec un admirable instinct ses sensations à ses souvenirs, et donnait à tous ses récits une sorte de personnalité remuante.

Comme la plupart de ses pareils, il avait d'abord voulu devenir prêtre ; mais ses parents étaient morts, les ressources lui avaient manqué, et il s'était vu forcé d'interrompre ses études à peine commencées. La perte de cette espérance, coupée en sa fleur, avait jeté une sorte de tendre affliction sur sa jeunesse ; aussi sa parole ne manquait-elle point parfois d'attendrissement. Je m'arrête sur ces détails, parce qu'ils se rattachent pour moi à des réminiscences d'une inexprimable douceur, et que je compte au nombre des heures

les plus heureuses de ma vie celles que je passai alors avec le jeune maître d'école.

Nous nous donnions chaque jour rendez-vous au pied d'un calvaire de carrefour, ou au croissant de quelque clairière, et une fois réunis, celui qui avait le plus de temps conduisait l'autre, en causant, par les sentiers détournés. Souvent, quand rien ne nous pressait, nous nous couchions sous les sureaux, au bord de quelque prairie, et là, au murmure de l'eau parmi les cressons, et au gazouillement des oiseaux dans les feuilles, Joseph me racontait ses pensées et ses projets ; il me chantait les derniers sônes qu'il avait composés, ou me répétait les vieilles légendes du pays ; car Joseph était un conteur renommé dans les fileries[1]. Il n'y avait point, dans tout le canton, un lieu auquel il ne pût rattacher une tradition antique, pas une *croix de meurtre* sur le bord du chemin, pas un *menhir* debout dans la lande déserte, sur lesquels il ne pût raconter une histoire touchante ou terrible.

Un soir que nous revenions ensemble de *l'Aile des haies*, je m'arrêtai, fatigué, au versant de la colline, et je m'assis aux pieds d'un *Peulvan*, qui semblait indiquer les limites de la terre labourable, et séparait brusquement la bruyère des épis. Mon compagnon vint prendre place à mes côtés.

[1] Nom donné aux veillées qui ont lieu les soirs d'hiver, dans les étables où les femmes se réunissent pour filer au fuseau.

— Il y a cent ans, dit-il, que personne n'eût osé s'asseoir comme nous, adossé à cette pierre.

— C'est un chandelier de Cornicanets[1]? demandai-je.

— C'est une pierre bornale ; mais vous connaissez certainement son histoire, tout le monde la sait dans le canton.

Je répondis que je n'en avais jamais entendu parler ; il consentit à me la raconter.

« Il y a de cela plusieurs siècles, me dit-il ; on voyait encore souvent des miracles, et l'on ne parlait point ici la langue du haut pays. Cette pierre n'était point au bord de la lande, comme vous la voyez maintenant, mais plus bas dans la terre labourable, qu'elle séparait en deux parties inégales. La plus petite appartenait à un homme appelé Ivon, dont la cabane se trouvait ici près sur la bruyère ; l'autre, comprenant presque tout le coteau, était cultivée par Claude Perrin, de la paroisse de Trégénest. Si le pauvre eût envié le riche, les chrétiens auraient soupiré, en disant : — C'est la misère qui le fait pécher. Toutefois, ils l'eussent compris ; mais ce fut le riche qui envia le pauvre. Voyez la folie humaine !

Claude récoltait une gerbe, quand son voisin cueillait un épi ; ses greniers étaient combles, lorsque la femme d'Ivon remplissait son tablier ; et cependant il jeta un regard de jalousie sur ce coin de terre où Dieu

[1] Pour l'explication de tous ces mots : *croix de meurtre, menhir, peulvan, chandelier de Cornicanets,* voyez *les Derniers Bretons.*

avait mis le pain du pauvre. Il le haïssait d'être son voisin, comme s'il ne fallait pas toujours en avoir un, puisqu'il n'y a que Dieu qui ait tout!

Perrin chercha longtemps les moyens de prendre pour lui seul le coteau entier. Il eût bien voulu trouver un tort à Ivon; malheureusement celui-ci était un homme de paix, priant soir et matin, travaillant sans se plaindre, et soignant sa femme, qui avait été belle, et qui maintenant se mourait. Le courage lui tenait lieu de richesse, la patience de bonheur! Claude l'entendait chaque jour conduire son maigre attelage dans les sillons, en chantant des noëls; tandis que lui, qui était riche et sans malades au foyer, il ne pouvait chanter, tant il est vrai que la joie ne vient qu'aux bons cœurs!

L'envie du fermier de Trégénest s'en augmentait de plus en plus; son avarice, d'ailleurs, allait croissant avec l'âge: il ne pensait qu'au champ du voisin; il y rêvait: toute son âme était attachée à ce morceau de terre, qui ne pouvait être à lui.

Il avait bien consulté des avocats, et leur avait fait lire ses titres, pour savoir si la loi ne lui donnerait pas les moyens de voler Ivon; mais les avocats lui avaient dit: — Il faut y renoncer, bonhomme.

Alors la rage le prit.

— Puisque les gens de robe n'y peuvent rien, dit-il, il n'y a plus que le démon pour m'aider.

Il y avait alors à Landelieu un carrefour hanté;

Claude Perrin se décida à y aller, au coup de minuit.

En arrivant, il trouva sous le vieux chêne un homme vêtu d'un manteau rouge et qui avait une plume noire. Cet homme lui dit :

— Claude, je sais ce qui t'amène.

— Qu'est-ce donc? demanda l'avare.

— Tu viens demander les moyens de prendre le champ d'Ivon pour l'ajouter au tien.

Claude commença à trembler, car il comprit qu'il était devant le roi du mal.

— Je ferai selon tes désirs, continua l'homme rouge, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu ne pourras défaire ce que tu auras fait.

Claude accepta.

— Eh bien, reprit le démon, va demain, pendant la nuit, arracher la pierre bornale qui sépare tes sillons de ceux de ton voisin, et plante-la sur la lisière de la lande : les bruyères sont longues et les épis mûrs, on ne s'apercevra de rien; seulement, quand le jour de la moisson sera venu et qu'Ivon arrivera avec sa faucille, renvoie-le, en disant que tout le blé t'appartient. Les gens de justice chercheront la pierre bornale, pour savoir la vérité ; et comme on la trouvera en dehors des terres labourables, ils décideront que celles-ci sont à toi et les bruyères à ton voisin.

A ces mots, le démon disparut. Claude Perrin re-

tourna chez lui, et, dès la nuit suivante, comme il lui avait été recommandé, il déplaça la pierre bornale sans être vu de personne. Quelques jours après, lorsque Ivon voulut moissonner, il s'y opposa, en prétendant que la moisson lui appartenait. Les gens du roi furent appelés pour décider. Ils trouvèrent la pierre bornale sur la limite des terres labourables, et déclarèrent en conséquence que celles-ci appartenaient tout entières à Claude Perrin.

Ivon, dépouillé de ce que son père lui avait laissé, ne montra ni colère ni désespoir. Il enterra sa femme, que l'arrêt des juges avait fait mourir; remercia Dieu de ne point lui avoir donné d'enfants pour partager sa misère; coupa dans les landes un bâton de genêt, et disparut sur la route déserte.

Cependant, les remords ne tardèrent pas à saisir le richard de Trégénest. Depuis qu'il était maître de tout le coteau, il ne pouvait goûter une heure de repos. Ce champ d'Ivon, qui l'avait tant tourmenté lorsqu'il ne lui appartenait pas, le tourmentait encore davantage depuis qu'il le possédait. Il trouvait un goût de mort au pain récolté dans ces sillons volés; il lui semblait, quand il passait contre, que la pierre bornale allait parler pour l'accuser.

Il vécut ainsi sous le poids de son repentir et dans la terreur du jugement de Dieu, jusqu'à ce qu'il mourût un jour, subitement, sans confession.

Or, Claude avait un fils aussi généreux et aussi charitable de cœur qu'il était, lui, avare et dur. Olivier passait sa vie à assister les mourants, à soulager les pauvres, et à parler de Dieu aux petits enfants. Soupçonnant son père d'avoir fait le mal, il tâchait de racheter son âme par le bien qu'il accomplissait en son intention.

Un jour qu'il revenait de quelque bonne œuvre, la nuit le prit dans les chemins abandonnés. Aucune étoile ne brillait au firmament; le vent soufflait à travers les vieux chênes, et les ruisseaux débordés jetaient des murmures tristes dans la vallée. Le cheval d'Olivier suivait un chemin creux, où l'eau coulait comme dans le lit d'une rivière. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la croix de Saint-Gleu.

Là, Olivier aperçut un homme étendu sur les marches du calvaire; il était immobile et faisait entendre un râle d'agonie. Le fils de Claude descendit de cheval et s'approcha.

— Que faites-vous là, pauvre homme? demanda-t-il.

Le mendiant ne répondit rien. Olivier prit ses mains, elles étaient froides; il toucha son front, il le trouva brûlant. Tirant aussitôt une gourde de pèlerin qu'il portait toujours, il l'approcha des lèvres de l'inconnu, il lui fit boire un peu de *vin de feu*, qui le ranima. Il ouvrit alors les yeux, aperçut Olivier et voulut parler; mais deux mots seulement purent sortir de sa bouche :

— J'ai froid ! j'ai faim !

Le jeune homme se sentit remué jusqu'au fond des entrailles.

— Est-ce vrai, dit-il, que dans un pays chrétien une créature de Dieu puisse mourir faute d'un toit et d'un morceau de pain?

Et en parlant ainsi, il sentait les larmes qui lui montaient du cœur sous les paupières.

— Pauvre homme, reprit-il, un peu de courage, et bientôt vous n'aurez plus ni faim, ni froid!

En même temps il le souleva dans ses bras, le posa sur le cou de son cheval, puis il monta derrière lui, et continua sa route.

Il y avait déjà longtemps qu'ils marchaient. Ils venaient de dépasser les bruyères du coteau; ils allaient atteindre la terre labourable, lorsque le cheval s'arrêta tout à coup avec un hennissement d'effroi. Olivier leva les yeux...

Un fantôme, vêtu seulement de son linceul, était debout près de la pierre bornale, qu'il cherchait à arracher avec des gémissements; mais à ces gémissements répondait un rire terrible, venant on ne sait d'où, car on ne voyait personne!

— Laisse-moi la remettre à sa place, disait le spectre en pleurant.

— Non, répondait l'invisible; tu as promis de ne point défaire ce que tu aurais fait.

— Mais je brûlerai tant que la terre usurpée n'aura point été rendue au pauvre!

— Et tu ne peux pas la lui rendre, observa la voix ironique, car tu es mort !...

— Quand donc alors serai-je sauvé ?

— Jamais !

Le fantôme se tordit les mains.

— Ivon ! Ivon !... s'écria-t-il, viens reprendre ton bien.

A cet appel, le mendiant se dressa sur le cheval.

— Me voici, Claude Perrin, dit-il ; restitue-moi ce que tu m'as dérobé, et je prie Dieu qu'il te fasse miséricorde.

A ces mots, deux grands cris retentirent dans la nuit ; le spectre se retourna, et Olivier reconnut son père !

Le lendemain, le notaire de Trégénest rédigeait un acte par lequel le mendiant Ivon était déclaré légataire de tous les biens d'Olivier Perrin, qui entrait en religion.»

J'ai voulu conserver ici cette tradition de la Pierre Bornale, parce qu'elle donne une idée de la manière dont racontait Joseph, et des opinions qui lui étaient familières.

IV

LE MAITRE D'ÉCOLE — DÉPART DE JOSEPH

On conçoit combien de tels récits devaient impressionner une imagination jeune et déjà ardente. Joseph me révélait tout le côté poétique de la vie et contre-balançait, par ses épanchements, les arides leçons du vicaire. Avec lui j'étudiais vraiment la morale, dont Bernard ne m'apprenait que le cérémonial ; c'était la science vivante rectifiant la science morte, l'homme succédant au programme.

Je n'ai pas besoin de dire combien le maître d'école m'était cher. Je me trouvais à l'âge où l'on aime de reconnaissance tous ceux qui veulent bien se courber à votre taille. L'affection de Joseph me grandissait; j'étais fier et étonné de le comprendre, de l'intéresser; je me sentais homme en causant avec lui.

Son amitié n'était pas moins sincère. Il me racontait tous ses ennuis et toutes ses inquiétudes.

Le *magister* de notre époque, logé et payé aux frais de la commune, secrétaire de la mairie, propriétaire le

plus souvent, et officier dans la garde rurale, ne peut donner qu'une idée bien inexacte de ce qu'était, en Bretagne, un maître d'école avant la Révolution. Les leçons de celui-ci ne se donnaient point dans un local commun; le professeur allait chercher ses élèves de cabane en cabane. Il les trouvait tantôt à l'étable, pilant les repousses d'ajonc; tantôt dans le pré, coupant l'herbe nouvelle; tantôt aux champs, gardant les troupeaux. Tous deux s'asseyaient où ils s'étaient rencontrés, sur l'auge de pierre ou sur le fossé verdoyant; les livres étaient ouverts, et les leçons se donnaient. Si l'heure du repas venait à sonner, le *magister* prenait place à table avec les hommes; tandis que le tailleur, son naturel ennemi, ne mangeait que plus tard, à la table des femmes.

Tout le jour était employé ainsi à courir les fermes isolées, et le dernier dimanche de chaque mois, le maître d'école recevait cinq sous de chaque famille... c'était le prix invariable pour tout le pays!... Il y avait seulement, en outre, des cadeaux d'usage. A la tuerie des porcs et des génisses, le maître d'école emportait un quartier de viande salée et une aune de boudin; à la récolte des ruches, il recevait un rayon de miel; aux rouïs de lin, trois poignées de filasse; et à la moisson du blé, une mesure d'orge ou de seigle. Les fermiers riches ajoutaient, chaque année, une paire de sabots et quelques aunes de berlinge, lorsque la pièce

revenait de chez le tisserand ; mais c'étaient des générosités rares et sur lesquelles on ne pouvait compter.

Les maîtres d'école menaient d'habitude vingt ou trente ans cette vie pauvre et laborieuse ; puis, les infirmités venant, ils prenaient le bissac de toile grise, le bâton blanc, et allaient mendier de porte en porte, jusqu'à ce que le seigneur ou le curé eût pitié d'eux et leur obtînt une place à l'hospice le plus voisin !

Joseph savait que tel était le sort qui l'attendait, s'il ne changeait point de position. Aussi n'avait-il point renoncé à ses premiers projets ; et, sans confier à personne ses espérances, il avait tout préparé pour leur accomplissement. Depuis bientôt dix ans qu'il était maître d'école, il avait épargné tous ses gains, vivant le plus souvent de pain noir et de cresson, qu'il cueillait le long des ruisseaux. Expliquer par quel miracle d'économie il avait pu ramasser ainsi la somme dont il avait besoin, c'est ce que nous laisserons à de plus habiles; toujours est-il qu'au bout de dix ans il se trouva riche d'environ quinze louis. Il avait calculé qu'il ne lui en fallait point davantage. Il m'annonça un soir qu'il partait le lendemain pour Saint-Brieuc, où une affaire l'appelait. Il fut cinq jours absent ; lorsqu'il revint, la joie éclatait sur son visage.

— Tout est arrangé, me dit-il ; à la fin de la semaine je repars et je reprends mes études pour devenir prêtre.

— Est-ce possible! m'écriai-je en reculant; vous êtes-vous décidé si vite?

— Je n'ai jamais cessé d'y penser, me répondit-il. J'ai gagné, comme maître d'école, de quoi vivre de pain d'orge, là-bas, pendant trois ans; c'est le temps qu'il me faut pour achever mes classes et recevoir les ordres. Félicitez-moi, Baptiste, je ne vivrai plus comme un vagabond qui mange où il se trouve, et n'a à lui ni un foyer, ni un escabeau; je ne serai plus en butte aux méchancetés des tailleurs, qui vont me calomnier de métairie en métairie; ni aux mépris du bedeau, qui croit savoir le latin parce qu'il chante les Vêpres. Ils auront du respect pour la soutane que je porterai, et je ne serai pas obligé de leur en vouloir, moi qui ne demande qu'à aimer tout le monde. Puis j'aurai mes heures à moi, du moins!... Je pourrai passer ma vie à lire, à prier Dieu et à penser aux choses saintes!... N'est-ce pas assez pour attendre patiemment sa dernière délivrance!...

Je ne savais que répondre, suspendu entre le désir de le voir heureux et le regret de son départ. J'aurais voulu trouver de bonnes raisons contre son projet, et je n'en voyais aucune.

— Êtes-vous sûr, lui dis-je au hasard, d'apprendre en trois ans tout ce qu'il faut pour être ordonné prêtre?

—Sûr, me répondit-il. J'étudie seul depuis longtemps; je me suis fait examiner par un prêtre de Saint-Brieuc

qui connaissait mon père, et je l'ai adjuré, au nom du défunt, de me dire la vérité ; il m'a affirmé que dans trois ans, sauf les empêchements venant de Dieu, j'aurais la tonsure.

— Et quand vous serez prêtre, êtes-vous certain qu'on vous trouve une paroisse? le fils d'Abgral en Coëtmieu porte la soutane depuis deux ans, et il est encore à la charge de son père; M. Durand dit qu'il faut des protections à l'évêché pour être même vicaire.

— Aussi n'ai-je point l'espoir de le devenir ; mais tant d'autres vivent de leurs messes à douze sous et des cinq sous donnés pour assistance aux services usuels de la paroisse. J'apprendrai des sermons que j'irai prêcher, pendant le carême, dans les grandes paroisses, et je ferai, après, une quête selon l'usage ; en Plouagat-Guéran et en Louargat, elle peut produire ainsi jusqu'à quarante écus ; le Gorrec de Ploujean, que j'ai vu à Saint-Brieuc, n'a point d'autres ressources, et il vit richement, car il a acheté une montre d'argent, un parapluie et la soutane de cadis pour les dimanches.

Qui sait d'ailleurs, ajoutait Joseph, que la joie rendait ambitieux; qui sait si un heureux hasard ne me rendra point titulaire d'une altaristie ou d'une chapelle? il y en a dont le revenu va jusqu'à sept cents livres! Que de bien l'on peut faire avec cette somme !... Alors, Baptiste, je pourrai vous recevoir chez moi ! comprenez-vous quel bonheur! J'aurai une maison planchéiée,

une vieille servante qui me filera une toile chaque année, et, de temps en temps, une barrique de vin de vingt-cinq écus pour boire avec les pauvres et les vrais amis ! Qu'une telle bénédiction m'arrive seulement pour mes derniers jours, Baptiste, et je croirai que Dieu a autant fait pour moi que pour le curé de Bothoa, dont la paroisse vaut un évêché.

Le maître d'école m'entretint encore longtemps de ses espérances : je n'avais rien à y opposer; mais j'étais irrité qu'elles me parussent raisonnables. La douleur prend souvent l'expression de la colère.

Je reçus le surlendemain les adieux expansifs de Joseph avec une sorte de mécontentement maussade ; j'eus l'air de l'embrasser à contre-cœur et de le voir partir avec indifférence; mais, dès qu'il eut disparu, je fondis en larmes.

Son départ était, en effet, le plus grand malheur qui pût m'arriver. Avec lui je perdais l'intérêt de ma vie ; c'était la lumière qui disparaissait de mon horizon.

Par une bizarrerie que peut expliquer la logique de l'enfance, je pris en haine la carrière nouvelle que Joseph allait parcourir, uniquement parce qu'elle avait nécessité son départ, et contrarié, ainsi, mes affections. Liée au souvenir du premier chagrin de cœur que j'eusse ressenti, la prêtrise me devint odieuse. J'ignorais encore combien cette aversion contrarierait d'espérances et me causerait de soucis.

L'absence de Joseph me livra à toutes les folles inspirations de la solitude. L'âme triste est comme un corps malade; ses goûts se dépravent, et le caprice la gouverne tyranniquement. N'ayant plus près de moi la nature qui me convenait et dont les sympathies sollicitaient ma confiance, je rompis brusquement avec tout ce qui m'entourait et je me jetai dans une sorte de révolte morale. Le vicaire lui-même cessa d'obtenir l'obéissance muette à laquelle je l'avais accoutumé.

Je m'échappais dès le matin du presbytère pour courir dans les bois et gagner la mer, à travers les landes. J'éprouvais un besoin d'indépendance sauvage qui me semblait étrange à moi-même. Mille sensations nouvelles m'agitaient confusément. J'avais quinze ans, et bien que j'eusse vécu jusqu'alors dans une chaste ignorance, de vagues inspirations commençaient à s'éveiller en moi.

Tant que Joseph avait été là, il avait retardé cet éveil en occupant mon intelligence; la curiosité de l'esprit avait absorbé pour ainsi dire celle des sens; mais, une fois seul, je me mis à interroger plus attentivement mes émotions; je les écoutai mieux et plus longtemps. Souvent, dans mes courses folles à travers les ravins, les dunes et les rochers, j'étais pris d'abattements subits, de tristesses ineffables qui me forçaient à m'étendre sur la mousse. D'autres fois je m'arrêtais en entendant la voix d'une jeune paysanne chan-

tant au seuil de la ferme; je prêtais l'oreille, saisi d'une inexplicable langueur, et je me sentais près de pleurer malgré moi.

Mais que de fois, surtout en revenant le soir le long des champs, je m'arrêtai derrière les noisetiers pour regarder les jeunes filles suivre le chemin creux! Quels battements de cœur, quand je les voyais pieds et bras nus, avec leurs jupons courts et les seins couverts d'une toile que leur marche entr'ouvrait, passer en riant, la faucille à la main et la tête chargée d'herbe fleurie!... Quelles étranges images traversaient alors ma pensée! j'en avais honte, et cependant elles revenaient. Il y avait plus; ces inexprimables angoisses, ces rêves sans nom, toute cette folie bizarre dont je me sentais possédé avait une sorte de charme mystérieux pour moi. Je ne pouvais la comprendre et je sentais l'impossibilité de demander à aucun autre qu'il me l'expliquât; mais je l'aimais sans savoir pourquoi.

Du reste, la discipline établie au presbytère par Bernard m'était devenue plus odieuse que jamais. Les pratiques religieuses elles-mêmes, auxquelles je m'étais soumis jusqu'alors volontairement, me semblaient insupportables depuis qu'elles m'étaient rigoureusement imposées.

J'avais fait trois communions avec croyance et recueillement. Cette fois, Pâques venu, Bernard me refusa l'absolution. J'en éprouvai plus de dépit que de

douleur, et loin qu'il en résultât chez moi un ferme propos d'amélioration, je m'enfonçai plus résolûment dans ma révolte. Le vicaire m'avait habitué à répondre la basse messe qu'il disait tous les jours, je devins si inattentif et si inexact, qu'il se vit forcé de prendre un autre acolyte. Ce premier point gagné, j'osai davantage. Les offices du dimanche me fatiguaient par leur longueur; j'y manquai le plus souvent. Les douces réprimandes du bon recteur me faisaient repentir parfois de ces désordres et me ramenaient pour quelques jours; mais, à la première punition du vicaire, je m'insurgeais de nouveau.

Joseph fit à cette époque un voyage à Coëtmieu, et je le revis. Il me parla longuement de ses études, de ses espérances qui allaient toujours croissant, il se réjouissait plus que jamais de la détermination qu'il avait prise.

— Mais quand vous serez prêtre, lui dis-je, vous ne pourrez aimer une femme ni l'épouser?

Le nouveau cloarec me regarda avec étonnement; il ne s'attendait pas sans doute à une telle objection de ma part ; il comprit que les instincts de l'homme s'éveillaient déjà chez l'enfant. Nous avions rougi tous deux : lui de souvenir, peut-être, moi d'ignorance.

— Je ne pourrai épouser une femme, il est vrai, me répondit-il; mais en restant maître d'école je ne le pouvais davantage; la misère n'est pas un moindre em-

pêchement que la prêtrise. L'amour, qui rend les riches heureux, est aux pauvres gens une source nouvelle d'affliction. Pour nous, le moyen de moins souffrir est de vivre le moins possible, et quand nos bras ne peuvent pas faire le nid assez doux pour une femme, il vaut mieux joindre les mains et regarder le ciel.

Cette résignation de Joseph me fit réfléchir; mais mon esprit était prévenu, et j'en tirai la conclusion que la prêtrise était le refuge des seuls misérables; un fléau que l'on pouvait préférer à l'indigence, mais que l'on acceptait toujours par une dure nécessité.

V

ON VEUT ME FAIRE PRÊTRE — LUTTE CONTRE LE VICAIRE

L'été s'écoula sans amener aucun changement dans ma situation. Enfin, vers le commencement de l'automne, mon père arriva inopinément à Coëtmieu. J'é-

tais absent lorsqu'il se présenta au presbytère; mais en rentrant, le soir, je me trouvai face à face avec lui.

Je fus si frappé que je ne pensai point à l'embrasser; il n'y prit point garde.

— Nous parlions de vous, me dit-il froidement en me montrant le curé et le vicaire qui étaient présents. Ces messieurs se plaignent de votre travail et de votre conduite.

— Baptiste est un bon enfant, s'empressa d'observer M. Durand; il a seulement besoin de se calmer.

— D'autant, ajouta Bernard, qu'il lui faudra plus d'instruction et de gravité qu'à un autre.

— Vos deux sœurs ont prononcé leurs vœux, reprit mon père; votre frère aîné héritera de mes tanneries; François vient d'être placé dans la ferme générale; il ne reste donc plus que vous à pourvoir. Je suis venu ici pour que nous puissions nous entendre à cet égard.

Je me sentis saisi d'un étonnement mêlé d'appréhension. Jusqu'alors la pensée d'une profession ne m'était jamais venue sérieusement; je les avais désirées toutes successivement, mais comme on désire dans l'enfance, pour leurs priviléges bien plus que pour elles-mêmes; l'annonce de mon père me prit donc au dépourvu.

Le vieux recteur s'aperçut de mon inquiétude.

— Voyons, Baptiste, dit-il, n'aie pas peur, mon garçon; ton père veut ton bonheur en te choisissant

un état ; tâche seulement d'écouter ses raisons et de te montrer sage. As-tu un goût prononcé pour quelque chose ?

Je gardai le silence. Je sentais des répugnances, mais point de goûts arrêtés.

— J'avais songé à vous placer dans la marine, reprit mon père, mais j'ai pris des informations ; il serait trop difficile de vous faire recevoir parmi les gardes de pavillons; ces places sont réservées aux cadets qui ont des protections; les mêmes raisons m'ont empêché de songer à l'état militaire, où vous n'obtiendriez jamais un grade convenable; reste donc la finance ou la magistrature. Mais, dans les deux cas, il faut dépenser beaucoup, soit pour donner un cautionnement, soit pour acheter une charge ; or, je me suis imposé de grands sacrifices pour vos sœurs et pour vos frères. Vous êtes le cadet, il n'est point juste que je fasse pour vous autant que pour les autres. Je veux donc que votre établissement me coûte peu, et pour cela il faut que vous choisissiez l'état ecclésiastique.

A ces mots, je sentis un frisson me parcourir, et je ne pus retenir une exclamation douloureuse ; mon père feignit de n'y point prendre garde.

— Comme je désire ne point contrarier vos inclinations, ajouta-t-il tranquillement, je vous laisse le choix de l'habit que vous devez porter. Soyez prêtre ou moine, à votre fantaisie. Je vous engage pourtant à

préférer le clergé séculier. Nous avons des parents aux évêchés de Dol et de Tréguier ; vous serez vicaire dès que vous aurez l'âge, et si plus tard vous ne pouvez obtenir une paroisse au concours, vous obtiendrez une cure de pleine collection. J'ai pris des renseignements, et je sais que peu de professions vous offriraient encore autant d'avantages. Il y a, en Tréguier, dix cures rapportant de quatre mille livres à cent louis ; c'est ce qu'on appelle les *paroisses d'abbé*, et vous pouvez espérer d'en avoir une, car votre oncle a été autrefois recteur de Pommerit-Jaudy. En supposant même que vous n'y pussiez arriver, il y a encore, en Saint-Brieuc, six ou sept cures montant à mille écus. Vous voyez que je suis au courant de tout, et que je ne vous jette pas dans une carrière sans avenir.

Pendant tout le temps que mon père avait parlé, j'étais resté immobile et muet. On eût dit que j'écoutais attentivement ses calculs, mais une seule pensée me dominait, un seul mot résonnait à mon oreille : — Il faut prendre l'état ecclésiastique !

Toutes les répugnances que cet état m'avait inspirées jusqu'alors se réveillèrent à la fois, et il me sembla que c'était la mort que l'on m'annonçait. Ma tête se troubla ; la peur m'ôta toute honte ; je tendis les mains vers mon père en criant grâce et fondant en larmes.

— Que signifient ces folies ? dit-il d'une voix sévère.

— Ne me forcez point à devenir prêtre, m'écriai-je, mon père; je ne le puis, je ne le puis.

— Hélas ! je m'en doutais, murmura M. Durand avec un geste désolé.

Je m'étais jeté à genoux et je sanglotais. Le vieux recteur voulut étendre la main pour me relever, mais Bernard le retint; Bernard et mon père étaient restés impassibles.

— Relevez-vous, monsieur, me dit celui-ci, et n'espérez pas que je cède à un ridicule caprice; vous êtes bon comédien, pour votre âge; malheureusement je ne croit point aux larmes.

Je me levai indigné.

— A partir de demain, continua mon père, vous prendrez l'habit de cloarec.

— Je ne le porterai pas ! m'écriai-je.

Mon père leva la tête, étonné; c'était la première fois qu'un de ses fils osait lui résister ouvertement. Il me montra la porte : je sortis avec des sanglots de douleur et de rage et j'allai me réfugier au fond du jardin.

Mais je réfléchis tout à coup que mon sort se décidait pendant que je me désolais ainsi. Désireux de savoir ce que je pouvais avoir à craindre ou à espérer, je revins sur mes pas jusqu'à la porte du parloir, contre laquelle j'appuyai l'oreille, afin d'entendre ce qui se disait.

Mon père discutait avec Bernard les moyens de me

faire céder, tandis que le vieux recteur présentait timidement, de loin en loin, quelques objections en ma faveur. Après un assez long entretien, il fut décidé que le vicaire se chargerait de me dompter, et mon père lui donna carte blanche à cet égard.

— J'ai arrangé mes affaires pour qu'il soit prêtre, dit-il en terminant, faites qu'il le devienne; je n'en demande pas davantage.

Il annonça ensuite qu'il allait repartir; le curé voulut me faire appeler.

— C'est inutile, dit mon père ; il pleurerait encore, et il faudrait le gronder; je préfère ne point le voir.

J'avais bien prévu, d'après l'engagement pris par Bernard vis-à-vis de mon père, qu'une lutte difficile allait s'établir entre le vicaire et moi; elle commença quelques jours après.

Après m'avoir taillé les cheveux à la manière des *cloarecs*, on voulut me faire prendre la demi-soutane qu'ils avaient l'habitude de porter, je m'y refusai; mais le lendemain, en me réveillant, je ne trouvai point d'autre habit; il fallut donc revêtir, malgré moi, cette triste livrée.

Je ne saurais dire combien je m'en sentis malheureux et humilié. Lorsque je voulus sortir, les enfants du bourg, étonnés de cette métamorphose, s'arrêtèrent à ma vue; les femmes elles-mêmes vinrent sur les seuils pour me regarder; j'entendais dire de toutes parts :

— Venez voir Baptiste ; Baptiste est habillé en cloarec ; Baptiste veut devenir prêtre !

Ces mots retentissaient à mon oreille comme une malédiction ironique. Je courus me cacher dans le bois, et là, pris d'une crise de désespoir, je me roulai sur l'herbe en déchirant mes vêtements.

Mais, hélas ! que pouvaient ces colères d'enfant contre la volonté de deux hommes inflexibles ? Le vicaire punit mon peu de respect pour la demi-soutane de trois jours de captivité.

Ces punitions se renouvelèrent fréquemment et furent suivies d'autres plus humiliantes ou plus cruelles : une guerre incessante s'établit entre Bernard et moi. Ce fut à qui se montrerait le plus ingénieux en désobéissances ou en répressions.

Je finis pourtant par lasser la froide patience du vicaire, et il résolut de briser ma résistance. Ma chambre fut transformée en cachot ; on grilla la fenêtre ; on garnit la porte de verrous ; une cruche d'eau et un pain de seigle furent déposés dans un coin ; je ne vis plus la campagne ; je n'entendis plus de voix humaines, et Bernard me déclara que cet isolement durerait jusqu'à que je demandasse moi-même à reprendre mes études.

Je résistai d'abord à l'ennui de toutes les forces de mon orgueil. Je fis la revue de mes souvenirs ; je bâtis des mondes d'espérances ; je dépensai enfin toutes les

ressources de mon imagination à égayer ma prison ; mais, malgré mes efforts, je succombai bientôt à l'atmosphère écrasante de la solitude !

J'essayerais en vain de dire ce que je souffris pendant ces trente-trois jours de captivité ! je finis moi-même par n'avoir plus une conscience exacte de ce qui se passait dans mon âme. C'était comme un chaos douloureux, une sorte de roulis de désespoir et d'indignation auquel succédaient des défaillances morales encore plus horribles peut-être.

VI

MORT DE M. DURAND

J'étais dans un de ces abattements, lorsqu'un soir la porte de mon cachot s'ouvrit ; le vieux recteur parut. Il entra avec précaution, comme s'il eût craint d'être aperçu, et s'avança vers le coin où j'étais accroupi ; mais à peine m'eut-il envisagé qu'il laissa échapper une exclamation de surprise.

— Tu es malade, Baptiste? me demanda-t-il.

J'étais si écrasé, que je n'eus point le courage de répondre; je voyais et j'entendais tout, mais comme dans un rêve et sans force pour agir.

M. Durand me prit les mains; mes regards rencontrèrent les siens, et une larme, la dernière peut-être qui restait dans mes yeux épuisés, coula le long de mes joues : le vieux recteur fut touché.

— Pauvre enfant, dit-il, tu t'ennuies bien, n'est-ce pas? mais pourquoi aussi résister?

Je tournai les yeux vers lui :

— Il faut donc mentir? lui dis-je.

Il haussa les épaules avec un soupir, et relevant ma tête d'un geste affectueux :

— Comme il est pâle... murmura-t-il; cela devait être... ni soleil, ni liberté... et du pain seulement, comme un voleur... Je n'aurais pas dû permettre... Viens, Baptiste, viens avec moi...

Il m'avait pris par la main et m'entraînait vers la porte; mais je résistai.

— Oh! j'ai peur de sortir, monsieur Durand! m'écriai-je.

Il s'arrêta stupéfait. Cette expression de crainte venant de moi le toucha plus que tout le reste; il comprit combien il m'avait fallu souffrir, pour que ma fierté descendît si bas; ses yeux se mouillèrent.

— Ne crains rien, dit-il, mon cher garçon, je prends

tout sur moi; je ne serais pas un chrétien, si je te laissais mourir ici; viens, te dis-je.

Je me décidai à le suivre, et nous allions sortir, lorsque le vicaire se présenta. Il fit un geste d'étonnement à l'aspect du curé; mais celui-ci ne lui laissa pas le temps de parler; comme tous les gens gens faibles, il sentait le besoin de retrancher sa timidité derrière une apparence d'audace.

— Il y a assez longtemps qu'il est ici, dit-il d'un ton délibéré et en me prenant par la main.

— Je le pense comme vous, monsieur le recteur, répondit Bernard froidement.

— Il a besoin de soleil et d'exercice.

— Sans aucun doute.

— Descends, Baptiste, ajouta le vieux recteur, qui s'était préparé à combattre l'opposition du vicaire et que cette tranquillité déconcertait.

J'hésitai ; Bernard le remarqua.

— Pourquoi ne point obéir à M. le curé, dit-il; je suis heureux de voir qu'il ait mieux réussi que moi à vous dompter; car je ne doute pas que vous n'ayez rempli, vis-à-vis de lui, la condition à laquelle votre liberté était attachée?

Et se tournant vers le curé :

— Il vous a demandé à reprendre ses études ?

M. Durand parut embarrassé.

— Il va le faire, répondit-il.

Mais la vue de Bernard m'avait rendu toutes mes rancunes ; je ne pus me résoudre à lui adresser la demande qu'il attendait.

— Vous le voyez, dit-il après un moment de silence ; son endurcissement est toujours le même ; vous ne voudriez pas encourager une révolte aussi évidente.

— Promets de suivre désormais ses leçons, me dit le recteur avec hésitation.

Je baissai la tête d'un air sombre.

— Vous chercherez en vain à le toucher, monsieur le curé, reprit Bernard ; abandonnez-le à ses méchantes tentations.

Je serrai la main du vieillard, près de faiblir; cette étreinte le fit rougir.

— Non, dit-il avec effort, cela ne peut continuer ainsi ; l'enfant y succomberait ; voyez comme il est souffrant.

— C'est la volonté de son père, observa le vicaire.

— Son père ne peut vouloir qu'on le tue.

— Son père a dit qu'il fallait en faire un prêtre, à tout prix ; vous étiez là, monsieur le recteur.

— Eh bien, qu'on ne le torture pas sous mes yeux, alors ! s'écria le vieillard.

— J'avais tâché de l'éloigner de vous, observa Bernard avec le même calme.

M. Durand parut incertain un instant ; mais ses regards s'arrêtèrent sur moi et la pitié l'emporta.

— C'est impossible, reprit-il, je ne puis permettre

que l'on fasse mourir cet enfant ; je ne le veux pas.

— C'est à moi qu'il a été confié, observa sèchement Bernard.

Le curé tressaillit; le jeune prêtre venait, sans y songer, de toucher une plaie mal guérie.

— En effet, répliqua-t-il d'une voix émue, vous avez réussi à me l'arracher. Il en a été de cet enfant comme de tout le reste; vous vous êtes mis à ma place... car vous héritez de moi d'avance.

Le vicaire fit un geste d'impatience.

— Monsieur le curé, interrompit-il, songez que nous ne sommes point seuls...

Mais le cœur du vieillard, longtemps trop plein, venait de déborder, et l'amertume en sortait à flots.

— Qu'importe qu'on m'entende, continua-t-il; il y a trop longtemps que je souffre sans le dire, il faut que je me soulage à la fin ! Depuis huit ans que vous êtes ici, vous avez profité de chacune de mes infirmités pour usurper successivement tous mes droits. Maintenant, vous êtes le véritable recteur de Coëtmieu, et je n'en suis plus que le vicaire. C'est vous qui prêchez les grands jours, vous qui confessez les gentilshommes et qui baptisez leurs enfants; vous m'avez ôté jusqu'au plaisir de soulager les pauvres en vous chargeant de distribuer les aumônes. Je vous ai tout cédé par affection d'abord, puis, par amour de la paix, et vous avez réussi à faire prendre mon indul-

gence pour de l'incapacité. Grâce à vous, je ne suis plus aux yeux de tous qu'un vieillard en enfance dont la vie embarrasse; on m'attend mourir!

—Je n'ai pas mérité ces reproches, monsieur le curé, dit Bernard toujours impassible ; mais quelque douloureux qu'ils soient, je ne manquerai point au respect que je vous dois en y répondant; je les accepte comme une épreuve que Dieu m'envoie et je n'y vois qu'un emportement excusé par l'âge.

Le recteur sourit amèrement.

— Oui, oui, dit-il avec une colère mêlée de tristesse; affecte de l'humilité dans tes paroles... tu as toujours été ainsi, Bernard; aux gens que tu as frappés, tu ne manques jamais de dire que tu leur pardonnes ! Mais il y a trop longtemps que je te connais pour être trompé par ces beaux semblants; parce que j'ai gardé le silence, tu crois que je n'ai pas pris garde à tes manœuvres depuis que tu es ici.

— Je n'ai rien fait qui ne fût pour l'avantage de la religion, observa le vicaire.

M. Durand fit un geste d'indignation.

— Ainsi, dit-il d'une voix qui s'animait de plus en plus, c'est pour l'avantage de la religion que vous avez persécuté tout ce que je protégeais, privé des derniers sacrements ceux auxquels je les avais promis? c'est pour l'avantage de la religion que vous avez dénoncé ma tolérance à l'évêché?

— Moi ! s'écria Bernard.

— J'en ai la preuve.

Bernard baissa la tête avec confusion.

— Et l'homme que vous avez persécuté ainsi, continua M. Durand, l'homme que vous vous êtes efforcé de faire passer pour un imbécile ou un mauvais prêtre, est le même qui vous a pris dans la fosse où votre mère vous avait abandonné, qui vous a nourri de son pain, habillé de ses épargnes, qui vous a donné cette influence dont vous abusez maintenant contre lui !

Le vieux recteur était tout tremblant d'émotion et de colère ; Bernard, encore plus pâle que d'habitude et la tête basse, avait un air d'embarras haineux difficile à peindre ; il essaya pourtant quelques excuses que M. Durand interrompit aussitôt :

— Ne cherchez pas à vous disculper, dit-il ; j'ai vu clair dans vos intentions. Vous avez voulu me remplacer de mon vivant dans ma cure, afin de vous la mieux assurer après ma mort ; peut-être même avez-vous espéré hâter celle-ci à force d'ennuis ! Ce n'était pas assez de m'ôter la confiance de mes paroissiens, de me rendre inutile ; vous avez envié jusqu'à mon bien-être intérieur, jusqu'à mes habitudes. Tout a été insensiblement changé par vous au presbytère : les meubles, l'heure du sommeil et des repas. Vous avez arraché les fleurs du jardin et les gravures de la muraille ; il

n'y a pas jusqu'à cette bonne Marguerite, qui me servait depuis vingt ans, que vous n'ayez forcée à partir.

— Il eût été à désirer qu'elle partît plus tôt, monsieur le curé, dit Bernard avec une intention pénétrante.

Le vieillard tressaillit... Je le vis rougir, puis devenir pâle... ses mains se fermèrent comme par un mouvement de douleur et de colère.

— Malheureux ! balbutia-t-il, malheureux... un secret de confession ! Ah ! tu es un lâche et un ingrat, Bernard ; nos Bretons ont raison de dire que l'enfant né dans le crime s'en ressent toujours : tu as le cœur d'un bâtard !...

Ce mot fit sur le vicaire l'effet d'un coup qui l'eût blessé ; il se redressa subitement, tous les muscles de son visage frémirent et ses yeux lancèrent des éclairs ; mais cette expression terrible ne fit pour ainsi dire que passer sur ses traits et s'éteignit aussitôt : on eût dit un de ces rayons de lumière qui fendent un instant le nuage.

Quant au vieux recteur, l'emportement auquel il s'était abandonné, contre son habitude, l'avait bouleversé. Il s'assit suffoqué et essaya d'entr'ouvrir sa soutane d'une main convulsive ; mais la force lui manqua : il voulut parler, ses paroles étaient inintelligibles. Nous nous empressâmes de l'emporter dans sa chambre, et je courus moi-même chercher un médecin ; mais lorsque je revins au presbytère avec celui-ci,

M. Durand était déjà à l'agonie. L'officier de santé nous déclara que la goutte avait remonté vers l'estomac et qu'il n'y avait plus aucun espoir.

Je passai toute la nuit près du vieux recteur, dans des angoisses poignantes. Dès qu'il connut l'arrêt du médecin, Bernard fit tranquillement tout préparer pour le moment suprême. Vers le matin, des cierges furent apportés autour du lit; on laissa entrer tout le monde, et le vicaire commença la prière des agonisants.

Je ne sais si M. Durand pouvait voir et comprendre ce qui se passait autour de lui; quant à moi, ma douleur était inexprimable. Deux ou trois fois des sanglots m'échappèrent, ce qui m'attira une sévère réprimande de la part du vicaire, dont je troublais les litanies.

Enfin, vers neuf heures, le vieux recteur mourut; les ensevelisseurs, qui attendaient en bas, entrèrent presque aussitôt, et on m'obligea à me retirer.

Je passai une partie du jour dans un véritable désespoir. Je m'accusais d'avoir été la cause du débat qui avait tué le vieux curé et je me trouvais, en quelque sorte, responsable de sa mort. Les souvenirs de sa bonté me revenaient, entourés de cet attendrissement et de ce charme qu'une perte récente répand sur toutes choses. Je m'exaltais dans ma douleur, comme si ma loyauté y eût été intéressée.

Mais si la réflexion faisait grandir mes regrets, elle

augmentait encore plus ma haine contre Bernard, cause première et volontaire de tout ce qui était arrivé. Regardant la révolte comme une sorte d'hommage dû à la mémoire de M. Durand, je me promis à moi-même de ne jamais me soumettre à l'autorité odieuse du vicaire; et, quoi qu'il dût arriver, de ne cacher ni mon mépris ni mon aversion pour lui.

Bernard devina sans doute mes intentions, car, de retour de Dol, où il était allé solliciter la cure de Coëtmieu, qui lui fut accordée, il écrivit à ma famille de me venir reprendre, prétextant l'impossibilité de me soumettre à des études régulières.

Je n'avais point été averti de cette démarche, et mon père arriva au moment où je m'y attendais le moins. Il me communiqua la lettre de Bernard, en m'annonçant que j'allais repartir pour Guingamp et qu'il se chargerait désormais lui-même de me morigéner.

J'étais trop las de ma lutte contre le vicaire de Coëtmieu pour ne pas désirer du repos : je regardai donc mon départ comme un hasard heureux qui me relevait de mon vœu de révolte et me permettait de finir la bataille, sans avoir l'air d'être vaincu.

Je répondis à mon père que la dureté du jeune prêtre avait seule causé mon obstination et que je ne refuserais point d'étudier sous un autre maître. Voulant ensuite faire ma retraite avec tous les honneurs de la guerre, je refusai de dire adieu à Bernard, et je quittai

le presbytère le front haut et le sourire sur les lèvres, comme un triomphateur.

Cette victoire pourtant n'était que fiction; je cédais, en réalité, bien plus qu'on ne m'accordait. Le changement de maître ne changeait rien à mon avenir; promettre d'étudier comme on le désirait, c'était consentir aux projets de mon père et accepter l'habit que je haïssais tant!

Rien de cela ne m'échappait; mais que faire? J'avais tenté la résistance, et mon courage s'y était brisé! Les souffrances que j'avais endurées depuis quelque temps avaient d'ailleurs altéré la probité de mon caractère; je commençais à douter de la ligne droite et à croire que le meilleur moyen d'échapper aux tyrannies était de les accepter en apparence. Il y avait enfin pour moi, dans ce retour au milieu de ma famille, la joie que donne tout changement dans les jeunes années. J'allais faire des connaissances nouvelles, recevoir des impressions différentes, vivre dans un monde que je ne connaissais pas. N'était-ce point assez pour me distraire de mes craintes?

En arrivant à Guingamp, je trouvai de grands changements. Il n'y avait plus à la maison que mon frère aîné Laurent. Mon père l'avait intéressé dans sa fabrique, ce qui lui donnait une grande importance à ses propres yeux. Favorisé par droit de naissance et sans qu'il eût jamais eut besoin de mériter la préférence qui lui

était accordée, il s'était accoutumé à se faire le centre de toutes choses et à croire que le monde avait été créé pour lui. Comme il n'avait point les passions de son âge, on prenait ses vices précoces pour des vertus.

Lorsque j'arrivai, il regarda ma demi-soutane en ricanant, et me demanda ironiquement pourquoi je portais ce *sac à charbon*.

— Pour que l'on puisse vous acheter des habits de soie et des souliers à boucles, lui répondis-je.

Il parut déconcerté et ne me plaisanta plus sur mon costume; mais je sentis dès lors, dans la maison, son influence malveillante. Il épiait toutes mes fautes pour les faire remarquer; c'était pis qu'un ennemi, c'était un envieux!

Et cependant il était tout dans la famille; tout était à lui; tandis que moi, j'avais l'air d'un enfant étranger. De quoi donc pouvait-il m'en vouloir? de mon indépendance sans doute : il m'eût désiré à genoux et j'avais l'audace de lui parler debout!

VII

ÉTUDES — INTÉRIEUR DE LA FAMILLE

J'avais repris mes études latines, les seules qui fussent alors nécessaires pour devenir prêtre; mais ces études mêmes étaient peu propres à faire naître chez moi une vocation ecclésiastique.

Ovide, Horace, Virgile, ne m'entretenaient que des splendeurs du monde visible et des choses du présent; leur poésie n'était qu'un hymne perpétuel à la gloire de la vie, une déification des instincts terrestres, aussi caressaient-ils tous mes penchants.

La première jeunesse des hommes est païenne, comme la première jeunesse des nations : l'adoration se tourne vers ce qui est visible et saisissable, avant de monter plus haut; tant que la réalité garde des mystères, c'est à ces mystères que l'on aspire, et il faut avoir reconnu la vanité de la vie apparente pour en admettre une autre ou pour l'inventer.

Mais moi qui connaissais à peine de nom les plaisirs de cette vie, moi, si neuf à toute sensation, qu'une

bouffée de parfum m'enivrait, qu'une voix de femme me faisait rougir, qu'un sourire me donnait des ailes; moi, orgue vivant qui résonnait au moindre souffle et au moindre toucher, que m'importait ce qu'on pouvait trouver derrière le monde où je vivais? ce monde était si grand et si beau!... grand et beau comme tout ce qu'on ne connaît point! J'enfermais dans son horizon plus de délices que je n'en pouvais compter. J'avais là pour mille ans d'espérance à voir éclore; mes bras n'étaient point assez longs pour embrasser toutes ses joies, comment en aurais-je désiré d'autres?

Or, la foi n'est que le désir. N'aspirant point au ciel, je n'y croyais pas.

Cependant mon incrédulité était naïve et sans faste. Les arides semences de religion, jetées en moi par l'habitude, n'avaient jamais poussé que de pauvres rejetons, qui s'étaient bientôt flétris d'eux-mêmes, mais aucun germe funeste n'en avait pris la place. Mon cœur était stérile par hasard, non par impuissance; il n'avait point choisi l'athéisme, il attendait Dieu!

Rien dans ma vie, du reste, n'était propre à ouvrir la source vive de la foi, tout y avait une monotonie torpéfiante. Les jours tombaient sur les jours, comme dans la clepsydre le sable tombe sur le sable. Le milieu qui m'entourait était pareil à ces eaux dangereuses qui pétrifient tout ce qu'elles touchent.

J'ai déjà parlé du caractère de mon père et de Lau-

rent ; quant à ma mère, elle n'avait jamais compté pour beaucoup dans la famille. Pauvre femme que l'autorité maritale avait brisée, elle vivait sans bruit, tricotant des bas dans la cuisine, près d'un rayon de soleil.

Je l'aimais d'une affection tristement tendre; mais elle répondait à cet amour comme à tout le reste, avec discrétion. Je me demande encore maintenant si ce cœur soumis souffrait dans l'ombre où s'il s'était rapetissé sans trop de peine à son étroit bonheur.

Du reste, ma mère prenait en apparence peu de part à la vie, soit qu'elle s'en fût retirée par prudence, soit qu'elle n'y trouvât point d'intérêt suffisant. Uniquement occupée de compter ses *points* et de comparer à son modèle le bas qu'elle tricotait, elle parlait rarement et ne riait jamais.

Laurent et mon père restaient aux ateliers tout le jour. Je ne les voyais qu'au dîner de midi et au souper de huit heures. Les repas se faisaient en silence, dans la cuisine, lorsqu'il faisait froid, afin d'avoir un seul feu et une seule lumière; ma mère servait elle-même, pendant que la domestique filait.

Quelquefois, le soir, mon père échangeait deux ou trois phrases avec Laurent au sujet des tanneries, c'étaient mêmes questions, mêmes réponses ; un mot et un chiffre ! le chiffre seul changeait parfois.

L'uniformité de cette vie était pourtant brisée, le

dimanche, par une *variante* également uniforme pendant l'année entière. On se réunissait, l'après-midi, pour jouer aux cartes avec quelques voisins.

C'était d'abord M. Morvan, huissier retiré, qui, à force de crier *silence*, s'était persuadé, sans doute, que la parole était un délit, et y avait renoncé. Il montrait ses cartes sans mot dire, jouait sans accuser ses points, et, le coup fini, marquait en silence. Il était grand, maigre, et aussi sobre de mouvements que de paroles. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui économisât autant les signes d'existence.

Venait ensuite la veuve Clérou, qui, lorsque nous étions enfants, nous donnait à chacun, pour étrennes un bâton de réglisse noire. Elle racontait régulièrement, tous les dimanches, l'histoire de son mariage avec le défunt et ses discussions avec la famille pour la constitution de son douaire.

Il y avait de plus un horloger dont j'ai oublié le nom, qui réglait toutes les montres de la société ; un notaire et sa femme, toujours en querelle; enfin un apothicaire lilliputien qui portait des semelles de liége pour se grandir.

Outre ces habitués qui ne m'ont guère laissé que le souvenir de leur ridicule, nous recevions parfois un médecin nommé Launay, fort en réputation dans le pays pour sa franchise et sa science. Sa science consistait principalement à nier l'efficacité de la médecine,

nouveauté qui avait fait répéter à tout le monde qu'il n'était pas charlatan ; sa franchise, à vous dire des injures d'un ton amical.

Je crus longtemps que c'était une de ces intelligences maladroites qui ne touchent jamais à l'amour-propre des autres sans y faire quelque brèche ; mais, depuis, j'ai reconnu que Launay était simplement un envieux de bonne foi. Il était poussé à vous reprocher une faute ou à vous rappeler un souvenir pénible, comme une coquette à trouver une tache à la beauté d'une rivale. C'était sans calcul, sans détour, avec l'ingénuité d'une jalousie s'ignorant elle-même, qu'il vous rappelait un défaut ; il avait *besoin* de constater votre imperfection, de vous montrer que vous étiez lâche, que vous perdiez vos dents, ou que votre habit avait passé au soleil.

Cette nature eût dû le faire détester de tous, mais il était riche, prêtait facilement, et c'était le seul médecin de Guingamp auquel on pût s'adresser. On se résignait donc à avoir avec lui un bon caractère, dans la crainte d'un besoin d'argent ou d'une maladie.

Puis je ne sais si chacun ne lui pardonnait pas les meurtrissures qu'il recevait en faveur de celles qu'il faisait aux autres. On se console d'être humilié quand de plus hauts le sont davantage. En vous disant une dure vérité, Launay racontait celles qu'il avait dites au gentilhomme votre voisin, et vous en ressentiez une

joie maligne qui soulageait votre mal : il flattait ainsi votre orgueil d'un côté en le froissant d'un autre.

Ceci me rappelle, du reste, une scène fort réjouissante dont je fus témoin quelques mois après mon arrivée.

C'était, autant qu'il m'en souvient, le dimanche de Pâques; la réunion était complète; Launay venait d'arriver. On parlait d'*intersignes*. Tout le monde avait, à cette époque, en Bretagne, la fatuité d'avoir eu des avertissements surnaturels; c'était une sorte de mode comme aujourd'hui de s'être suicidé au moins une fois. Chacun avait donc raconté son histoire d'apparition, et l'on raisonnait à perte de vue sur la possibilité de ces communications mystérieuses, lorsque quelqu'un s'avisa de demander à madame Clérou, qui avait jusqu'alors gardé le silence, ce qu'elle en pensait.

La veuve fit des épaules un geste profond, posa ses cartes sur la table, et déployant son mouchoir de Cholet.

— Je n'aime point à parler de *ce qui est au-dessus de moi*, dit-elle gravement.

— Vous avez donc eu des apparitions, mère Clérou? demanda Launay.

— Pourquoi pas? ne suis-je pas une chrétienne comme les autres?

— Alors vous croyez aux revenants?

— Si j'y crois!... j'ai mes raisons pour cela, peut-être!...

— Madame Clérou a revu son défunt, je parie, s'écria le médecin.

— Vous croyez rire, coupeur de chair?

— Vous l'avez revu... vraiment?

— Bien malgré moi !... il y a des maris et des femmes qui se jurent que le premier mort apparaîtra à l'autre, pour l'avertir comment on est là-bas... mais moi j'ai toujours pensé qu'il fallait laisser chacun à sa place. Aussi je disais souvent à Clérou : — Si j'ai le malheur de te perdre, rappelle-toi surtout que je ne veux pas que tu m'apparaisses. Il me l'avait promis. Quand je le vis près de mourir, je lui demandai s'il avait quelque chose à me recommander ; je fis venir le curé et le notaire, enfin j'eus bien soin qu'il n'eût aucun prétexte pour revenir. Aussi j'étais bien tranquille, lorsqu'une nuit j'entends qu'on ouvre les rideaux de mon lit. Je crois d'abòrd que c'est un effet de la digestion, et je cherche à me rendormir ; mais, un instant après, je sens qu'on tire mes couvertures. Je me détourne... qu'est-ce que je vois? le défunt qui était dans la ruelle. — Ah ! pas de bêtise, monsieur Clérou, que je m'écriai ; vous m'aviez promis qu'une fois mort ce serait fini; j'ai fait dire vos messes, ainsi allez vous promener. Il paraît que ça lui fit quelque chose, car il referma les rideaux et disparut.

— Et vous êtes sûre que c'était le défunt? demanda Launay.

— Par exemple!... je l'ai vu comme je vous vois...

— Le fait est qu'il était reconnaissable..... au nez surtout...

La veuve prit un air digne.

— Je sais bien que M. Clérou n'était pas un Adonis, observa-t-elle; mais c'était un homme honnête... et qui avait l'air comme il faut...

— Excepté avec ses culottes de panne rouge, son habit vert et ses pantoufles jaunes... car je ne sais pas pourquoi il avait adopté ce singulier costume quelques années avant sa mort... Cependant je lui répétais toutes les fois que je le rencontrais: — Pour Dieu, papa Clérou, changez de culotte... vous avez l'air comme ça d'un perroquet échappé...

Le notaire et sa femme éclatèrent de rire; madame Clérou leur lança un regard furieux.

— Riez, dit-elle... c'est beau de tourner en ridicule un mort!

— Vous avez raison, reprit Launay; pardon, mère Clérou... Allons, maître Rivel, nous avons tort... il ne faut pas plaisanter les absents, d'autant que chacun a ses défauts... Vous, par exemple, pourriez-vous me dire pourquoi vous avez la manie d'aller au marché et de faire le pot-au-feu?

Le notaire devint rouge et voulut se défendre.

— Oh! je vous y ai pris, s'écria Launay; vous ratissiez des navets comme Cincinnatus. Si j'étais à la place

de votre femme, je vous attacherais un torchon aux épaules en signe de simarre.

La femme battit des mains.

— Là... s'écria-elle radieuse, vous le voyez, monsieur Rivel, quand je vous disais que tout le monde, en ville, vous appelait Jean la Lèchefrite.

— Il faut le corriger, madame; il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit.

— Ah! bien oui... il ya longtemps que M. Rivel n'écoute plus ce que je lui dis.

— Comment, Rivel, vous ne faites plus la volonté de madame... moi, qui vous croyais amoureux comme le premier jour! Ah! c'est mal, mon maître: un mari ne doit voir ni les rides ni les pattes d'oie de sa femme, n'est-ce pas, madame Rivel?

Madame Rivel tourna le dos en grommelant.

— Elle est en colère, dit à demi-voix le petit pharmacien.

— Il aurait fallu lui dire qu'elle portait dix-huit ans, observa Launay; on fâche toujours les gens quand on leur parle avec franchise.

— Les femmes surtout.

— Les hommes également. Tout le monde veut être parfait... Vous, par exemple, mon cher ami, vous vous fâcheriez, si l'on vous faisait observer que malgré vos grosses semelles vous n'arrivez point aux basques d'un grenadier. N'étiez-vous pas furieux contre l'avocat

Riou, parce qu'il vous avait dit en plaisantant que vous étiez à la hauteur de vos fonctions?

L'apothicaire se redressa sur la pointe des pieds, comme un coq en colère, et s'écria qu'il avait demandé raison de cette grossière plaisanterie.

— Vous étiez bien sûr que Riou n'eût point accepté, répondit le médecin ; s'il était obligé de se battre avec tous les gens dont il dit du mal, il faudrait qu'il levât une armée. Je ne lui confierais ni ma bourse ni mon secret, mais c'est un des hommes les plus amusants que je connaisse.

— Possible, répondit l'apothicaire irrité, mais, à la première plaisanterie contre moi, je le rouerai de coups de bâton.

— Allons, allons, mauvaise tête, dit Launay en frappant sur l'épaule du petit bonhomme, ne soyez donc pas si méchant... prenez modèle sur ce brave monsieur Morvan, qui ne parle ni ne bouge depuis dix ans ; il ne s'est pas fâché, lui, quand Riou a dit qu'il avait l'air d'une grande pendule à coucou qui ne marchait plus.

L'huissier leva la tête, stupéfait, mais ne répondit rien, et Launay, qui avait épuisé ses taquineries, sortit peu après.

— Est-il franc, ce garçon-là, s'écria madame Clérou, il n'y va pas par quatre chemins pour dire à chacun son fait...

Et se baissant vers l'apothicaire...

— Les Rivel ont eu une leçon! J'en suis bien aise; je ne peux pas souffrir les gens qui tiennent leur quant-à-moi devant ceux qui les valent...

Pendant ce temps, le notaire disait à mon père :

— Je voudrais bien savoir si les plaisanteries de Launay empêcheront la vieille Clérou de nous parler aussi souvent du défunt.

Et madame Rivel ajoutait :

— Est-il vexé, cet avorton d'apothicaire qui fait tant le dédaigneux avec les femmes établies!

Tout le monde se réjouissait des blessures faites au voisin, et personne ne sentait celles qu'il avait reçues.

Les scènes de ce genre étaient fréquentes; mais elles se ressemblaient trop pour m'amuser longtemps; puis je me trouvais à un âge où l'esprit d'observation se tourne peu vers le côté comique des choses et où l'on se préoccupe moins de ce qui est ridicule que de ce qui est touchant. Mon humeur, naturellement sérieuse, avait été encore assombrie par les ennuis et les luttes de mon enfance; tout ce qui, dans mon intérieur, eût pu sembler plaisant à un observateur plus fin ou plus désintéressé, ne me paraissait à moi que misérable.

Obligé de renfermer tous mes sentiments alors que j'eusse voulu les épancher, je devenais triste et bizarre. Parfois les tendresses retenues de mon cœur se répandaient, au hasard, sur tout ce qui m'appartenait, sur mon bouvreuil, sur mon rosier! j'avais pour eux des

crises de passion; je les aimais comme s'ils eussent pu me comprendre; je leur inventais les noms les plus doux; je les contemplais avec des larmes aux yeux; puis, tout à coup, saisi du sentiment de leur inintelligence, je les repoussais avec colère; le bouvreuil avait sa volée, le rosier était foulé aux pieds, et je m'asseyais près du pot brisé ou de la cage déserte, trouvant je ne sais quelle joie navrante dans mon isolement.

VIII

THÉRÈSE

Un événement de peu d'importance au premier aspect vint tout changer pour moi.

Un des contre-maîtres de la tannerie mourut. Il avait une fille jeune et jolie appelée Thérèse, du nom de ma mère, qui avait été sa maraine : prévoyant à quels dangers il allait laisser cette enfant exposée, l'honnête ouvrier la recommanda à ma mère avant de rendre le dernier soupir, et lui fit promettre qu'elle remplirait

véritablement près de Thérèse les devoirs d'une marraine.

Ce titre avait alors en Bretagne une autorité qui n'est point encore complétement perdue; et le respect humain, à défaut de sentiment plus tendre, obligeait ceux qui avaient nommé un enfant, à le secourir lorsque sa famille lui manquait : or mon père était esclave de l'usage. Nous occupions d'ailleurs une lingère presque toute l'année; Thérèse sortait d'apprentissage et pouvait la remplacer; dès que le contre-maître eut succombé, il fut donc décidé qu'elle entrerait chez nous.

J'éprouvai une émotion difficile à rendre la première fois que je l'aperçus, cousant, dans la cuisine, à quelque distance de ma mère; c'était en même temps de la curiosité, de la joie et de la pitié. Elle portait le costume de deuil des artisannes, bleu et noir, avec les larges coëffes d'organdi. Lorsque j'entrai, elle leva les yeux et me salua par mon nom, en rougissant. Je fus si ébloui de sa beauté que je ne lui répondis rien. Il fallut plusieurs jours avant que j'osasse lui parler ; mais Thérèse était gaie et causeuse; elle fit les avances, et au bout d'un mois, une douce familiarité s'était établie entre nous.

Je ne saurais dire combien la présence de cette jeune fille égaya pour moi la maison. Elle avait une voix charmante et aimait à chanter. J'étudiais dans ma mansarde la première fois que ce chant retentit dans la maison; je bondis sur ma chaise, tout éperdu. Ces

accents frais et caressants me pénétrèrent jusqu'à l'âme ; elle chantait un cantique de *Tréguier*... il me sembla un instant que les murs allaient se fendre et que j'allais voir la vierge Marie descendre sur un nuage, au milieu des anges chantant en chœur !

Après les chants vinrent les rires (auparavant on ne riait jamais assez haut chez nous pour être entendu) ; puis, ce furent les pas rapides sur l'escalier, les appels joyeux, les causeries à voix haute, bruits de vie et de jeunesse qui m'étaient nouveaux !

La maison avait changé d'aspect ; on eût dit qu'un rayon de soleil avait percé ses ténèbres, qu'une brise de printemps était entrée dans sa froide atmosphère. Mon père lui-même semblait pénétré de cette douce influence ; il était moins sec, moins silencieux ; il n'y avait plus rien de triste autour de nous : la beauté et la gaieté de Thérèse rayonnaient comme deux astres bienfaisants.

Semblant ignorer son pouvoir, elle l'exerçait par cela même sans obstacle. On lui permettait ce qu'on n'eût permis à nul autre, et personne n'en était surpris ni jaloux ; on l'aimait de sa joie : c'était la première et la seule que l'on eût vu épanouir dans notre morne intérieur.

Mon frère n'échappa point à ce charme ; Thérèse eut le pouvoir de le faire sortir de son égoïsme, au moins pour quelques instants ; il s'efforça de lui plaire avec

une constance qui m'étonna sans m'inquiéter; il me semblait si naturel que tout le monde voulût être aimé de Thérèse !

Quant à moi, elle occupait tous mes instants et toutes mes pensées; c'était ma Providence! Je m'endormais en songeant d'elle, je me réveillais pour la voir! je ne cherchais point à donner de nom à mon affection, je n'en eusse point trouvé ; je l'aimais uniquement et avec toute la frénésie d'un cœur inassouvi. Cet amour n'était point un choix, il m'était venu de même que la fleur vient au jeune pommier ; sans que je l'eusse voulu ni que j'y eusse pensé.

Les commencements en furent pleins de douceurs, comme il arrive toujours; l'aurore des affections ressemble à celle de la vie; mais il se mêla bientôt à mon bonheur des angoisses inconnues. J'éprouvais d'étranges jalousies, d'inexplicables désirs! Les moyens me manquaient pour exprimer à Thérèse ma tendresse; les paroles étaient trop faibles, les actions trop vulgaires ; j'aurais voulu découvrir des trésors de fée pour les lui donner. Malheureusement je ne possédais rien ! Jusqu'alors je m'étais peu inquiété de cette pauvreté, mais une circonstance imprévue me la fit sentir douloureusement.

On avait l'habitude de célébrer les fêtes de toutes les personnes de la maison ; celle de Thérèse ne pouvait être oubliée; j'appris, un jour, en voyant le pré-

sent destiné par ma mère à sa filleule, que cette fête arrivait le lendemain. Je fus saisi, car je n'avais rien à offrir ; mais tout à coup, je pensai à un serin qui m'avait été envoyé par Joseph, il y avait quelques mois. C'était encore un oiseau assez rare en Bretagne et de quelque prix ; je l'aimais d'ailleurs beaucoup, et, persuadé qu'un don prenait d'autant plus de valeur qu'il avait exigé un grand sacrifice, je me réjouis de l'offrir à Thérèse.

Dieu sait que de palpitations de cœur en attendant le lendemain ! J'ornai la cage de l'oiseau de rubans et de fleurs, j'aurais voulu changer en or ses treillages de fer ! A peine le jour venu, je courus à la chambre de la jeune fille ; elle n'était point encore réveillée; je la forçai à se lever, et quand la porte s'ouvrit, je lui présentai l'oiseau sans pouvoir lui dire autre chose que :

— C'est votre fête...

Elle prit la cage avec de grands remercîments ; mais je ne sais pourquoi son accent me parut contraint, comme si elle eût attendu autre chose. La pensée que mon présent n'était point agréé avec la plénitude de bonheur que j'avais mis à l'offrir me serra le cœur ; je reculai navré et je sentis des larmes me couler sur les joues.

— Au nom de Dieu ! pourquoi pleurez-vous ? s'écria la jeune fille.

— Je n'avais pas autre chose, Thérèse ; lui répondis-je suffoqué.

Elle prit ma main avec un vif mouvement d'amitié.

— Par exemple ! monsieur Baptiste... est-ce que vous croyez que je ne suis pas contente... moi, qui sais combien vous l'aimiez... Oh ! je le soignerai bien, allez...

Et comme si elle eût voulu me persuader, elle ouvrit la cage et prit l'oiseau, qu'elle baisa.

Dans ce moment, mon frère entra ; ma présence parut le contrarier.

— Je vous apporte aussi mon cadeau de fête, Thérèse, dit-il.

Et il tira d'une boîte de buis un velours étroit auquel était suspendu une croix d'or.

Thérèse jeta un cri de joie. Laurent lui présenta le velours, elle ouvrit la main pour le recevoir, et laissa échapper le serin, qui prit sa volée par la croisée entr'ouverte ; son premier mouvement fut de serrer la croix, le second de se détourner.

— Ah ! l'oiseau, monsieur Baptiste ! s'écria-t-elle.

— Vous avez donné sa place à la croix d'or, répondis-je amèrement.

Et je sortis. Je venais de comprendre que le présent offert avec le cœur n'était pas le plus précieux.

Je fus quelques jours sans parler à Thérèse, mais ses avances triomphèrent sans peine de mon mécontentement ; j'avais déjà trop besoin de sa présence pour avoir le courage de la fuir longtemps.

Cependant mon affection avait changé de caractère à mes propres yeux ; je ne m'y livrais pas avec le même bonheur. J'aurais voulu rompre cet attachement dont je commençais à entrevoir le danger, et chaque essai, en avortant, resserrait plus solidement ma chaîne. La force même de lutter ne tarda pas à me manquer. Découragé d'une vaine résistance, et, sentant que tous mes efforts ne pourraient m'arrêter sur cette pente funeste, j'ouvris les bras avec une sorte de désespoir et je me laissai aller dans l'abîme.

Cependant, j'avais évité jusqu'alors de me nommer à moi-même la passion qui me dominait. Thérèse était restée pour moi quelque chose de plus ou de moins qu'une femme. Les sens n'avaient pris aucune part au penchant qu'elle m'inspirait !... Il manquait des racines terrestres à cet amour, un but et une espérance à mes désirs.

Un soir d'été, je rentrai plus tard que de coutume, après une longue promenade dans les prairies ; toute la famille était déjà couchée. Je demandai Thérèse, qui veillait ordinairement plus tard; la servante me répondit qu'elle venait de monter à la mansarde ; j'avais cueilli un bouquet de centaurée, je montai pour le lui donner.

En arrivant, j'aperçus à travers les fentes du seuil la lumière qui brillait encore. Sûr de trouver la jeune fille debout, je poussai la porte et j'entrai... mais je reculai aussitôt avec un léger cri.

Thérèse s'était endormie en répétant sa prière. Elle était à genoux sur le plancher, la tête appuyée sur une chaise haute, ses mains jointes soutenaient son front, ses longs cheveux voilaient ses épaules, et la toile légère dont elle était couverte laissait deviner tout ce qu'elle ne permettait point de voir.

Au bruit de mon entrée, la jeune fille s'était agitée ; sa tête se releva, toute chargée de sommeil, elle voulut se redresser et, dans ce mouvement, la toile qui la voilait glissa le long de ses bras et la laissa presque nue.

Je reculai ébloui et égaré; mais elle ramena son vêtement sur ses épaules, avec un geste d'instinctive pudeur, et laissa retomber son front sur ses mains.

J'étais là, immobile, haletant, le visage couvert d'une sueur brûlante, les mains demi-tendues. Mille frissons inconnus parcouraient mes veines, j'avais chaud et froid, je me sentais près de défaillir et un nuage couvrait mes yeux. Je fis un pas vers Thérèse sans savoir où j'allais ni ce que je voulais, et comme porté par quelque génie invisible ; mais, tout à coup, elle poussa un soupir... Saisi de peur et de honte, je reculai en cherchant d'une main tremblante la porte, je l'ouvris brusquement et je m'élançai dehors, tout éperdu.

Je ne puis dire comment s'écoula cette nuit. Une fièvre dévorante et inconnue jusqu'alors s'était emparée de moi, j'avais le délire. Si je dormais, mille

étranges images, mille fantômes charmants remplissaient mes rêves; si je veillais, d'inexplicables désirs m'assiégeaient; je rougissais de mes pensées, et je m'y complaisais. Toutes les excitations du cœur et tous les aiguillons de la sensualité m'assaillaient à la fois... Je mordais ma couche avec des larmes; j'appelais Thérèse, je me mettais à genoux pour lui parler; puis les mots me manquaient, j'avais honte et je me cachais le visage.

Je ne pus m'endormir que vers le matin, lorsque cette première tempête eut été apaisée. En voyant Thérèse le lendemain, je baissai les yeux, mais je les relevai bientôt pour la regarder à la dérobée. Je n'avais point jusque-là remarqué les détails de sa beauté, aussi me sembla-t-il que je la voyais pour la première fois. Un involontaire souvenir me la représentait telle que je l'avais aperçue la veille, et je cherchais malgré moi, à travers ses modestes vêtements, les charmes que j'avais entrevus; il me semblait les deviner, les voir, et toute l'émotion de la veille me revenait.

Cette sensation, loin de s'affaiblir, alla croissant: je ne pouvais plus voir Thérèse sans penser à cette soirée où je l'avais surprise parée de sa seule beauté; son aspect jetait dans mes sens un trouble douloureux et suave à la fois. Ce n'était plus seulement sa gaieté, sa tendresse, sa douceur que j'aimais en elle, j'aimais en elle la femme jeune et belle; ce que je désirais désor-

mais, ce n'était pas seulement sa préférence, mais sa possession. Mon amour n'était plus celui d'un enfant, l'éveil des sens l'avait complété.

Mais que de timidité dans l'expression du délire qui me brûlait! quelle hésitation, que de détours et de fuites au moment de tout avouer!... Les mois se succédaient et j'en étais encore aux vagues témoignages d'un attachement sans nom. En vain je prenais loin d'elle d'audacieuses résolutions, en vain je préparais de longs et beaux discours qui devaient la toucher; elle présente, je ne trouvais plus rien à dire. C'était tantôt le lieu, tantôt l'heure qui me faisaient obstacle; c'était surtout le manque d'encouragement de la part de Thérèse.

Depuis quelques mois, en effet, elle n'était plus la même avec moi. Son affection semblait plus égale et plus arrêtée en même temps; c'était une amitié franchement exprimée, mais dont la tranquille réserve n'autorisait aucun épanchement plus tendre. Puis je ne sais quelles préoccupations nouvelles semblaient la dominer, elle, naguère si riante, si en éveil, si amoureuse de bruit et de mouvement, elle était maintenant pensive, nonchalante et silencieuse. Parfois de mornes pâleurs attristaient son front, et ses yeux semblaient rouges de larmes; d'autres fois un bonheur mystérieux rayonnait sur tous ses traits, son front semblait élargi, son regard plus assuré, sa voix plus ample et plus vibrante.

Je ne savais comment expliquer ces changements, je m'en inquiétais d'abord, puis je m'en réjouissais, aussi incertain dans mon inquiétude que dans ma joie.

Cependant ma passion grandissait dans le silence, et sans savoir encore si elle serait partagée, je préparais pour elle mon avenir.

Je devais songer moins que jamais à entrer dans les ordres. Thérèse était désormais le but de ma vie. Je savais que mon amour pour la jeune orpheline, non-seulement déplairait à mon père, mais encore m'en ferait un mortel ennemi ; je ne pouvais attendre de lui que des persécutions et des obstacles, aussi me préparai-je d'avance les moyens de me suffire seul.

Nous avions pour voisin un tourneur habile qui m'avait vu tout petit et me témoignait de l'amitié ; je commençai à apprendre secrètement son état. Je me rendais furtivement à son atelier avant qu'il fût au travail, et j'essayais à imiter ce que je lui avais vu faire la veille, je trouvais je ne sais quelle secrète douceur à l'idée de sortir de ma condition pour entrer dans celle de Thérèse ! il me semblait qu'ainsi je me rapprochais d'elle davantage, qu'elle devrait m'aimer mieux et croire plus à mon amour.

Mais je sentais aussi que, pour persister dans ces résolutions, il m'eût fallu l'assurance de sa tendresse. En effet, mon courage suivait toutes les oscillations de

mon âme; je le voyais chanceler à chaque instant avec mon espérance. Un regard de Thérèse m'ôtait ou me donnait la patience et le goût du travail. Sûr de son amour, tout m'eût été facile; incertain, tout me rebutait; aussi chaque jour étais-je plus convaincu de la nécessité d'un aveu; mais comment le faire? écrire était impossible, Thérèse ne savait point lire; il fallait donc trouver la hardiesse de lui parler.

Une des causes qui m'avaient arrêté jusqu'alors, était la difficulté de la voir seule et de l'entretenir sans crainte d'interruption. Je me persuadai que si je pouvais me trouver avec elle sans témoins, bien sûr de n'être aperçu ni écouté par aucun autre, ma timidité disparaîtrait peut-être; je voulus éprouver mon courage en cherchant une de ces occasions. Je savais que Thérèse se levait dès le point du jour, et travaillait pour elle quelques heures avant de descendre; je résolus de me lever à la même heure, et d'aller la trouver dans sa mansarde pendant que tout le monde dormait encore.

L'étrangeté même de cette démarche devait la rendre décisive. Après l'avoir hasardée, j'aurais en vain voulu reculer et me taire; j'étais obligé de l'expliquer, et par conséquent de tout avouer. C'était donc un moyen détourné de faire violence à ma timidité; il suffisait d'un premier effort, le reste venait ensuite forcément et de soi-même.

J'hésitai plusieurs jours, retenu par la honte et aussi par cette espèce de crainte qui vous saisit toujours au moment d'une épreuve d'où dépend votre bonheur; enfin, je me décidai pourtant.

La nuit se passa dans une fièvre d'angoisses et d'attente. A peine le jour paru, je me levai et je sortis doucement. Il y avait un long corridor obscur pour arriver à la mansarde de Thérèse; je le parcourus d'un pas mal assuré et avec un affreux battement de cœur; enfin j'aperçus la porte... je m'arrêtai, sentant ma résolution chanceler; mais je fis un effort sur moi-même.

— Allons, me dis-je, il le faut.

Et j'allais avancer, lorsque des pas se firent entendre, puis un murmure de voix... Je me rejetai vivement dans un angle du corridor; la porte de Thérèse s'ouvrit doucement.

— Adieu! murmura une voix qui me fit tressaillir.

Un baiser retentit, et je vis sortir mon frère Laurent!...

Je ne puis dire ce qui se passa en moi; ce fut d'abord comme un coup au cœur, qui m'ôta tout sentiment et toute force; puis un délire d'indignation. Je courus dans ma chambre, fou de douleur, je ne sais plus ce je voulais; je crois que je cherchais une arme, sans pouvoir dire ce que j'en eusse fait. Mais, en entrant dans ma mansarde, la lumière qui l'inondait m'éblouit;

un parfum de résédas venait de ma croisée entr'ouverte, et mon bouvreuil chantait... je sentis tous mes nerfs se détendre, et ma colère se fondit en larmes.

IX

SCÈNE DE FAMILLE — FUITE

Je fus plusieurs jours sans descendre ; la vue de Thérèse ranimait toute ma colère. La jeunesse est trop inexpérimentée pour ne pas être extrême dans ses jugements. Depuis que je savais la vérité, je plaçais, dans ma pensée, Thérèse au-dessous de la dernière prostituée, et je m'indignais de ne pas la mépriser encore davantage.

Je souffrais trop d'ailleurs pour lui chercher des excuses ; elle avait détruit mes espérances d'une année entière, elle m'ôtait à la fois la confiance et le courage pour l'avenir !

Car, maintenant, je n'avais plus de désir, plus de but ! toutes les exaltations qui m'avaient soutenu depuis tant de mois n'étaient plus que d'amères folies ; les souve-

nirs de cet amour timide et contenu me faisaient rougir; mes longues hésitations, mes craintes, mes douleurs même, tout était devenu ridicule; je n'étais point un amant trahi, mais un écolier niais, qui s'était fait dupe lui-même.

Ce douloureux mécompte me fit regarder un instant l'habit de prêtre avec moins de dégoût; je compris qu'il pouvait être sage à certains hommes de prendre de suite le deuil de la vie et de joindre les mains sur le cœur, pour se préserver de tristes blessures. Mais ces doutes durèrent peu; il y avait en moi trop de besoin d'expansion et de mouvement, pour songer longtemps à m'agenouiller sur le monde terrestre comme sur une tombe. Repoussée dans son premier élan, mon âme se retourna d'un autre côté. Cette soif d'émotion et de bonheur que l'amour avait rompue, elle demanda à l'étude de l'assouvir.

Je ne quittais plus les livres; j'en cherchais de toutes parts; je m'en entourais, comme d'un rempart contre la vie. Cependant, j'avais beau faire, celle-ci bourdonnait alentour, pareille à la mouche de Luther, et mon cœur en était sourdement troublé. Je m'efforçais d'oublier le passé, et à chaque instant une fleur fanée que je trouvais dans mes livres, un nom trop connu gravé d'une main distraite sur une table de sapin, quelques vers commencés sur une feuille volante, venaient me le rappeler malgré moi!

J'évitais de rencontrer Thérèse et de lui parler ; mais le son de sa voix, le bruit de ses pas dans le corridor, la rapide apparition de sa coiffe blanche sous les tilleuls du jardin, suffisaient pour me faire pâlir et trembler. Étrange victoire qui ne se possédait point elle-même et craignait toujours !

Thérèse n'avait point été sans remarquer mon changement à son égard, et elle s'était efforcée d'en connaître la cause; mais je m'enfermai dans un silence de dédain. Elle devina sans doute que j'avais tout découvert, car elle baissa la tête humiliée et ne renouvela plus ses questions.

Depuis quelque temps, du reste, sa gaieté avait complétement disparu. Pâle et souffrante, elle travaillait dans un coin plus reculé de la cuisine et avec une persévérance machinale et désespérée. La maison était redevenue muette comme autrefois ; plus de ris ni de chant ! ma mère avait repris son calme monotone, mon père son inflexibilité. Quant à Laurent, ses regards se levaient moins souvent que jamais, et ses lèvres minces ne s'ouvraient plus que pour un reproche ou une dénonciation.

J'avais d'abord voulu ne point remarquer la tristesse de Thérèse ; mais insensiblement je m'en préoccupai ; j'aurais voulu en deviner la cause et pouvoir y porter remède sans qu'elle le sût, j'avais encore l'orgueil de ma rancune.

Un soir que j'étais descendu au jardin , je m'oubliai derrière la charmille qui bordait l'allée de tilleuls ; je fus arraché à ma rêverie par un bruit de pas et de feuilles froissées ; deux personnes s'avançaient dans l'allée en parlant vivement, quoiqu'assez bas; je reconnus la voix de Thérèse et celle de Laurent.

— Il faut que cela soit, disait mon frère d'un ton dur et irrité ; j'ai parlé à Julien, il doit te demander en mariage à mon père dès demain ; la noce se fera à la fin du mois : tu sais comme moi que l'on ne peut s'y prendre trop tôt.

— Jésus ! Jésus ! mais Dieu ne me pardonnera jamais de tromper comme ça un homme, monsieur Laurent... Je ne puis point me marier à Julien sans tout lui dire.

— Folle, est-ce qu'il t'épouserait alors... tu ne comprends donc pas que si je te marie , c'est pour cacher ton état...

— Mais c'est faire le malheur de ce pauvre garçon, outre le mien. Je ne pourrai pas le tromper, lui, il saura bien que mon enfant ne lui appartient pas... et alors, s'il a du cœur, il me tuera.

— Ne crains rien, ne suis-je point là?.. S'il soupçonne quelque chose, je lui parlerai... je lui ferai comprendre qu'il a tout avantage à être raisonnable ; tu sais ce que je t'ai dit? Je ferai en sorte qu'on renvoie Jean Durier, et alors Julien aura la place de contre-maître... mais il faut pour tout cela que tu ne fasses point la sotte

comme maintenant; que tu ne pleures pas, que tu aies l'air contente de te marier et que tu le dises à Julien.

— Je ne pourrai jamais, jamais, monsieur Laurent... non, je vous le promettrais que ce serait mentir... A l'autel, voyez-vous, j'aurais peur du bon Dieu, et quand il faudrait dire : oui! à Julien, je lui dirais : non! Ayez pitié de moi.

— Mais, malheureuse, comment veux-tu faire alors? songe donc... si l'on découvrait... tu n'aurais qu'à t'aller jeter à la rivière.

— Eh bien! j'irais, monsieur Laurent; j'irais... ce serait moins dur que de porter du déshonneur à un pauvre homme qui ne m'a jamais fait de mal.

— Et moi, songes-tu à ma position? quel scandale!

— Je me tairai; on ne saura jamais que c'est vous.

— On le devinera... qui veux-tu que l'on soupçonne ici... mon frère Baptiste?... si on l'accusait, tu dirais bien vite, avec ton adresse ordinaire, que ce n'est point lui.

— Mon Dieu, je ne pense pas le laisser soupçonner pourtant...

— Tu vois donc bien alors qu'on saurait la vérité. Quand un enfant n'a point de père connu, on le cherche, on le découvre... tandis qu'en te mariant tout peut se cacher... même à ton mari.... c'est le seul moyen de sortir de peine, et si tu ne veux pas y consentir, rappelle-toi que tout est rompu entre nous.

— Mon Dieu, mon Dieu !

— Que je t'abandonne !

— Monsieur Laurent, ne dites pas cela.

— Et que je te fais chasser de la maison.

— Ah ! est-ce possible ?...

— Réfléchis bien : ce soir tu me diras ce que tu auras décidé.

A ces mots il quitta brusquement la jeune fille.

Celle-ci était tombée sur un banc la tête dans ses mains et étouffant ses sanglots. Je n'avais pas perdu un seul mot de cette conversation qui m'avait ému tour à tour d'indignation et de pitié. Curieux de tout entendre jusqu'au bout, je m'étais contenu ; mais j'allais me montrer lorsque Laurent se retira brusquement. Je le laissai partir, sûr de le retrouver, et je courus à Thérèse. Elle jeta un cri de frayeur en me voyant paraître derrière la charmille.

— Taisez-vous, lui dis-je avec émotion, taisez-vous, ne craignez rien.

— Oh ! vous avez tout entendu, monsieur Baptiste.

— Heureusement pour vous, car je vous protégerai.

— Vous ?

— Oui, moi, Thérèse. On ne vous forcera point à épouser Julien, ce serait indigne...

— N'est-ce pas, monsieur Baptiste ?

— C'est à celui qui vous a perdue de réparer sa faute. Il faudra bien qu'il y consente.

— Ah ! Jésus ! monsieur Baptiste, combien vous êtes bon !... tâchez seulement que je ne sois pas forcée de me marier... qu'il ne m'abandonne pas surtout... pauvre fille que je suis. Car je l'aime tant, monsieur Baptiste... si vous saviez... je voudrais aller en enfer pour lui gagner le paradis. Il n'a qu'à dire ce qu'il veut... je ferai tout... s'il faut partir, je partirai... j'irai à la campagne avant qu'on sache rien... j'élèverai mon enfant sans dire à personne qui est son père... tout ce que je demande, c'est que M. Laurent vienne quelquefois l'embrasser en cachette... De le voir, ça me donnera du courage et de la joie pour vivre...

J'étais touché jusqu'aux larmes.

— Quoi ! dis-je, vous ne demandez rien de plus pour votre réputation, pour votre vie perdues à jamais ?

— S'il peut être heureux, répondit-elle en soupirant.

— Mais vous, Thérèse, que deviendrez-vous ? n'est-il pas obligé d'être votre protecteur, puisqu'il vous a mise dans l'impossibilité d'en accepter un autre ? Il veut vous donner à Julien, mais c'est lui qui doit être votre mari.

Thérèse me regarda.

— Oh ! c'est impossible, dit-elle, une pauvre ouvrière comme moi... qui n'ai rien au monde, qui ne porte ni soie, ni dentelles, qui ne sais pas lire... devenir la femme de M. Laurent... y pensez-vous ?... lui,

qui pourrait épouser une demoiselle noble, peut-être... Oh ! c'est impossible, mon Dieu ! c'est impossible !

Et cependant ses yeux fixés sur les miens brillaient d'une vague espérance. On sentait qu'elle eût voulu croire.

— Qu'importe tout le reste, quand on aime ? lui dis-je.

Elle baissa les yeux et secoua la tête.

— Quel homme aimerait assez pour cela ? murmura-t-elle en soupirant.

Je pris ses mains dans les miennes.

— Il y en a un, Thérèse, répondis-je d'une voix émue... il eût tout sacrifié pour vous, lui ; il vous aimait depuis longtemps sans rien dire... et pour devenir votre mari il se fût fait artisan comme vous.

— Mon Dieu, est-ce vrai ? s'écria-t-elle.

— C'est la vérité, Thérèse... Ah ! si vous l'aviez deviné... nous ne serions pas maintenant deux malheureux.

Elle joignit les mains, et levant vers moi ses yeux noyés de larmes :

— Au nom du bon Dieu, ne dites pas cela, Baptiste ! s'écria-t-elle... il ne me manquait plus que ce malheur... Est-ce bien possible, ce que vous dites... pourquoi ne l'ai-je point su ? Ah ! c'eût été une bénédiction pour moi de vous aimer... Mais vous aviez l'air de me fuir ; tandis que M. Laurent me cherchait partout, lui.

Il me disait des choses si douces à entendre... j'ai été longtemps sans savoir si je l'aimais... car j'avais peur... mais il a paru triste... il a pleuré... alors j'ai eu pitié et il est devenu tout pour moi.

—Et il faut aussi que vous soyez tout pour lui, désormais Thérèse. Puisque je n'ai pu moi-même vous faire heureuse, je tâcherai du moins d'y aider; je verrai mon frère.

— Ah! prenez garde, monsieur Baptiste, s'il allait se fâcher.

— Ne craignez rien, je lui parlerai doucement... mais, quoi qu'il arrive, je l'empêcherai de vous abandonner.

Elle me prit la main et la baisa. Dans ce moment, nous entendîmes la voix de ma mère qui appelait Thérèse.

— On vient, lui dis-je, passez derrière la charmille pour avoir le temps d'essuyer vos yeux. Il ne faut point d'ailleurs qu'on nous voie ensemble. Bon courage, à demain.

Quand j'avais promis à Thérèse de voir mon frère, j'avais obéi à un sentiment de pitié et d'indignation; mais en me retrouvant seul, je pensai avec quelque inquiétude à mon engagement. Ce que je venais d'apprendre m'avait rendu Laurent trop odieux pour que je ne craignisse point d'oublier toute prudence lorsqu'il faudrait lui parler de Thérèse. Cependant je m'y étais engagé. Une inclination naturelle à mon âge me

portait d'ailleurs à accepter ce rôle de protecteur donné par le hasard. C'était la première fois que je me trouvais ainsi mêlé à quelque chose de grave et en mesure d'être utile. Jusqu'alors ma position dans le monde avait été celle d'un enfant; je trouvais un devoir d'homme à remplir, et mon cœur en éprouvait un naïf orgueil. Mais comment rester calme en parlant à mon frère? comment le faire rougir de son projet sans le blesser?... Étais-je sûr de n'oublier aucune de mes raisons et de pouvoir le forcer à les comprendre? Ne m'échapperait-il point, comme d'habitude, à travers les lieux communs, et en répondant à ce que je ne dirais pas. Car je connaissais cette tactique des méchants vulgaires qui leur assure une victoire apparente en vous réduisant au silence de la colère ou du mépris. Après beaucoup d'hésitation et de pourparler avec moi-même, je me décidai enfin à écrire.

Je ne puis dire au juste ce qu'était cette lettre, meilleure sans doute d'intention que de forme; mais je l'écrivis avec une grande émotion et un profond sentiment de justice. Après l'avoir relue, je crus fermement que mon frère serait persuadé. Je montai furtivement à son bureau et je la déposai sur sa table de travail.

J'espérais bien le voir arriver dans ma mansarde le lendemain de bonne heure. J'entendis monter en effet et l'on frappa à ma porte; j'allai ouvrir, c'était mon père!

Il tenait ma lettre à la main; je ne pus retenir un geste de surprise.

— Je vois que vous reconnaissez vos chefs-d'œuvre, monsieur, me dit-il; c'est vous qui avez écrit cela ?

— C'est moi, répondis-je, mais...

— Vous ne pouvez comprendre comment elle se trouve entre mes mains, n'est-ce pas ? Hier soir j'ai eu besoin d'une facture que votre frère avait oublié de me remettre, je suis entré chez lui et j'ai trouvé cette lettre sur son bureau... heureusement qu'il ne l'avait point encore lue.

— Heureusement? répétai-je sans comprendre...

Mon père replia la lettre et croisa les bras.

— Il paraît, monsieur, reprit-il, que ce n'est point assez pour vous de résister à mes volontés, vous excitez les autres à la révolte ; vous voulez le déshonneur de votre famille...

— Moi?...

— N'engagez-vous point Laurent, dans cette lettre, à épouser Thérèse?

Je baissai les yeux avec embarras.

— C'est maintenant un devoir pour lui, répondis-je à demi-voix.

— Et qui vous a établi juge, monsieur, des devoirs de votre frère aîné? êtes-vous devenu le chef de la famille? quel droit avez-vous d'ordonner ici?

—Je n'ordonne point, mon père; je donne un conseil.

— Oui, celui de nous rendre ridicules et méprisables par un mariage honteux... et cela au nom de l'honneur!... car vous avez osé écrire ce mot dans votre lettre !... et savez-vous, monsieur, si mon honneur à moi n'est pas aussi engagé; si je n'ai pas arrêté un mariage pour votre frère?... Mais cette malheureuse vous intéresse sans doute à plus d'un titre et vous avez vos raisons pour vouloir qu'elle entre dans la famille.

— Mon père!... m'écriai-je indigné.

Il fit un geste pour m'imposer silence.

— Assez, monsieur, dit-il d'un accent bref; votre calcul, quel qu'il soit, aura été trompé, car vous ne reverrez plus cette fille... je l'ai chassée.

— Chassée! répétai-je.

Il me regarda avec menace.

— Devais-je attendre votre autorisation, monsieur?

— Non, non, mon père, vous êtes le maître, je ne le sais que trop; mais vous ne pouvez abandonner Thérèse, maintenant moins que jamais; que va-t-elle devenir, elle et son enfant?...

— Silence, monsieur, s'écria-t-il... Voici quelqu'un!

On montait en effet rapidement l'escalier, on appelait mon père; il ouvrit la porte et le contre-maître Jean Durier s'élança dans la mansarde hors de lui.

— Ah! monsieur... monsieur, s'écria-t-il... je vous avais bien averti qu'elle ferait un malheur...

— Que veux-tu dire?

— Elle est morte, monsieur !

— Qui, morte? demandai-je éperdu.

— Mademoiselle Thérèse.

Je jetai un cri et je cherchai le mur pour m'appuyer.

— Morte ! répéta mon père en pâlissant.

— Oui, monsieur. Vous savez que je l'avais conduite hier soir à Begard pour vous obéir ; mais tout du long de la route... elle était comme folle... si bien que les gens s'arrêtaient pour nous voir passer et que j'ai été obligé de prendre à travers les champs... Enfin, arrivé chez Marguerite, je l'ai laissée plus tranquille... mais ce matin... quand je suis retourné pour la voir, elle s'était échappée pendant la nuit.

— Et on ne l'a pas retrouvée?

— Faites excuse, monsieur ; comme je sortais pour la chercher... les meuniers l'ont rapportée ; ils l'avaient retirée ce matin de dessous leur écluse.

Je sentis que tout tournait autour de moi ; j'aurais voulu crier, et les cris s'arrêtaient sur mes lèvres, mes jambes fléchissaient ; je tombai à genoux en balbutiant le nom de Thérèse et je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, je fus pris d'une fièvre violente et d'un délire qui dura plusieurs jours. J'ignore ce qui se passa pendant cette crise; quand je repris connaissance, je me trouvai au lit ; ma mère tricotait au chevet et plusieurs fioles étiquetées étaient rangées

sur une table. Tout ce qui s'était passé me revint à la mémoire, mais comme un souvenir lointain; la pensée de Thérèse me fit pourtant fondre en larmes; ma mère releva la tête.

— Pleurez, Baptiste, pleurez, mon fils, dit-elle avec une sorte de tranquillité, le médecin a assuré que cela vous soulagerait.

Je me tournai vers la ruelle sans répondre et me cachant le visage dans ma couverture, et je continuai à sangloter jusqu'à ce qu'un sommeil d'épuisement s'emparât de moi.

Je fus encore quelques jours avant d'entrer en pleine convalescence; mais, à mesure que le mal diminuait, je reprenais conscience de ma situation. Ma douleur se réveillait en même temps que mes forces. Avec le souvenir distinct de ce qui avait eu lieu, me revinrent les indignations que j'avais déjà éprouvées. En me rappelant toutes les circonstances de ce drame domestique, dont le dénoûment avait été la mort de Thérèse, je ne trouvais partout qu'égoïsme et cruauté : je ne pouvais me faire à l'idée de revoir Laurent sans pouvoir l'appeler lâche et lui cracher au visage.

Je sentais d'un autre côté que ma rancune pour mon père touchait à la haine. Vivre avec les assassins de Thérèse me semblait d'ailleurs impossible et impie! Je résolus de les fuir, de me faire moi-même et volontairement orphelin, de chercher, loin de ma famille,

une servitude qui fût au moins volontaire et un pain plus noir qu'on ne pût me reprocher!

Cette pensée n'était point du reste nouvelle; elle s'était souvent présentée à moi, il ne fallait qu'une occasion pour me la faire exécuter. Une fois ma résolution prise, je songeai sérieusement à tout ce qui pouvait m'assurer le succès.

Je n'avais pour fortune que trois pièces de six livres; mais, tout calcul fait, je trouvais que c'était assez pour me rendre de Guingamp à Rennes. J'avais choisi cette dernière ville pour but de mon voyage, un peu à cause de son éloignement, qui devait me protéger contre les poursuites de mon père, et aussi parce que j'espérais y trouver un protecteur dans la personne de M. Dumery, mon parrain. Je ne l'avais jamais vu, mais je ne doutais pas qu'il ne prît intérêt à ma situation et qu'il ne me facilitât les moyens de vivre de mon travail.

J'étais complétement rétabli, on m'avait annoncé que je reprendrais mes études le lendemain; je résolus de partir le soir même, afin d'avoir de l'avance, en marchant toute la nuit, sur ceux qui voudraient me poursuivre.

Je pris donc mes trois pièces de six livres, un peu de pain, quelques fruits, et disant adieu du regard à cette triste maison où gisait, comme dans un tombeau, mon premier beau rêve, je partis les yeux baissés et le cœur serré.

Mon voyage se fit sans accident ; j'arrivais à Rennes huit jours après.

X

ARRIVÉE A RENNES

Tant que j'avais été en route mon courage s'était soutenu : chaque pas m'éloignait de Guingamp et de tout ce qui m'avait fait souffrir jusqu'alors ; je sentais pour la première fois la joie d'une chaîne brisée ; j'étais fier de ma résolution.

Les difficultés mêmes du chemin entretenaient mon courage ; c'était une première épreuve de ma force, et je tenais à ce qu'elle me fût favorable ; j'avais besoin de me prouver à moi-même ce dont j'étais capable.

Je n'avais d'ailleurs qu'une seule préoccupation : échapper aux poursuites de mon père ! Il avait fallu éviter les grandes routes, en marchant le long des blés, chercher un gîte chaque soir dans les fermes écartées, tourner les villes et traverser vite les hameaux ;

ces soins avaient absorbé toutes mes pensées; mais une fois arrivé à Rennes, je sentis mon courage s'envoler. Il n'y avait plus de but à atteindre : j'y étais; il ne s'agissait plus de vaincre des obstacles prévus, de supporter la soif, la fatigue et la faim : c'était aux hommes maintenant que j'allais avoir affaire!... je les connaissais assez déjà pour les redouter.

Puis les marches forcées, le manque de sommeil, les agitations de la fuite avaient épuisé mes forces. Je fus pris, en arrivant, d'une sorte de langueur qui se communiqua du corps à l'âme, et je passai une partie de la nuit dans un découragement agité impossible à exprimer.

Le lendemain je sortis de bonne heure. J'éprouvais un besoin d'air et de mouvement, j'étouffais dans la chambre obscure qui m'avait été donnée. On eût dit que mes pensées, retenues dans cet étroit espace, s'agitaient avec plus de tumulte et de douleur. Je voulais en vain les repousser, elles me revenaient toujours, comme ces mouches importunes qui, une fois entrées dans votre tourbillon, vous poursuivent sans relâche.

Je marchais au hasard dans la ville, regardant ce qui m'entourait avec un étonnement curieux. J'étais frappé de la largeur des rues, de la hauteur des maisons. En arrivant à la place du Palais, je demeurai immobile d'admiration.

Mais bientôt ce sentiment fit place à une tristesse

effrayée. La grandeur de tout ce qui était autour de moi m'écrasait; je me sentais encore plus misérable et plus abandonné, dans ces larges rues, devant ces riches hôtels. Je cherchai une ruelle obscure qui ressemblât à celle de Guingamp, et où je pusse marcher plus à l'aise, elle me conduisit à une nouvelle place où je trouvai un second palais.

Cependant la matinée s'avançait; c'était un dimanche, et les cloches sonnaient aux églises. Les rues, d'abord désertes, se remplirent de gens parés qui se rendaient aux offices, ou qui s'arrêtaient, par groupes, et causaient en riant. Il y avait partout un air d'harmonie et d'habitude qui me rappelait avec plus de vivacité mon isolement. Je me sentais doublement isolé au milieu de cette foule endimanchée; j'avais honte de mes habits poudreux, de ma tournure étrangère. Il me semblait que tous les yeux se détournaient vers moi avec raillerie.

Je voulus regagner l'auberge; mais je me trompai de chemin et j'arrivai à une promenade isolée où je m'assis.

Ce que j'avais éprouvé depuis quelques jours avait épuisé mes forces. J'étais arrivé à un de ces instants où le cœur trop plein déborde à la plus légère secousse, je cachai ma tête dans mes mains et je me mis à sangloter.

J'avais sans doute besoin de cette crise pour re-

prendre courage, car une fois soulagé des larmes que j'avais retenues, je sentis l'énergie et la sérénité me revenir.

Je ne pouvais, du reste, délibérer plus longtemps; mes ressources étaient épuisées. Mais comment me présenter à M. Dumery, sans qu'il fût averti? Quelle serait sa première impression, à l'annonce de ma fuite? Ne devais-je pas craindre qu'il écoutât ma justification avec un esprit prévenu? Étais-je sûr de conserver en moi assez de hardiesse et de sang-froid pour la bien donner? Je me décidai à lui écrire d'abord, pour lui tout expliquer.

Je lui racontai, dans une longue lettre, les persécutions que l'on m'avait fait subir, pour me forcer à devenir prêtre; je lui avouai ma fuite, et je lui rappelai, en terminant, mon titre de filleul, pour qu'il me procurât les moyens de conquérir ma liberté par le travail.

Ma lettre envoyée, j'attendis avec une anxiété plus facile à comprendre qu'à exprimer.

La journée entière se passa sans réponse; enfin, le lendemain, une vieille domestique vint me chercher de la part de M. Dumery. Je la suivis en tremblant. Elle me conduisit à une maison de chétive apparence, et me fit entrer dans une grande pièce obscure, pleine de toiles empilées.

— Attendez, me dit-elle; monsieur était occupé avec un commettant, je vais savoir s'il peut vous recevoir.

Elle revint bientôt, et me dit de la suivre. Nous traversâmes plusieurs corridors encombrés de marchandises, et nous arrivâmes enfin à une sorte de magasin, au milieu duquel étaient suspendues deux énormes balances. La vieille domestique me montra, dans un coin, derrière un grillage de bois, un petit homme en veste tabac d'Espagne, presque enseveli dans un registre de comptabilité.

— C'est lui, me dit-elle.

Je fis machinalement quelques pas de ce côté ; mais un nuage flottait sur mes yeux, et mes jambes se dérobaient sous moi.

Cependant, le petit homme se redressa, et, relevant une visière de carton vert ajustée sur son bonnet de laine :

— Ah ! ah ! dit-il, c'est ce vaurien de Basse-Bretagne ; laissez-nous, Ursule.

La domestique sortit, et le vieux négociant se remit à calculer.

La brusquerie de cet accueil avait achevé de me déconcerter. Je sentis une sueur froide dans mes cheveux. Cependant, au bout de quelques minutes, M. Dumery ferma son grand-livre, essuya sa plume, rangea ses règles, et se tournant vers moi :

— J'ai reçu votre lettre, me dit-il rudement ; je ne me rappelais, pardieu ! plus avoir un filleul à Guingamp, et j'avais aussi bien fait de l'oublier, à ce que

je vois. Vous vous êtes donc sauvé de chez votre père, garnement que vous êtes? Et pourquoi cela?

— Je croyais avoir expliqué dans ma lettre... balbutiai-je.

— Oui, oui, elle est belle votre lettre!... de grandes phrases comme on en voit dans les livres... il paraît que vous êtes un philosophe, monsieur le drôle; voilà pourquoi vous faites fi de la prêtrise. Mais savez-vous bien que c'est un des beaux états, un état qui ne demande point de capital, qui n'est exposé à aucune chance de commerce... que vous faut-il de plus?

— La liberté.

— Quoi! la liberté? Est-ce qu'on met les prêtres à la chaîne, par hasard? Qu'est-ce qui les empêche d'aller, de manger et de dormir à leur gré? Des gens qui n'ont à dire que leurs messes et leur bréviaire. S'ils ne sont pas libres, qu'est-ce que je suis donc, moi, qui me lève à quatre heures et qui travaille jusqu'au soir, à auner de la toile ou à vérifier des factures? Du reste, si vous avez cru trouver en moi un de ces parrains qu'on exploite, son extrait de baptême en main, vous vous êtes trompé, mon petit. Je ne vous ai pas envoyé chercher parce que vous êtes mon filleul, mais parce que vous appartenez à une maison avec laquelle je fais des affaires. Aussi, vais-je écrire à votre père pour qu'il ne soit pas inquiet, et après demain vous repartirez pour Guingamp par la patache.

Je reculai en tressaillant.

— Jamais ! m'écriai-je.

Il haussa les épaules.

— Nous avons des garçons de magasin vigoureux, et l'on emploiera la force s'il est nécessaire.

— Inutilement, monsieur, car je ne retournerai pas à Guingamp, dussé-je me jeter par-dessus le premier pont que l'on passera.

— A votre aise, répondit M. Dumery en prenant une prise de tabac ; une fois expédiée, je ne réponds plus de la marchandise.

Et comme il s'aperçut d'un mouvement d'indignation que je ne pus retenir :

— Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à cela, mon filleul, continua-t-il en ricanant ; vous espériez m'attendrir ?

— En effet, répondis-je, je croyais que vous auriez consenti à faire pour moi autant que pour un étranger. Je ne venais vous demander ni secours ni faveur, mais du travail ; eût-il fallu labourer la terre avec mes ongles et ne manger que du pain de cornouaille [1], j'aurais accepté avec joie.

— Vraiment, dit le vieux négociant qui était devenu attentif ; vous tenez donc bien à ne pas retourner chez votre père ?

[1] Pain d'orge très-grossier.

— Je vendrais mon sang goutte à goutte pour me suffire à moi-même, monsieur !

— Et savez-vous quelque chose ?

— Un peu de latin.

— Non, je vous demande quelque chose d'utile...

— Je suis tourneur.

— Cela peut servir ; mais connaissez-vous l'arithmétique ?

—Mon père m'a souvent chargé de ses recouvrements.

— Et la comptabilité ?

— Je sais passer un article au grand-livre.

— C'est quelque chose... l'écriture... elle est bonne, à ce qu'il me semble.

Il chercha la lettre sur son bureau.

— Oui, reprit-il en l'examinant, une bonne coulée d'expédition.

Il ôta son garde-vue et se mit à se frotter le front, en ayant l'air de réfléchir. Je commençai à avoir un peu d'espérance.

— Certainement, reprit-il enfin, je ne demanderais pas mieux que de vous sauver du séminaire... puisque vous n'avez pas de vocation... et que vous savez l'arithmétique... Mais le père ne cédera jamais... dès qu'il vous saura ici, il viendra vous chercher lui-même.

— Je m'enfuirai de nouveau, répondis-je ; je quitterai la Bretagne, la France s'il le faut ; j'ai de la force, de la santé et du courage ; je trouverai bien peut-être quel-

qu'un dans le monde, qui, pour tout mon temps et tout mon travail, consentira à me nourrir.

Le vieux négociant jeta son bonnet sur le bureau d'un air résolu.

— Écoute, Baptiste, dit-il en changeant subitement de ton, tu m'intéresses... Après tout, un parrain se doit à son filleul ; ce que tu iras chercher plus loin, je te l'offre ici, mon garçon ; tu seras nourri, logé ; Ursule te blanchira, et pour tout cela, je ne te demande que de la bonne volonté. Pendant le jour, tu feras des emballages avec les garçons, tu iras aux recouvrements, et le soir, pour te distraire, tu m'aideras à dépouiller le journal. Quant à ton père, nous faisons ensemble assez d'affaires pour qu'il prenne en considération ce que je lui dirai. Cela te convient-il, voyons ?

— Cela me convient.

— Alors, c'est une chose convenue ; es-tu à jeun ?

— Oui.

— Tant pis, car nous avons déjeuné ; mais tu en dîneras mieux. Comme c'est dimanche aujourd'hui, tu auras congé. Descends seulement au grand magasin et, en t'amusant, aide Jérôme à ranger les deux mille peaux que nous avons reçues hier ; va, mon fieu, nous nous reverrons à table.

Je descendis au magasin, où je trouvai un grand garçon portant une queue et des culottes de pane : lorsque e lui eus dit que je venais l'aider, il éclata d'un rire bête.

— Tiens, tiens ! dit-il, le bourgeois vient donc de vous gager ?

— Que vous importe ! répondis-je brusquement.

— Ah ! bien, vous ne devez pas lui coûter bien cher, continua Jérôme, en m'examinant des pieds à la tête. C'est-y pour finir votre croissance que vous entrez en condition ?

— Faites-moi grâce de vos observations, interrompis-je irrité, et dites-moi ce qu'il faut faire.

— Il faut porter ça au bout du magasin.

Il me montrait un ballot énorme ; je fis un effort pour le rouler ; mais je ne pus même le déranger de place. Jérôme éclata de rire.

— Excusez, dit-il, en v'là un gentilhomme de mansarde, qui sera utile pour tenir l'aiguille d'emballage et couper la ficelle.

Je jetai mon chapeau à terre, et m'avançant le poing fermé vers le grand garçon de magasin, qui recula surpris :

— Écoute, lui dis-je d'un ton bref, je suis venu ici pour travailler et non pour écouter tes sottises. Si tu es un bœuf, tant mieux pour toi ; traîne ta charge et laisse les autres faire selon leurs forces. Je ne te demande ni services ni complaisance ; mais je t'avertis que je ne souffrirai non plus ni injures, ni mauvais traitements.

— Tiens, tiens, ça se révolte, dit Jérôme en ricanant ; a-t-on jamais vu un avorton qui veut faire sa tête...

— Cela est moins drôle que de voir un lâche imbécile faire le plaisant.

— Gamin ! s'écria Jérôme en levant la main.

Je saisis un couteau d'emballeur.

— Frappe, lui dis-je, je rendrai coup pour coup.

Il parut déconcerté, balbutia quelques injures et reprit son travail en grommelant. Mais je l'avais effrayé, et, à partir de cet instant, je n'eus à souffrir de lui ni injure ni menace.

Cet homme était une véritable personnification de la force brutale. Impitoyable pour les faibles qui acceptaient sa tyrannie, il se déconcertait à la moindre résistance que l'intelligence lui opposait, et se montrait sans énergie pour la combattre. Du reste, aussi incapable d'indépendance que de générosité, parce que le sens moral lui manquait, il devenait l'esclave de quiconque refusait résolûment de l'accepter pour tyran. Il me fut bientôt aussi dévoué que je l'avais trouvé ennemi au premier instant. C'était un cheval sauvage auquel il fallait faire sentir le mors, mais qui, une fois dompté, obéissait sans répugnance.

XI

UN NÉGOCIANT D'AVANT LA RÉVOLUTION

La vie que je menais chez mon parrain était la plus dure et la plus laborieuse qu'il se pût concevoir. Uniquement occupé de ses affaires, M. Dumery forçait les autres à s'en occuper aussi exclusivement que lui. Il plaçait tout son orgueil dans la balance de compte de chaque mois, son luxe domestique dans le nombre de pièces envahies par les marchandises.

Que lui importait, en effet, l'élégance, la commodité? pour lui la vie était l'accessoire; le commerce, la chose importante! rusé dans les détails d'une affaire, mais loyal dans l'ensemble, il était de relations sûres quoique tracassières. Sa probité, ainsi qu'il le disait lui-même, était une *probité en gros;* il ne s'écartait jamais de sa droiture habituelle que dans les petites choses, et comme s'il eût seulement voulu constater qu'il n'était pas honnête homme par manque d'adresse. Il faisait passer volontiers dans un payement quelques écus rognés, mais on eût pu lui confier un million sans reçu.

Il en était de même de son avarice, plus minutieuse

que profonde. Il discutait un compte pour en rabattre six deniers et prêtait vingt mille francs sans intérêts à un correspondant gêné. Tour à tour timide et hardi dans ses entreprises, niant sa fortune ou en tirant vanité, tout chez lui semblait caprice au premier abord, tout paraissait calcul à en juger par le résultat. C'était, en un mot, un de ces vieux négociants dont l'espèce a disparu, qui se levaient avant le jour, déjeunaient de pain et de cresson, allaient à la Bourse en sabots et laissaient en mourant un million quitte de toute créance. Hommes de projets suivis et de féconde ténacité, qui, du fond de leurs obscurs comptoirs, surent fonder des colonies, créer une marine et établir un commerce qui embrassait tout le monde.

Quelque pénible que fût ma position chez M. Dumery, je m'y étais résigné. La froideur des étrangers ne blesse point comme celle des parents; elle ne viole aucun droit, ne détruit aucune espérance : on peut en souffrir, mais non s'en indigner; pour la supporter il n'y a point de sentiment à détruire en nous, ce n'est qu'une habitude à prendre.

J'étais d'ailleurs débarrassé de toute crainte relativement aux projets de mon père; il avait répondu à M. Dumery que je pouvais rester où je voudrais et qu'il ne s'occupait plus de moi.

Un esclave eût éprouvé moins de joie en recevant la nouvelle de son affranchissement; je n'avais jamais

demandé que ma famille me fût un secours, j'étais trop heureux qu'elle consentît à m'abandonner !

Un jour que j'étais occupé avec Jérôme à marquer des ballots, M. Dumery entra.

— Il y a ici quelqu'un de ton pays qui veut te voir, me dit-il.

— N'est-ce pas mon père? demandai-je en pâlissant.

— Non, c'est un médecin.

— M. Launay?

— Moi-même, dit le docteur en entrant; où diable es-tu fourré? je te cherche depuis une heure dans ces catacombes de toiles et de cuir; viens donc m'embrasser.

Je l'embrassai et nous nous assîmes sur un ballot.

— Diable, me dit Launay, te voilà un homme... tu as maigri, par exemple... est-ce que tu n'es pas content de ta cuisine? Ton père m'avait averti, du reste. Il faut qu'il mange de la vache enragée, me répétait-il encore l'autre jour; aussi, je suis bien aise qu'il soit chez Dumery, il aura là plus de ballots à faire que de poulets à découper.

Le patron rougit.

— Je ne savais pas que ma table eût si mauvaise réputation à Guingamp, dit-il avec un sourire forcé.

— Au fait, ils ne peuvent en parler que par ouï-dire, papa Dumery, observa Launay, puisque vous n'invitez jamais à dîner.

Le vieux négociant, qui allait prendre une prise de

tabac, voulut répliquer; mais Launay ne lui en laissa pas le temps.

— Allons, ne nous fâchons pas, dit-il en prenant, malgré M. Dumery, une prise dans sa tabatière... on sait bien que vous êtes un peu avare, il n'y a pas de mal à ça; tant mieux pour vous si vous ne dépensez, comme on le dit, que cent cinquante écus par an.

— Cent cinquante écus! s'écria M. Dumery, j'ai dépensé cent louis l'an dernier, monsieur, et j'en dépenserai le triple cette année... si je veux...

— Pardieu! on sait que vous êtes millionnaire.

— Ça n'est pas vrai! s'écria le vieux négociant.

— Bien, bien! reprit le docteur en riant, ne vous fâchez pas... nous vous croirons aussi pauvre que vous voudrez; mais que faites-vous de Baptiste? en êtes-vous content?

— Fort content.

— Il est un peu léger, un peu paresseux, mauvaise tête surtout... mais j'ai toujours dit qu'on en ferait quelque chose.

Et se tournant vers moi :

— Ainsi, mon garçon, tu prends goût au commerce... tu as raison, c'est le seul moyen de faire fortune maintenant... J'ai connu à l'école deux ou trois imbéciles qui ont pris ce parti et qui remuent l'argent à la pelle aujourd'hui... Un de vos confrères, entre autres, père Dumery, M. Durol... vous savez, un gros...

— Je sais, dit le vieux négociant en hochant la tête.

Ce Durol était précisément son irréconciliable ennemi; le docteur le devina sans doute, car il se mit à faire son éloge. Après en avoir dit tout le bien qu'il put inventer :

— Sa maison ne passe-t-elle point pour la plus sûre de Rennes? demanda-t-il.

M. Dumery haussa les épaules.

— Parmi les avocats et les médecins peut-être, répondit-il ironiquement.

— Elle fait, je crois, toutes les affaires de la place.

— Moitié moins que la mienne, monsieur.

— J'ai vu pourtant chez lui six ou huit employés.

— J'en occupe dix.

— Alors, c'est sa générosité qui me l'a fait croire riche.

— Sa générosité ! s'écria le vieux négociant qui le connaissait pour plus avare que lui-même. Il m'a fait rembourser le prix du papier sur lequel il me rendait un compte.

— Il donne du moins de bons appointements à ses commis.

— Qui vous l'a dit?

— Je connais un jeune garçon qui est chez lui depuis peu de temps, et qui, outre sa nourriture, reçoit dix livres par mois.

— Et vous appelez cela bien payer, s'écria le vieux

négociant... Je lui en donnerais le double, moi, et je ferais encore un bon marché...

— En vérité, dit Launay... Alors, Baptiste gagne ici vingt livres par mois?... Mais c'est une fortune cela, il doit vivre comme un cadet de grande famille.

Et se tournant vers moi :

— Je parie que tu fais des économies, sournois, ajouta-t-il en riant; sois franc... combien as-tu dans ton pot d'épargnes?

Mes regards rencontrèrent ceux de M. Dumery; je baissai les yeux, et il parut embarrassé.

— Il a fallu un apprentissage, répondit-il vaguement.

— Je comprends, il a y peu de temps qu'il est payé.

— Oui.

— N'importe, je suis bien aise de savoir ce qu'il gagne; j'en avertirai sa famille, car, ajouta-t-il en riant, tout le monde connaît si bien votre économie, papa Dumery, que l'on vous soupçonnait de le faire travailler seulement pour sa nourriture, comme un cheval de camion. Mais je dirai partout que vous le traitez en véritable parrain.

Et se levant:

— Adieu, Baptiste, me dit-il, je te verrai avant de partir... Je vais habiter Lamballe, où j'ai acheté une propriété ; mais avant, je retournerai à Guingamp. Si tu veux envoyer un petit cadeau à ta mère ou à tes sœurs, maintenant que tu es riche, je m'en chargerai.

Il m'embrassa encore et partit.

Je venais d'apprendre pour la première fois ce que valait mon travail et jusqu'à quel point mon parrain avait exploité mon abandon à son profit; je fus pourtant moins indigné de cette dernière découverte qu'agréablement surpris de l'autre. Rendu sérieux de bonne heure par la douleur, j'avais grandi sans qu'aucune révolution intellectuelle séparât mon enfance de ma jeunesse. Je ne m'étais point senti devenir homme; je fus à la fois étonné et heureux d'apprendre que j'avais une valeur dans la vie, et que je pouvais désormais me protéger seul.

Aucun lien de reconnaissance ni d'affection ne me retenait chez mon parrain; je résolus de chercher ailleurs une position plus fructueuse ou plus douce.

Mais M. Dumery avait sans doute prévu les réflexions que me ferait faire l'entretien du docteur; il craignait d'autant plus de me perdre, qu'il eût difficilement trouvé, dans un autre, le même zèle et la même sûreté. Lorsque je montai le soir au bureau, je le trouvai achevant sa correspondance. Il releva la tête à mon entrée.

— Ah! c'est toi, me dit-il; je t'attendais; l'expédition de Brest est-elle achevée?

— Complétement.

— Et les marchandises pour Redon?

— Sont emballées.

— Fort bien.

Je m'étais approché du pupitre pour faire le dépouillement du journal.

Le vieux négociant se leva et tourna quelque temps autour de moi; je compris qu'il avait quelque chose à me dire. Il parcourut une douzaine de fois le comptoir en long et en large et s'arrêta enfin tout court.

— A propos, dit-il, qu'est-ce que c'est donc que ce M. Launay qui est venu te voir aujourd'hui ?

— Un médecin de Guingamp.

— Il est ami de ta famille ?

— Oui.

— Il ne sera jamais le mien... un bavard... qui n'entend rien aux affaires... citer la maison des Durol comme la plus sûre de notre place... des fripons qui feront banqueroute un de ces jours.

Je ne répondis rien... Il y eut une assez longue pause. Dumery fit encore une douzaine de tours dans le comptoir.

— A propos, reprit-il de nouveau, tu ne lui as rien répondu quand il a parlé de ces vingt livres par mois...

— J'ai pensé que c'était à vous, et non à moi de le détromper.

— C'était inutile.

Je le regardai avec étonnement.

— Vois-tu, mon garçon, dit-il en souriant, je voulais

te faire une surprise; mais ce bavard a dérangé mon projet : tu commences à être au fait de notre commerce, tu as de la bonne volonté... puis, tu es mon filleul... je veux qu'à partir du premier janvier 1786 tu sois payé comme mes autres employés, voilà pourquoi j'ai laissé croire à ton brouillon de docteur que tu gagnais vingt livres par mois... tu les gagnes, mon fieu, et la preuve... c'est que je vais te payer ton trimestre, sauf les huit jours qui ne sont pas encore échus.

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à cette conclusion; je remerciai mon parrain.

— Viens, me dit-il, j'ai là ce qu'il te faut.

Il me conduisit à son bureau, s'assit et prit une petite note mise à part.

— Voici ton compte : deux mois et trois semaines à vingt livres font cinquante-cinq livres ; je ne te déduis pas là-dessus ta nourriture, parce qu'avec un filleul on ne regarde point de si près... d'ailleurs l'usage est de la donner. Reste donc ta petite mansarde, que j'estime quatre livres par mois, seulement pour dire que je ne t'en fais pas cadeau ; ton blanchissage, trois livres ; les menus frais, comme chandelle, cirage, etc., trois autres livres ; et enfin deux livres pour Ursule, dont tu ne voudrais pas recevoir les services pour rien ; c'est donc un total de trente-trois livres, qui, déduites des cinquante-cinq, donne un reste de vingt-deux livres, que voici. Tu peux vérifier les opérations.

En parlant ainsi, M. Dumery me remit dans la main la note avec l'argent, se leva et sortit.

XII

TROUBLES A L'OCCASION DU PARLEMENT

Quelque réduction que le *mémoire* de mon habile parrain eût apportée à la somme qui m'était due, j'éprouvai en la recevant une joie mêlée de fierté. Ma place était enfin conquise dans le monde, j'avais désormais mon utilité et mon prix.

Cette espèce d'avénement à l'existence pratique me donna plus de confiance en moi-même. Quelques mois après, le départ successif de deux commis força M. Dumery à me faire passer des magasins au comptoir, et à augmenter ma rétribution mensuelle. Je devenais chaque jour nécessaire, et par suite plus libre et plus heureux.

Jusqu'alors je m'étais tenu à l'écart, n'osant fréquenter les jeunes gens de mon âge, de peur que mon indigence ne me devînt une cause d'humiliation. Je

commençais à ne plus repousser leurs avances, et bientôt je les connus tous.

Nous nous réunissions ordinairement le soir, dans un ancien cabaret qui avait récemment changé sa touffe de gui contre le nom de *Café de l'Union*. C'était le lieu du rendez-vous des commis-marchands, des clercs de procureur et des étudiants en droit. On y buvait peu (moins par tempérance que par pauvreté), mais en revanche on y parlait beaucoup des affaires du jour, qui commençaient à prendre une gravité singulière.

Les débats entre la cour et les parlements menaçaient de recommencer avec plus de violence que jamais. La noblesse, qui depuis Richelieu se trouvait trop faible pour résister à la royauté, s'était habituée à s'armer contre elle de l'intérêt général. C'était au nom de cet intérêt, et pour empêcher le prélèvement de nouveaux impôts, que les parlements avaient déjà plusieurs fois bravé la rigueur de la cour; aussi le peuple faisait-il cause commune avec eux.

En Bretagne surtout, la résistance des magistrats devait exciter une ardente sympathie, car ils ne défendaient pas seulement les finances de la province, mais ses franchises. Le vieil esprit breton était encore d'autant plus vivant partout, qu'il avait été entretenu par les priviléges de tout genre qu'avait laissés Louis XII au duché en le réunissant à la France. L'intérêt était donc d'accord avec le préjugé national, et, en aidant le

parlement à lutter contre les ministres, on obéissait à la fois à l'instinct et au calcul.

Le peuple d'ailleurs sentait alors, en Bretagne comme partout, cette fièvre de malaise et ce besoin de changement qui précèdent toujours les révolutions. Il y avait dans les esprits je ne sais quel désir de combat qui cherchait toutes les occasions de se satisfaire.

Par position et par penchant, les habitués du *Café de l'Union* s'étaient naturellement déclarés pour le parlement, non que la jeunesse du tiers regardât cette cause comme la sienne; mais, en attendant que la véritable lutte commençât entre elle et les privilégiés, elle essayait ses forces et étudiait ses champs de bataille. Nous ne parlions pas d'autre chose chaque soir; notre exaltation était aussi sincère que soutenue, et les discussions se prolongeaient souvent fort loin dans la nuit.

Parmi les jeunes gens qui y prenaient part, beaucoup faisaient preuve d'éloquence ou de perspicacité, mais deux surtout se distinguaient dès lors entre tous les autres.

Le premier était un jeune étranger au sourire fin, au regard scrutateur et à l'accent incisif: nourri de la lecture des encyclopédistes, il demandait l'application de leurs principes et prouvait la nécessité d'une réforme avec une éloquence tour à tour brillante ou moqueuse. Panthéiste plutôt qu'incrédule, il enveloppait son scepticisme d'une poésie bruyante qui lui donnait

je ne sais quelle étrange splendeur: son langage rappelait à la fois Sénèque et d'Alembert.

Lorsqu'on abandonnait un instant les discussions générales pour de plus intimes causeries, et que chacun racontait ses projets favoris, il parlait de longs voyages rêvés depuis son enfance et s'exaltait à la pensée de l'Orient. Son nom, était, je crois, Chasseloup, mais ses amis ne le connaissaient que sous celui de Volney.

Le second héros de nos réunions était le jeune Moreau, renommé déjà pour son sang-froid dans le péril, la justesse de son coup d'œil et son heureuse humeur. L'influence qu'il s'était acquise parmi ses compagnons l'avait fait choisir pour prévôt de l'école de droit. Il exerçait, à ce titre, une sorte de magistrature d'honneur sur tous les étudiants ; c'était lui qui jugeait les querelles, essayait de les apaiser ou autorisait le duel, en donnant à chaque combattant sa part de champ et de soleil. Assisté de son chancelier et de son greffier, il dirigeait les délibérations de l'école, défendait ses priviléges, mettait aux voix l'expulsion des étudiants qui avaient pu forfaire à l'honneur. Son autorité s'étendait également sur le théâtre, où il avait droit à douze places et où il décidait du rejet ou de l'acceptation des acteurs. Chaque débutant lui devait, en conséquence, une visite solennelle qui avait lieu dans la salle du droit et en présence de tous les élèves.

Simple de goûts, généreux, dévoué, Moreau était

chéri de ses compagnons, et sa volonté, au moment de l'action, eût été souveraine. Décidé à soutenir la cause parlementaire dans le débat qui se préparait, il était sûr de faire descendre au premier signal, sur la place publique, toute la jeunesse de Rennes et de la trouver prête à lui obéir.

Je passais habituellement mes soirées au *Café de l'Union*, avec un jeune commis-marchand nommé Benoist, dont j'avais fait connaissance depuis peu. Rien ne frappait, chez lui, au premier abord; son esprit, d'une droiture incontestable, avait peu de vivacité; son courage était sans éclat, quoique sûr, et sa parole plus judicieuse qu'élevée. On ne lui connaissait point de vices, seulement ses qualités avaient quelque chose de terne et d'uniforme. C'était, au premier coup d'œil, une personnalité pour ainsi dire négative, ce qu'on appelle un homme médiocre; mais, à l'usage, on reconnaissait vite la valeur de cette nature régulière et tempérée. A défaut d'initiative, elle avait je ne sais quelle faculté d'appropriation qui l'enrichissait de tout ce que les autres avaient découvert d'utile et de beau. Tandis que les plus doués n'ont pour règle que leur propre intelligence, lui, il avait les lumières de tous ceux qui l'entouraient. C'était le bon sens même; il ne trouvait pas les idées, mais il les triait, si je puis m'expliquer ainsi, et il était rare que son choix ne fût point la vérité. Aussi, chacune de ses actions semblait-elle an-

noncer un homme vulgaire, et sa vie entière un esprit supérieur. Je l'avais aimé dès que je l'avais connu; notre liaison ne tarda pas à devenir intime, et nous prîmes l'habitude de passer ensemble tout le temps dont nous pouvions disposer.

On était alors au mois de mai 1788 : la cour semblait s'être décidée à vaincre la résistance du parlement de Rennes à tout prix : M. Bertrand de Molleville avait été nommé intendant, et M. le comte de Thiard, gouverneur. Tous deux arrivaient à Rennes, chargés, disait-on, de faire exécuter les ordres du roi par lettres-closes; l'inquiétude était extrême dans tous les esprits.

Le parlement, la noblesse et les commissions permanentes des États avaient protesté d'avance contre toute mesure illégale.

« — Lorsque les ennemis de la chose publique, s'était écrié le fougeux comte de Botherel, semblent avoir formé dessein de rompre le lien qui unit le souverain aux peuples, ce serait manquer à l'honneur que de ne point réclamer contre toute atteinte portée à la constitution nationale. »

Cependant, des troupes arrivaient chaque jour; un mystère menaçant entourait tous les actes du gouverneur et de l'intendant. Le 10 août, le parlement se rassembla au palais, dès le point du jour. Tous les magistrats étaient à leur poste, revêtus de leurs robes écar-

lates et fourrées d'hermine ; le président, M. Le Merdy de Catuëlan, déclara la séance ouverte.

Tout à coup un bruit de fifres et de tambours se fait entendre, des huissiers accourent en criant que M. de Thiard monte le grand escalier avec des soldats, des laquais et des pages.

— Fermez les portes, dit le président d'un ton calme ; greffier, ordonnez que M. le gouverneur vous remette ses lettres de créance.

Le greffier obéit, mais il rentre bientôt en annonçant que M. le comte n'a d'autre lettre que l'ordre du roi d'entrer de gré ou de force dans la grand'chambre. Il avertit en même temps la cour que le peuple entoure le palais, et que les soldats ont peine à le maintenir.

— Le parlement ne veut point de révolte, s'écrie M. de Catuëlan ; huissiers, ouvrez les portes.

Les portes sont ouvertes à deux battants, et M. le comte de Thiard paraît avec M. de Molleville et ses officiers, le chapeau à la main. A cet aspect, le parlement se couvre.

M. de Thiard, promenant ses regards autour de lui, demande où est la place des envoyés du roi.

— Vos lettres de créance, d'abord, répond le premier président.

— Je n'en ai point.

— Alors, votre entrée ici étant un acte de violence, la cour déclare ne pouvoir plus délibérer.

— Arrêtez, monsieur le président ! s'écrie le comte ; voici pour vous, pour messieurs de la cour, pour M. le greffier en chef, trois lettres de cachet distinctes qui vous défendent de désemparer, sous peine de désobéissance au roi. Voici, en outre, des commissions, ordonnances et lettres patentes que je vais lire, requérant M. le procureur général de conclure à leur enregistrement pur et simple.

— L'usage ne permet point que je prenne de conclusions en présence des gens du roi, répondit le procureur général.

— Alors je passerai outre, et j'ordonne, au nom de Sa Majesté, à M. le greffier en chef, d'enregistrer les pièces à mesure qu'elles vont lui être remises.

A ces mots, M. de Thiard commence la lecture des différents ordres du roi, et après l'avoir achevée :

— Messieurs, dit-il, au nom de Sa Majesté, je déclare la séance rompue, et je vous ordonne de vous retirer.

— Et moi, répond le premier président, je déclare, au nom de la cour, qu'elle ne peut reconnaître ces lois nouvelles.

Mais pendant que ceci se passait à l'intérieur, une scène bien autrement animée avait lieu au dehors.

En apprenant que les troupes venaient occuper le palais, la population entière était accourue ; les jeunes gens des comptoirs, des études et des écoles, Moreau à leur tête, s'étaient élancés jusqu'au péristyle du palais, où ils furent sur le point de saisir MM. de Molleville et

de Thiard, avant leur entrée dans la grand'chambre. Des troupes, sorties des Cordeliers, les avaient dégagés à grand'peine; mais les cris de : *Vive le parlement! mort aux traîtres!* retentissaient jusque dans l'escalier intérieur. Le régiment de Rohan-Montbazon arriva enfin, et força la foule à quitter la salle basse du palais, sans pouvoir toutefois la refouler plus loin.

Ce fut dans ce moment que les membres du parlement, forcés par MM. de Molleville et de Thiard à lever la séance, parurent au haut du perron.

A leur aspect, des *vivats* s'élevèrent de tous côtés. M. de Catuëlan fit signe de la main; aussitôt tout se tut; les rangs s'ouvrirent, et l'assemblée, son président en tête, passa lentement au milieu de la foule muette.

Ils venaient de disparaître, lorsqu'un mouvement se fit à la porte du palais. Des troupes venaient d'entourer le perron, une chaise armoriée parut.

— C'est Bertrand de Molleville! s'écrièrent mille voix; haro aux traîtres! mort à l'oppresseur!

A ces mots, les jeunes gens se précipitent; les soldats veulent résister, le flot de la foule les emporte et les disperse; les pierres volent sur la chaise de l'intendant, qui se brise; lui-même tombe frappé au front. En vain M. de Thiard, que rien n'effraye, se montre à découvert, cherche à parler et à rallier les soldats; il est lui-même atteint à l'épaule.

Cependant le bruit de la mêlée arrive jusqu'aux postes

les plus voisins; le chevalier Blondel de Nonainville accourt à la tête d'une compagnie; Moreau se jette à sa rencontre; les soldats croisent la baïonnette; le sang va couler, lorsque l'officier s'avance vers les jeunes gens, lève les bras, et laissant tomber son épée :

— Pas de sang! s'écrie-t-il, je suis citoyen comme vous... Soldats, halte!

— Bravo! bravo! l'officier! répètent mille voix. On l'embrasse, on l'enlève, on l'emporte en triomphe, lorsque quelques pierres lancées au hasard l'atteignent.

— Arrêtez! s'écrie Moreau, c'est notre ami.

A l'instant les pierres cessent de voler, et les applaudissements recommencent.

Mais les soldats, qui ne comprennent rien à cet enthousiasme subit, et qui croient qu'on enlève leur officier, renversent tout pour le reprendre. Le combat allait encore s'engager, si M. le comte de Véry, MM. de Pont-Farcy, et l'échevin Robinet n'avaient apaisé le tumulte, en renvoyant les troupes à leurs casernes, et en invitant la population à se retirer.

Cette manifestation de l'opinion avait été trop éclatante pour ne pas faire comprendre aux envoyés du roi toutes les difficultés de leur mission. Aussi M. le comte de Thiard, qui avait fait preuve dans cette journée d'une fermeté que nous avions admirée nous-mêmes, songea-t-il à employer des mesures énergiques. Il demanda des munitions et de la cavalerie. Mais, à la nouvelle

qu'ils allaient à Rennes pour combattre leurs compatriotes, tous les Bretons qui servaient dans les régiments appelés s'assemblèrent ; les officiers donnèrent leur démission, et les soldats refusèrent de marcher ; il fallut les laisser en arrière.

Le reste des troupes arriva. M. de Thiard en avertit la commission intermédiaire ; elle refusa tout ce qui était nécessaire pour le casernement ; le gouverneur fut obligé de loger les nouveaux venus aux Cordeliers et au palais.

Les embarras devenaient de plus en plus sérieux. Déjà les élèves en droit, conseillés par leur prévôt, s'étaient refusés à tout serment, après avoir adressé aux autres universités une protestation, avec prière d'imiter leur exemple. La haine contre le gouverneur et M. de Molleville était générale; elle s'exprimait par tous les moyens. Une rue qui portait le prénom de ce dernier, *rue Bertrand*, fut publiquement débaptisée, et reçut un écriteau sur lequel on lisait *rue du Tartufe.* Les rixes entre les soldats et les citoyens se renouvelaient chaque jour. L'esprit de résistance ne s'était point seulement répandu dans les écoles et les comptoirs, il avait gagné les couvents de religieux et jusqu'aux communautés de femmes, que M. de Thiard avait menacé de faire évacuer pour loger les nouvelles troupes. J'en citerai une preuve entre mille.

Un moine quêteur sortait de la maison des Capucins,

suivi d'un enfant qui portait habituellement sa besace, lorsqu'un dragon, du régiment d'Orléans, l'apostropha en termes injurieux. Le frère continua sa route sans répondre; mais, enhardi par ce silence, le dragon courut après lui, et, enfonçant de force son casque par-dessus le capuchon du moine :

— Cré Dieu ! le joli soldat ! s'écria-t-il en éclatant de rire.

— Il me manque pour cela quelque chose, dit le capucin tranquillement.

— Quoi donc ?

— Une épée.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écrièrent les dragons qui suivaient.

Et l'un d'eux ceignit son espadon au révérend père. A peine celui-ci l'eut-il au côté, qu'il rejeta en arrière casque et capuchon; puis, dégaînant d'une main prompte :

— Voyons, dit-il en s'adressant à son agresseur, si tu es aussi brave qu'insolent : en garde, dragon !...

Le soldat voulut plaisanter, mais il fallut se défendre, et il tomba bientôt.

Alors, le moine rejeta l'épée à côté du blessé, et, se tournant vers les dragons stupéfaits :

— Emportez votre ami, messieurs, dit-il, je prierai pour sa guérison.

Puis, ramenant le capuchon sur son visage, qui était

demeuré impassible, il fit signe à l'enfant qui portait la besace, et s'éloigna lentement avec lui.

De leur côté, les membres du parlement continuaient à s'assembler malgré les ordres de M. de Thiard. Celui-ci fit garder les portes du palais, mais les magistrats s'assignèrent alors un autre lieu de rendez-vous. Le gouverneur résolut de mettre fin à cette résistance, en se servant des lettres de cachet qu'il avait contre les plus influents.

M. Philippe de Tronjoly, lieutenant-colonel de la milice bourgeoise, reçut, en conséquence, l'ordre de rassembler son bataillon, pour *assurer l'exécution des mesures ordonnées par le roi;* il refusa de marcher. Le grand prévôt, M. de Melesse, fut alors sommé, par le gouverneur, d'arrêter les magistrats désignés : il s'excusa en offrant sa démission.

— Vous ferez votre devoir, monsieur, ou vous mourrez à la Bastille ! s'écria le comte de Thiard exaspéré.

Et l'ordre de rassembler les troupes fut aussitôt donné.

Cependant, par suite de ses relations avec plusieurs officiers, Moreau était tenu au courant de tout ce qui se préparait. Il apprit, le soir du 1er juin, que l'on devait arrêter, dans la nuit même, plusieurs membres du parlement; tous furent en conséquence avertis.

Ils résolurent aussitôt de se réunir, afin de délibérer sur ce qu'ils devaient faire. Le palais leur étant interdit, M. de Cuillé offrit son hôtel. On l'avait cerné, mais

es magistrats persécutés y pénétrèrent, les uns en costume, les autres *en chenille;* quelques-uns furent obligés d'entrer par les fenêtres.

Ce fut là, au bruit des armes et des clameurs qui retentissaient au dehors, que le parlement breton tint sa dernière séance. M. de Thiard lui envoya en vain deux fois le grand prévôt, qui se présenta seul, les larmes aux yeux, et finit par s'évanouir; au moment où il attendait la soumission du parlement, il vit entrer trois huissiers qui lui signifièrent, *en parlant à sa personne*, que la cour déclarait les lettres de cachet *nulles, obreptices et subreptices*, le sommait de retirer les troupes, et le dénonçait au roi comme coupable d'arbitraire et de félonie. Il apprit en même temps que le décret de prise de corps contre lui et M. de Molleville avait été mis en délibération et rejeté à une simple majorité de quatre voix [1].

Les choses en étant à ce point, il pensa que la temporisation devenait dangereuse, et commanda de forcer l'hôtel de Cuillé.

Cet ordre était d'autant plus difficile à exécuter que la foule encombrait tous les passages. Sur le refus des officiers, le colonel du régiment de Rohan, M. d'Hervilly, sortit lui-même à la tête d'un détachement; mais à peine eut-il paru, que des cris s'élevèrent :

[1] Il y avait eu vingt-six voix contre vingt-deux.

— Aux armes! mort à d'Hervilly!

Au même instant un jeune homme lui arracha ses épaulettes, lui jeta une épée et le provoqua. Les gens du roi, envoyés par la cour, essayèrent de calmer la multitude.

— Que les soldats déchargent leurs armes! s'écria-t-on de tous côtés.

Les soldats obéissent; le tumulte s'apaise un instant, mais pour renaître bientôt avec plus de violence. Le colonel d'Hervilly veut parler, on l'insulte, on le pousse; une pensionnaire, portant encore le costume de sa communauté, s'élance sur lui le pistolet à la main, et lui propose un combat singulier. Tout à coup on apprend que Bertrand de Molleville a quitté son hôtel de l'intendance pour se rendre chez le gouverneur. La foule se précipite de son côté; on force le corps de garde; la guérite de la sentinelle est mise en pièces, on culbute les cavaliers, on coupe les brides et les sangles des chevaux. Enfin, la cour, avertie que le tumulte est au comble, arrête de se séparer pour éviter une collision sanglante.

Le lendemain, MM. Le Merdy de Catuëlan, de Cuillé, de Talhouet, de Kersalaün, et un grand nombre d'autres, furent arrêtés et exilés dans leurs terres.

Mais M. de Thiard s'était trompé en croyant que la dispersion du parlement briserait toutes les résistances: à la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu, la noblesse

entière jeta un cri d'indignation. Tous les corps constitués protestèrent publiquement. L'évêque de Rennes ordonna des prières *pour détourner le fléau qui menaçait la Bretagne*, et les commissions intermédiaires des États, dirigées par le comte de Botherel, signèrent un mémoire que douze députés furent chargés de présenter au roi.

Ils étaient partis depuis dix jours, lorsque l'on apprit leur emprisonnement à la Bastille. Cette nouvelle se répand aussitôt dans la ville; on veut douter d'abord, mais tout à coup des voitures pleines de femmes en deuil passent au galop de leurs chevaux; on reconnaît les épouses, les mères des députés; elles vont à Paris se jeter aux pieds du roi.

Mais ce n'était point assez de leurs prières, dix-huit nouveaux députés furent choisis et partirent le même jour : on les arrêta à Ponchartrain. Une troisième députation de cinquante membres fut envoyée avec ordre de *persister dans toutes les protestations précédentes, de n'obtempérer à aucune des défenses qui pourraient lui être faites, et de ne céder qu'à la violence.*

Désespérant de vaincre par la force une telle ténacité, la cour se décida à employer l'adresse. Les nouveaux députés parvinrent à Paris sans obstacles, mais, une fois arrivés, toutes les portes leur furent fermées. Leurs sollicitations à M. le duc de Penthièvre, gouverneur titulaire de la Bretagne, à MM. de Brienne et de

Villedeuil, pour obtenir audience du roi, restèrent inutiles ou sans réponses.

On les croyait découragés et prêts de retourner dans leur province, lorsqu'on les vit arriver un jour à Versailles, sans invitation, se jeter sur le passage du roi au moment où il se rendait à vêpres, et lui présenter leur mémoire.

Le roi le reçut, en prit lecture, et, quelques jours après, les députés détenus étaient remis en liberté, et es parlements rétablis !

XIII

LETTRE DE JOSEPH

J'avais pris une part active à toutes les manifestations contre M. de Thiard, sans que mon parrain y mît obstacle ; son caractère, ses habitudes et les intérêts de son commerce, le faisaient tenir plus qu'aucun autre aux priviléges de la province, et ce qui pouvait y porter atteinte excitait naturellement son animadversion.

Comme tous les égoïstes, il n'aimait l'ordre qu'à son profit, et quoique trop prudent pour se mêler à une lutte dangereuse, il se réjouissait de voir d'autres la hasarder.

Ma participation à la révolte avait d'ailleurs pour lui un double avantage; elle le recommandait aux parlementaires sans l'exposer vis-à-vis de l'autorité. A celle-ci, il pouvait dire qu'il me désavouait; à ceux-là, qu'il m'avait laissé faire. Dans un cas, j'avais l'air d'avoir agi sous son influence, et pour ainsi dire comme son remplaçant; dans l'autre, d'avoir obéi à ma seule inspiration. Quoi qu'il arrivât, je ne devais donc point le compromettre et je pouvais lui faire honneur.

Il le sentit, et, feignant de rien voir, il me laissa une liberté entière.

J'en profitai pour me délivrer de certaines servitudes que je m'étais laissé imposer précédemment. J'étais maintenant assez connu pour trouver sans peine, chez un autre négociant, un emploi plus lucratif que le mien; mon parrain le savait, et il comprit que, pour me conserver, il fallait m'accorder en indépendance ce qu'il me refusait en profits. En conséquence, mon travail se régularisa, et, le bureau fermé, je pus, comme les autres commis, disposer de mes heures.

J'en profitai pour reprendre mes études interrompues et leur donner une meilleure direction. Avant mon arrivée à Rennes, j'ignorais même les noms de la

plupart des écrivains fameux. Je voulus les connaître tous.

Cette lecture fut d'abord pour moi une sorte d'orgie; je m'y livrai avec une passion furieuse et insensée. Rien m'avait préparé à cette initiation au monde de l'intelligence et de l'art. Je voyais s'ouvrir tant d'horizons nouveaux, je sentais s'exhaler tant de parfums inconnus, qu'au premier instant ma raison chancela. Tout ce qui m'avait occupé jusqu'alors fut oublié; je passais à lire les nuits entières et une partie des journées. L'existence réelle était pour moi comme un rêve. J'accomplissais mes devoirs par habitude et presque sans m'en apercevoir; je ne commençais à vivre qu'au moment où je me retrouvais seul avec mes livres. Ce monde de fictions était devenu à mes yeux le monde véritable; c'était là qu'étaient désormais mes désirs, mes intérêts et mes affections.

La maladie put seule arrêter cette espèce de délire et ramener mon esprit à plus de tempérance. Jusqu'alors il s'était enivré à toutes les sources, presque sans préférence; rendu plus délicat par la satiété, il commença enfin à choisir.

Je sentis se calmer en même temps les agitations intérieures qu'avait produites en moi l'écho de tant d'idées nouvelles; elles prirent chacune leur place, élevèrent la voix à leur tour; au tumulte succéda le chœur, et je pus prendre possession de mon âme. Du reste, cette

espèce d'interrègne du sens pratique, loin de me rendre indifférent aux débats politiques qui agitaient alors la France, eut, au contraire, pour résultat de m'y intéresser plus vivement. Jusqu'alors, je m'en étais occupé par imitation, ou tout au plus par instinct; je commençai enfin à en voir la source et le but.

Le dix-huitième siècle tout entier avait été employé à prouver théoriquement que la liberté dans le devoir et l'égalité devant la loi étaient le droit de tous les hommes. On ne pouvait douter que la démonstration, arrivée à l'état d'évidence, ne devînt bientôt une application. Mes penchants et mes impressions devaient me faire incliner plus qu'aucun autre vers la réforme d'une société dans laquelle j'avais déjà tant souffert; aussi tous mes vœux se tournèrent-ils vers son accomplissement, et, quelque faible que fût mon secours, je me jurai à moi-même de l'aider en toute occasion, selon ma force et la longueur de mon bras.

J'étais entièrement occupé de ces espérances, et tout entier aux États généraux qui allaient se réunir, lorsque je reçus sur ces entrefaites une lettre de Joseph.

Après avoir longtemps ignoré ce que j'étais devenu, il venait d'apprendre, par Launay, que j'habitais Rennes. Sa lettre contrastait si étrangement avec les préoccupations qui nous agitaient tous alors, qu'elle m'étonna et m'attendrit. La voici; elle fera comprendre mieux que toutes mes paroles ce qu'était

cette âme si heureusement venue à la vie et si facile à satisfaire.

« Je viens enfin d'avoir votre adresse, cher monsieur Baptiste ; celui qui me l'a donnée ne m'a pas dit son nom; mais c'est un grand monsieur jaune qui cause beaucoup et aime à vous parler de vos défauts. Je rappelle cela ici pour que vous puissiez le reconnaître, et non pour médire.

» Il m'a assuré que vous demeuriez à Rennes, chez votre parrain; mais quand je lui ai demandé si vous étiez heureux, il m'a répondu en me disant ce que vous gagniez. Je voudrais bien savoir, pourtant, si vous prenez la vie à l'aise, cher pauvre monsieur, car pour ce qui est de l'argent, je sais que vous n'y tenez guère ; vous êtes né la main ouverte, comme on dit. Mais avez-vous là-bas une belle campagne pour vous promener, de bons livres à lire, un ami avec qui vous puissiez causer de choses qui ont besoin de sortir du cœur?

» Comme je voudrais vous voir ici ! Vous auriez tout cela, et bien autre chose encore ; vous pourriez vous promener dans de grandes allées de chênes, tapissées de petites fleurs, au bord d'une mer aussi tranquille qu'une fontaine, et devant un horizon si doux et si triste, que je pleure quelquefois en le regardant.

» Mais vous allez me demander sans doute où je suis et ce que je fais, car je ne vous l'ai point encore dit...

Je suis au couvent de Saint-François, à Morlaix, où je fais mon noviciat pour être moine.

» Cela va bien vous étonner, vous qui deviez me croire au séminaire; mais on m'a offert d'entrer ici, et j'ai compris tout de suite que c'était ma place. Dans six mois j'aurai prononcé mes vœux; il ne me restera plus rien à désirer. Semblable à ce saint du désert, auquel les oiseaux du ciel apportaient un pain à l'heure dite, je recevrai sans m'en inquiéter la nourriture de chaque jour; l'existence terrestre ne m'occupera plus, je vivrai sans calcul, sans prudence, comme les enfants qui passent leurs journées à cueillir des fleurs, et leurs soirées à compter les étoiles.

» Quand je songe à cela, j'éprouve des saisissements de félicité; puis la crainte me vient qu'une vie si heureuse ne puisse être innocente. Je consulte de plus vieux que moi, pour savoir si mon bonheur n'est point un péché; mais ils me disent tous d'en jouir sans peur, que c'est la bénédiction de Dieu qui descend ainsi en flots de joie dans mon cœur.

» J'habite, au levant de l'abbaye, une cellule que l'on a blanchie à neuf quand j'y suis entré, si bien qu'en me réveillant je nage dans le soleil. Sous mes fenêtres s'étendent les charmilles du jardin, où j'entends les petits oiseaux chanter leur joyeux *alleluia*, tandis que la brise de mer m'apporte des odeurs de genêt!

» C'est là que je passe presque tout mon temps en

recueillements rêveurs, en prières et en lectures, car j'ai trouvé ici beaucoup de beaux livres que je ne connaissais pas ; il en est trois ou quatre surtout, dont je vous envoie les titres à la fin de ma lettre, et que je ne puis me lasser de relire. Quand je les ai finis, je les laisse quelques jours, en priant Dieu de me les faire oublier, afin que je puisse les recommencer avec le même enchantement.

» Oh! que nous devons remercier le ciel, monsieur Baptiste, d'être nés dans un temps où les bonnes paroles ne peuvent être prononcées sans être entendues de tous et sans rester à jamais! Maintenant, ceux qui ont reçu la royauté de l'intelligence ne donnent plus à la tombe que leurs corps; leur génie reste pour l'enseignement et la consolation des hommes; il passe en eux, pour ainsi dire; il devient quelque chose de la vie humaine! Autrefois, ces consolateurs d'âmes ne faisaient que paraître comme des lueurs; aujourd'hui, chacun d'eux est une nouvelle étoile, ajoutée pour jamais au ciel de l'intelligence.

» Vous ne sauriez croire, monsieur Baptiste, combien j'aime Dieu, lorsque je viens de lire quelque bon livre. Il pouvait nous faire semblables à la brute, attachée par tous ses appétits à la terre; il ne nous y a mis que les deux pieds! Il nous a donné le désir, allant vers l'inconnu; des douleurs préférables aux plus belles joies, des espérances qui consolent de toutes les réalités!

L'instinct nous suffisait pour prendre place dans sa création; il a voulu que nous eussions la pensée, et il nous a permis l'accès de ce monde invisible qui sert de vestibule à son paradis. Oh! quand je serais le plus malheureux et le plus abandonné des êtres, je le remercierais encore à deux genoux de pouvoir souffrir comme un homme, c'est-à-dire en me souvenant du passé et en rêvant à l'avenir.

» J'entends parler ici, depuis quelque temps, de troubles publics et de discussions entre ceux qui sont chargés de nous gouverner; on rassemble, dit-on, les états généraux... Je m'inquiète peu de tous ces bruits; pour moi, oiseau de paix, on m'a reçu dans l'arche, j'ai mis ma tête sous mon aile, je puis dormir, bercé aux vagues du déluge, et quand les cataractes du ciel seront fermées, on m'enverra peut-être voir si les eaux décroissent et chercher le rameau de salut! Mais je pense à vous, qui êtes exposé là-bas à toutes les chances du désastre! Qui vous défendra si l'on vous attaque? qui vous consolera si vous êtes frappé?

» Une seule idée me rassure : c'est que, dans ces grands combats, les petits se sauvent d'ordinaire plus sûrement. Qui sait, d'ailleurs, si mon inquiétude n'exagère point le danger? Que vous importe, après tout, les querelles entre ceux qui gouvernent nos intérêts temporels? Dieu vous a fait la grâce de naître comme l'hysope, dans l'humilité. Quand les foudres se croisent et se combat-

tent sur les montagnes, le pâtre qui paît son troupeau au fond de la vallée n'y prend point garde.

» Adieu, monsieur Baptiste, je prie Dieu pour vous soir et matin ; votre souvenir ne m'a point quitté un seul jour, et souvent, quand je me promène sous nos grands arbres, j'ai tressailli en croyant vous voir tourner la barrière et venir vers moi... Hélas ! je ne dois plus sans doute vous retrouver sur la terre, et cette pensée est la seule amertume que Dieu mette dans mes joies. Tâchons de vivre, du moins, de manière à nous retrouver ailleurs, quand *notre chair sera retournée à la poussière d'où elle est sortie.*

» Paix et bénédiction de Dieu, à vous maintenant et toujours.

» † JOSEPH, *novice.* »

XIV

ÉVÉNEMENTS DES 26 ET 27 JANVIER 1789

Dans leurs discussions avec la cour, les parlements avaient unanimement demandé la réunion des états généraux, comme *le seul remède aux maux qui accablaient*

la France. Ils espéraient que ces états raffermiraient leur autorité, consacreraient leurs droits et les mettraient à même de résister plus sûrement à la royauté; mais ils ne réfléchirent pas qu'ils fournissaient, en même temps, aux prétentions de la bourgeoisie l'occasion de se produire. L'événement ne tarda pas à prouver l'imprudence de leur demande. A peine la convocation des états généraux fut-elle connue, que le tiers annonça tout haut ses projets de réforme. Ce fut le 29 décembre 1788 que les états de Bretagne se trouvèrent réunis à Rennes. On y voyait neuf cents gentilshommes, une trentaine d'ecclésiastiques, et quarante-deux députés du tiers. Avant de prendre part aux délibérations, ceux-ci demandèrent à exposer leurs réclamations, dont les principales étaient le vote par tête et l'égalité de l'impôt pour tous les ordres. La noblesse repoussa cette demande. Elle connaissait déjà les audacieuses exigences de la bourgeoisie, et s'était rassemblée quelques jours auparavant pour convenir de la réponse qu'elle y ferait. C'était à cette occasion qu'un gentilhomme avait dit :

« De quoi se plaint le tiers? ne lui avons-nous pas bâti des hôpitaux? »

Cependant les plus sages avaient exprimé des craintes. Le tiers était nombreux, et si on lui refusait tout, il pourrait avoir recours à la révolte.

— Dans ce cas, s'était écrié un membre de la commission intermédiaire de Nantes, l'histoire nous enseigne

notre devoir. Je lisais ce matin que, du temps de Philippe le Bel, ces gens-là ayant fait les rebelles, nous autres nous montâmes à cheval, et quand nous en eûmes sabré un millier, le reste redevint docile.

Ces forfanteries de la noblesse avaient été répétées; elles n'avaient fait qu'irriter la roture et l'affermir dans ses résolutions. Enfin, le 9 arriva un arrêt du conseil qui ordonnait de *dissoudre les états*. Les députés du tiers obéirent; mais les gentilshommes s'assemblèrent pour signer l'engagement de ne jamais faire partie d'une réunion où leurs priviléges seraient méconnus, sous peine d'être regardés comme traîtres et déshonorés. Le tiers, de son côté, convoqua les communautés. De part et d'autre s'imprimaient des mémoires où l'on échangeait des injures, des provocations, et l'animosité des deux partis s'en accroissait. Mais pendant que la noblesse allait partout, semant les promesses, les menaces, et s'épuisant en secrètes intrigues, le tiers avait recours à un moyen d'influence dont on ne devait pas tarder à sentir le pouvoir. Un journal, *la Sentinelle du Peuple*, parut. Ce fut ce jeune homme, déjà remarqué par les habitués du *Café de l'Union* pour sa verve et sa logique railleuse, Volney, qui, le premier, essaya ainsi la périodicité du pamphlet.

« Amis et citoyens, disait-il dans son introduction, vous saurez que, doté par la grâce de Dieu d'un petit revenu honnête, je puis vivre en bon gentilhomme, c'est-

à-dire sans travailler; mais puisque chacun de vous travaille, je me crois, en conscience, obligé de mettre aussi la main à l'œuvre. Tandis que l'un laboure mon champ, que l'autre fait mon pain, que celui-ci me fabrique une étoffe, que celui-là va me chercher du café en Amérique, je me suis demandé comment je pourrais me rendre utile; et songeant qu'il court par ce temps des malintentionnés, je me suis dit : Je serai sentinelle, *la sentinelle du peuple*, et c'est moi qui crierai de loin à chacun : *haro!* ou *qui vive!* »

Et entrant immédiatement en fonction, il signalait, dans le même numéro, les manœuvres des gentilshommes, et faisait justice de leurs menaces.

« Les nobles ne sont pas dix mille, observait-il en terminant; mais quand ils seraient deux fois davantage, nous serions encore cent contre un, et rien qu'à leur jeter nos bonnets, nous pourrions les étouffer. »

Dans une autre feuille, raillant les Tourangeaux, qui, à l'instigation de leurs chanoines, avaient refusé la taxe des réverbères, il s'écriait :

« Béni soit le bon Dieu de nous avoir donné le soleil sans prendre d'avis, car s'il eût consulté une assemblée de notables, il y eût eu au moins cent trois voix contre trente-sept pour ne point avoir de soleil! »

La noblesse éprouva, à l'apparition de *la Sentinelle du Peuple*, un dépit étonné. Ne pouvant deviner d'où lui venaient ces *soufflets sans main*, comme les appelait Vol-

ney, elle voulut d'abord affecter le dédain ; mais les coups se renouvelèrent régulièrement. Tous les noms furent successivement traduits au tribunal du juge mystérieux. Pas un acte reprochable n'était commis, pas un ridicule ne pouvait se produire, sans être discuté ou constaté le lendemain. La pluie d'épigrammes arrivait à jour fixe, comme les marées d'équinoxe, sans que l'on eût aucun moyen de s'en garantir. Avant que l'on eût répondu à une attaque, une autre y succédait. Caché derrière son nuage, le journaliste ressemblait au vaillant Ulysse, envoyant successivement une flèche à chaque prétendant de Pénélope. Le journal arrivait chez Vatard, encore humide d'impression, se répandait de là dans toute la ville, comme emporté par un coup de vent, et une heure après, les nobles ne pouvaient sortir sans trouver aux mains de tous les passants la feuille fatale, et sans voir tout le monde sourire à leur rencontre. Poussés à bout, ils voulurent faire saisir la presse et le journaliste ; mais tous deux ne travaillaient que la nuit et changeaient sans cesse de domicile.

« Vous chercherez en vain, leur écrivait Volney ; nous avons un talisman qui nous rend plus forts que le fer, plus rapides que l'air, plus subtils que la flamme : l'amour de la liberté ! »

Fatigué pourtant de poursuites toujours plus pressantes, le jeune écrivain résolut de s'y dérober en allant s'établir au milieu même du camp ennemi. Il fit

emporter sa presse au château de Maurepas, sur la route de Fougères, et ce fut de là désormais que partirent les pamphlets dans lesquels il livrait les privilégiés à la risée publique. Désespérant d'imposer silence à un pareil ennemi, la noblesse se décida à lui répondre. Un abbé Lemaistre publia, à cet effet, un *factum* écrit en mauvais français et bardé de citations en latin estropié. Volney lui répliqua dès le lendemain, dans un article où, proposant de le faire porter comme pensionnaire sur la liste des états, *à raison de deux sous par barbarisme*, il prouva que sa pension irait à deux mille livres. Le défenseur de la noblesse, couvert de ridicule, reçut le nom d'*abbé à deux sous*, et n'osa plus donner signe de vie. Mais ce n'était point seulement *la Sentinelle du Peuple* qui tournait en moquerie les prétentions des gentilshommes : la satire était descendue sur la place publique. Les ramoneurs de Rennes, vêtus de toges grotesques, parodiaient les décisions des états et les condamnaient au feu. Le journal de Volney publia même les *arrêts de la cour des Ramoneurs*, revus, corrigés et considérablement augmentés par l'ironique rédacteur. Ces polémiques amères n'avaient fait qu'augmenter l'audace d'une part, et de l'autre la haine. Les nobles les plus influents, tels que MM. de Boishüe, de Tremergat, de Botherel et de Kératry, cherchaient à exciter les classes inférieures contre la jeunesse de Rennes, qui avait embrassé la

cause du tiers. L'exaspération était extrême des deux côtés, et une collision semblait imminente. Le 25 janvier 1789, je m'étais rendu, comme d'habitude, vers le soir, au *café de l'Union* avec Benoist. Nous y trouvâmes Moreau, entouré d'une quarantaine de jeunes gens qui paraissaient fort animés. Au milieu d'eux était un sergent de royal-marine, arrivé à Rennes depuis peu, et qui s'était déjà fait remarquer par son esprit liant et ses opinions patriotiques ; on l'appelait Bernadotte. Au moment où nous entrâmes, il parlait vivement.

— Oui, disait-il, je l'ai entendu de mes oreilles, chez le capitaine : ils étaient là plusieurs gentilshommes, et ils répétaient qu'ils en auraient fini avant deux jours avec la canaille des écoles.

— Et c'est pour cela, interrompit Moreau, que le peuple est convoqué demain au champ Montmorin. Les billets de convocation ont été faits dans la salle même des états ; les gentilshommes enverront leurs laquais et leurs porteurs, qui nous chercheront querelle au moindre prétexte, et nous assommeront pour gagner leurs gages.

— Nous avons tous chez nous une épée et une paire de pistolets, dit un des assistants, qui s'appelait Omnès.

— Et que gagnerons-nous à nous en servir contre des valets, répliqua Moreau ; attendons les maîtres ! Que personne n'aille au champ Montmorin : ils en seront pour leurs frais de guet-apens.

— Songeons d'ailleurs, ajouta Benoist, qu'avec leurs

gens et leurs affidés, ils sont dix fois plus nombreux que nous. S'ils veulent la bataille, on ne la leur refusera pas, mais il faut au moins qu'ils en aient les horions.

— Ajoute, pour ceux qui sont pressés, reprit Moreau, qu'ils n'auront pas longtemps à attendre.

— Qui te fait penser?...

— Pardieu, ce que je vois. Ne coudoie-t-on pas à chaque coin de rue quelque bande d'*épées de fer*[1] ? Tous les mangeurs de sarrasin sont arrivés de leurs villages avec l'habit aurore et le cadogan neuf pour boire gratis à la table du président. Leur nombre finira par les enhardir. Quelque beau jour, après dîner, les meneurs leur persuaderont qu'ils sont des héros, et nous les verrons arriver la rapière au poing.

— Je me charge de les recevoir, dit Omnès. Aussi bien, je suis fatigué de leur insolence. Les rues ne sont pas assez larges pour eux et leurs épées. D'où viennent-ils donc pour être si fiers ? Ne sortent-ils pas, comme nous, de la fange d'Adam? Il est temps que le plus grand nombre ne soit point sacrifié au plus petit. Le monde est à tous. Tant que je vivrai, je demanderai cette égalité des droits ; je combattrai pour elle ; je ferai de cette cause ma vie, et je veux que mon histoire soit tout entière dans mon nom : *Omnes*, *omnibus*. Un sourire général accueillit cette boutade.

[1] On donnait ce nom aux gentilshommes pauvres, qui venaient aux états avec des épées sans ornements et à poignée d'acier.

— Vous aurez fort à faire, monsieur, si vous persistez dans votre généreuse mission, dit Volney, qui, assis à l'écart, avait jusqu'alors gardé le silence. Le privilége a toujours été regardé, en France, comme un droit, et l'égalité comme une exception. Voulez-vous avoir, pour exemple, un échantillon de la justice qui préside à l'établissement des impôts ? Voici un extrait des rôles de la *capitation* de Rennes pour cette année même. A ces mots, le jeune homme chercha dans son portefeuille une note, sur laquelle il lut :

« Le marquis de Rosuyvien, pour lui et ses domestiques, 27 livres 18 sous.

» Desvarennes, perruquier-baigneur, sans biens-fonds, 30 livres.

» Mademoiselle de Rosuyvien, tenant maison, avec porteurs, 9 livres.

» La demoiselle Bourgueil, tailleuse, 18 livres.

» Mademoiselle Dubreuil de la Monneraie, tenant maison, 1 livre 16 sous.

» La Doucin, marchande d'herbes, 3 livres 2 sous.

» Un domestique de gentilhomme, 30 sous.

» Un domestique de roturier, 3 livres. »

— Je comprends, observa Moreau, que ces messieurs tiennent à un tel état de choses. Jusqu'à présent, nous n'avons existé que pour eux ; ils nous ont eu à l'étable, buvant notre lait d'abord, puis vendant notre peau.

Mais le peuple se lasse de ne servir qu'à faire des fromages et des souliers à messieurs de la noblesse; il faudra bien qu'ils s'habituent à se suffire. Nous avons fait pendant dix siècles le métier de vers à soie, qui vivent pour filer une bobine à leurs maîtres, et meurent complaisamment pour la laisser dévider. C'est assez d'abnégation chrétienne comme cela! La force et le droit sont pour nous; ayons de la prudence, le succès est certain.

On causa encore quelque temps sur ce ton, et nous nous séparâmes, en convenant de ne point aller au champ Montmorin. La réunion annoncée eut lieu le lendemain, à l'endroit indiqué; mais, au grand désappointement des meneurs, aucun bourgeois n'y parut. L'assemblée se trouva composée de six à huit cents laquais, porteurs ou cochers, parmi lesquels on remarquait surtout ceux de M. de Kératry. Ils étaient conduits par Dominique Lelandais, attaché au service de la commission des canaux. Celui-ci les harangua; il parla de la nécessité des états généraux, qui devaient, selon lui, diminuer le prix du pain et augmenter les gages des domestiques; il accusa le tiers d'empêcher tout ce bien par ses prétentions, et finit en proposant de se rendre au palais. L'assemblée entière applaudit et se précipita à sa suite, en criant : *Vive la noblesse! le pain à quatre sous!* La cour reçut ces étranges pétitionnaires, et promit de faire droit à leur demande. Ils

allaient se retirer, lorsque Dominique aperçut à la porte du *café de l'Union* une douzaine d'étudiants qui regardaient.

— Haro! haro! s'écria-t-il, ce sont des bazochiens.

Aussitôt il s'élance avec sa meute; les jeunes gens veulent se mettre en défense; mais les laquais s'arment de bûches qui venaient d'être déchargées devant les Cordeliers, et assomment tout ce qu'ils rencontrent. Aux cris qui s'élèvent, les gentilshommes sortent du palais et applaudissent; M. le marquis de Tremergat encourage ses gens du geste. Un garde de ville veut saisir un valet qui venait d'abattre un étudiant à ses pieds; le marquis court au garde, le pistolet à la main, et le force à se retirer. Ainsi soutenus, Dominique et les siens se répandent dans les rues, attaquent tous les bourgeois qu'ils rencontrent, et les poursuivent jusque dans les maisons. Cependant, le bruit de cet odieux guet-apens ne tarda pas à se répandre. Moreau, averti, accourt, suivi de quelques amis. J'arrivais au même instant avec Benoist. A notre aspect, les gentilshommes cessèrent d'exciter les valets; plusieurs feignirent même de s'entremettre. Un de ceux qui avaient le plus applaudi les assassins, voyant un jeune homme, appelé Louazon, qui se défendait avec peine contre deux porteurs, voulut le secourir.

— Va-t'en, lâche! lui dit le courageux jeune homme, j'aime mieux mourir que te devoir la vie!

Nous arrivâmes heureusement à temps pour le dégager. M. de Montboucher et deux autres nobles étrangers au complot, qui s'étaient efforcés, dès le commencement, d'apaiser le tumulte, nous aidèrent à disperser les laquais. Comme on le devine, notre indignation était au comble. Une requête fut adressée sur-le-champ au procureur général de Cherville, une autre au grand prévôt de Mélesse, pour demander l'arrestation des coupables, et spécialement du sieur Vignon, confiseur de la noblesse, connu pour avoir convoqué et soudoyé les laquais. Des députés se rendirent, en outre, à Saint-Malo et à Nantes pour demander du secours. Nous nous portâmes, avec Moreau, aux magasins où étaient déposées les armes de la milice, nous les enlevâmes, et l'École de droit prit l'aspect d'un camp. La nuit se passa dans ces préparatifs de résistance. Le lendemain, 27, nous apprîmes que la cour venait de faire suspendre les informations judiciaires commencées au siége de police. Les juges ne pouvaient nous déclarer plus positivement qu'ils faisaient cause commune avec nos assassins. Moreau envoya avertir M. de Thiard que, puisque la protection des lois nous était refusée, nous saurions nous protéger par les armes. Une partie de la journée s'était écoulée dans ces démarches; vers une heure, on vint nous avertir qu'un jeune ouvrier qui nous quittait avait été frappé à coups de couteau par les laquais, devant le palais et aux yeux de la maré-

chaussée, qui avait laissé faire. Nous descendîmes pour parler au grand prévôt; mais à peine eûmes-nous paru sur la place, qu'une trentaine de gentilshommes sortirent des Cordeliers, l'épée à la main. Nous nous étions arrêtés; ils vinrent de notre côté avec des provocations et des injures. Les dames nobles étaient aux fenêtres et nous montraient au doigt ironiquement.

— Que chacun fasse son devoir! dit Moreau en se tournant vers nous.

Les épées furent tirées, les pistolets armés, et nous attendîmes. Un gentilhomme s'élança à notre rencontre, nous appelant lâches et nous criant d'avancer.

— Retirez-vous, monsieur de Boishüe, dit Moreau avec calme; votre mère est là, au balcon; ne nous forcez pas à vous tuer sous ses yeux.

— Feu! feu! s'écria une voix parmi les gentilshommes.

— Feu! répéta Moreau.

Vingt coups partirent en même temps des deux côtés : MM. de Saint-Rivel et de Boishüe tombèrent. Un cri de rage s'éleva dans les rangs de la noblesse. Ils jetèrent leurs pistolets, fondirent sur nous l'épée à la main, et la mêlée devint générale. Cependant, ceux des deux partis qui se trouvaient dispersés dans la ville ne tardèrent pas à être avertis et à accourir. Partout où des gentilshommes et des jeunes gens se rencontraient, une lutte partielle s'établissait, de sorte que l'on combattit bientôt sur toutes les places et dans

toutes les rues. Pendant ce temps, le tocsin sonnait pour appeler les bourgeois à rétablir la paix. On ne voyait de tous côtés que parents effrayés cherchant leurs fils, et gardes de ville ramenant des blessés. Le combat ne cessa qu'avec le jour. Les bourgeois passèrent la nuit dans les salles de l'hôtel de ville, où ils reçurent l'annonce de secours arrivant de Hédé, de Saint-Malo, de Lorient et de Nantes. Dans cette dernière ville, la plupart des commis avaient abandonné leurs comptoirs pour prendre les armes, *déclarant infâme quiconque, en leur absence, solliciterait leurs places, et protestant d'avance contre tout tribunal qui les déclarerait séditieux.* De son côté, la noblesse se préparait à une vigoureuse résistance : quatre cents gentilshommes s'étaient enfermés dans le cloître des Cordeliers, avec des lits, des vivres, des munitions et des armes. Les banquettes des états avaient été brisées pour faire des barricades, et les assiégés déclarèrent qu'ils s'enseveliraient sous les ruines de leur forteresse. M. de Thiard, qui, dans tous ces débats, avait montré son courage habituel, se porta intermédiaire entre les deux partis. Les jeunes gens exigeaient, avant tout, l'évacuation des Cordeliers.

— Qu'ils viennent s'en emparer, répondirent fièrement les gentilshommes.

— Ils viendront, dit M. de Thiard.

— Il faudrait une armée pour nous chasser d'ici.

— Ils auront une armée.

— Où est-elle?

— En voici l'avant-garde.

Un bruit de clairons venait, en effet, de se faire entendre au loin; il s'approcha, et bientôt une longue file de chariots parut sur la place du palais. Ils étaient chargés de jeunes gens armés de piques ou de haches d'abordage, et portant tous à la boutonnière un ruban aux couleurs du tiers : c'étaient les patriotes de Nantes qui arrivaient. Les gentilshommes devinrent sérieux; ils demandèrent jusqu'au lendemain pour réfléchir; mais le lendemain, quand on se présenta aux Cordeliers, tous avaient disparu.

XV

BREST EN 1789 — LES GARDES DE MARINE

La part que j'avais prise aux événements du 27 et aux délibérations qui les suivirent, m'avait mis en évidence. M. Dumery commença à craindre d'être compromis par moi. Les choses devenaient sérieuses; le sang avait coulé, il pouvait couler de nouveau, et l'on

ignorait à quel parti la victoire resterait en définitive. Si le tiers succombait, ses défenseurs auraient à rendre compte de leurs actes; je pouvais être poursuivi, et devenir, par la suite, pour mon patron, une cause d'embarras ou d'ennui. Puis, le vieux négociant s'effrayait sérieusement de ce qui se passait. Tant qu'il n'avait été question que d'une émeute parlementaire, il s'était peu inquiété; c'était chose d'usage, et dont on connaissait au juste l'importance; on avait, d'ailleurs, les magistrats pour soi, de sorte que la révolte même avait une apparence légale. Mais cette fois il s'agissait de prétentions aussi nouvelles qu'étranges : loin de demander le maintien d'un privilége, on réclamait l'abolition de tous ceux qui existaient. Une lutte longue et acharnée s'annonçait; et, avec son instinct d'homme d'affaires, M. Dumery pressentait tout ce que les relations commerciales auraient à en souffrir. Or, comme nous l'avons déjà dit, celles-ci étaient, à ses yeux, la vie même. Toute sa philosophie se résumait en une balance de compte; ses idées politiques n'avaient, pour lui, d'autre valeur que leur résultat immédiat, et celles qui faisaient fermer les boutiques ne pouvaient être que folles ou dangereuses. Il eût bien voulu me faire partager sa manière de voir; mais il comprit bien vite l'inutilité de ses efforts. Désirant éviter au moins les occasions où j'aurais pu me compromettre, il se décida à me faire partir pour Brest, où une liquidation

importante, dans laquelle il se trouvait intéressé, nécessitait l'envoi d'un mandataire.

Quoique située à l'extrémité de la Bretagne, la ville de Brest n'est pas une ville bretonne : c'est une colonie maritime composée d'habitants de toutes les provinces de la France, et dans laquelle s'est formée je ne sais quelle race douteuse, sans caractère propre et sans aspect spécial. L'observateur attentif peut bien découvrir, dans cette population habillée de toile cirée et de cuir bouilli, qui vit les pieds dans l'eau et la tête dans les brumes, quelque chose des *durs garçons de l'Armorique*[1]*;* mais ce n'est qu'une trace fugitive. Du reste, la ville n'a guère mieux conservé aujourd'hui son air matelot : on sent bien encore un peu le goudron dans le premier port de France; on entend bien encore des marteaux de calfats sous les bassins couverts; on rencontre bien encore, dans la *rue des Petits-Moulins*, quelque vaillant maître au teint bistré, à la chique proéminente, aux escarpins enrubannés, venant de manger en trois jours la paye de quinze mois, et cherchant d'un œil curieux un *pousse-caillou à éreinter;* mais à part ces quelques traits maritimes, répandus çà et là comme des vestiges d'antique beauté sur un visage décrépit, le grand port n'offre plus à l'œil rien de saillant ni d'animé. On sent que le vent de la faveur

[1] *Pot callet deus an Armoricq.* (Proverbe breton.)

a cessé de souffler sur ce Versailles maritime, et que ses jours de splendeur sont passés. Ses longues files de vaisseaux désarmés dorment sous leurs toits peints; ses quais, presque déserts, sont couverts d'ancres gigantesques, que rouille l'eau du ciel, de canons numérotés et de piles de boulets verdis par la mousse. A peine si, de loin en loin, quelques coups de marteau, quelques grincements de fer, quelques chants de travail s'élèvent dans les immenses ateliers. De vieux gardiens en cheveux blancs et en livrées se promènent devant les magasins fermés, et des escouades de forçats passent lentement, avec leur cliquetis de chaînes, traînant quelques débris de navires démolis, tandis que, le long du canal encombré, glissent silencieusement des bateaux de passage, délavés par la mer et conduits par des *chalandous* en sabots. Rien ne peut rendre la sèche et monotone tristesse de ce tableau. Cela n'a même pas la poésie des ruines; c'est la décadence dans sa désolante laideur. En vain voit-on s'étaler sur les deux montagnes des lignes immenses d'édifices bien entretenus, des cales, des usines, des machines somptueusement décorées de fer, de cuivre ou de plomb; je ne sais quoi de languissant perce à travers cette magnificence arrangée. Ce qui manque au port de Brest, ce n'est ni le soin ni l'opulence, c'est le bruit, c'est le mouvement! Brest rappelle la régularité de ces vieilles femmes qui, une fois leurs sourcils repeints et leur

corset lacé, ont encore un faux air de vigueur et de séve; mais regardez dans leurs yeux : la vie y est éteinte, l'enveloppe fraîche et jeune couvre un cadavre[1] ! Non pourtant qu'il faille regarder le port breton comme condamné sans retour; mais, quelque changement que le temps y apporte, nul ne le verra tel que je l'ai vu autrefois. Brest, ce vaisseau à l'ancre sur la plus belle rade du monde, pourra bien cesser d'être un ponton délaissé; il pourra regréer ses mâts, reprendre son air marin et guerrier; mais il ne retrouvera plus les anciens équipages que j'ai vus sur ses gaillards : on ne reverra plus le vieux Brest royaliste ni le vieux Brest républicain. La physionomie morale du grand port a changé avec les hommes et les idées, et c'est seulement par les récits que l'on peut désormais connaître ce qu'il était. Quoique je n'eusse jamais vu de port militaire avant mon premier voyage à Brest, je fus peu frappé de celui que j'avais sous les yeux; je le trouvai petit, étroit, mesquin. Mais si la vue du port n'éveilla point chez moi l'admiration qu'il méritait, en revanche l'aspect de la population brestoise me causa une singulière surprise. Je trouvais là un peuple chez lequel je cherchais en vain un type national, et qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu jusqu'alors. Ce

[1] Ce chapitre a été écrit il y a plusieurs années, sous le ministère de M. de Rigny. Aujourd'hui, 1839, le port de Brest a repris en partie son importance.

n'étaient ni des Européens, ni des Asiatiques, ni des Africains ; c'était quelque chose de tout cela à la fois. Brest avait tant reçu dans son port de ces grandes escadres sur lesquelles naviguaient des renégats de toutes les nations, que le libertinage y avait confondu tous les sangs de la terre. Son peuple présentait je ne sais quel indéfinissable mélange de toutes les couleurs et de toutes les natures, depuis le Lapon huileux jusqu'au nègre de la côte de Feu; depuis le Chinois vernissé jusqu'au Mohican des grands lacs. Les classes supérieures elles-mêmes, quoique restées à l'abri de cette promiscuité brutale, en avaient ressenti le contre-coup. L'Inde, dont nos navires couvraient alors les mers, avait habitué notre marine à ses sensualités orientales, et tous, officiers et matelots, en avaient rapporté je ne sais quelle soif de volupté, quelle fièvre licencieuse qui s'était communiquée de proche en proche et avait bientôt envahi tous les rangs. La noblesse, qui occupait exclusivement les positions élevées, donnait l'exemple à cet égard. On trouvait encore chez elle tous les débordements libertins du siècle précédent : c'était la Régence avec des passions plus sauvages, plus sincères; la régence avec d'ardents marins calcinés par les tropiques, au lieu de pâles roués en jabots de dentelles; la cabine de six pieds et le hamac africain, au lieu de la petite maison et du sofa à franges de soie. Du reste, ce n'était pas seulement

par son libertinage que Brest rappelait une époque passée. Il n'existait point, en 89, dans toute la France, une autre ville qui eût conservé aussi intacts les préjugés nobiliaires. Des idées révolutionnaires commençaient à y germer vigoureusement, comme partout, mais sans pouvoir détruire l'aristocratique despotisme de la marine. Ce corps se partageait alors en deux catégories bien distinctes : l'une, nombreuse, riche, influente, recrutée dans la noblesse, formait ce qu'on appelait *le grand corps*; l'autre, presque imperceptible, pauvre et méprisée, était composée des officiers de fortune que le hasard ou un mérite supérieur avait tirés de la classe des pilotes, et que l'on désignait sous le nom d'*officiers bleus*. Avant de faire partie du *grand corps*, les cadets des familles titrées passaient par l'école des gardes de pavillon, qui, à de très-rares exceptions près, leur était exclusivement réservée. Cette école, soumise à une discipline fort relâchée, était pour Brest une cause perpétuelle de désordres. Rien n'arrêtait cette jeunesse gâtée et vaine, accoutumée dans le manoir paternel à la servilité complaisante de vassaux tremblants, et qu'on lançait tout à coup, sans frein, avec un uniforme et une épée, au milieu des licences de la vie de mer. Chez les vieux officiers, du moins, l'expérience et le bon sens assouplissaient l'orgueil héréditaire; le frottement du monde en émoussait le tranchant; l'âge éteignait l'ardeur des passions; mais, chez ces enfants,

rien n'en adoucissait la grossière manifestation. Leur vanité s'exerçait dans toute sa naïveté ; ils se faisaient un point d'honneur de leur insolence ; ils mettaient leur amour-propre à se rendre insupportables, et ne se trouvaient jamais assez affronteurs, assez odieux. Aussi avaient-ils pris possession de la ville et s'y conduisaient-ils en conquérants. Tout ce qui ne portait pas, comme eux, la culotte et les bas rouges, leur était ennemi. Ce n'était pas seulement l'expression d'un orgueil insolent que le bourgeois avait à supporter, c'étaient les taquineries tracassières d'écoliers effrontés; c'étaient des impertinences assez adroites, assez multipliées pour trouver les jointures de la patience la plus solide. Et nul moyen de se préserver de ces attaques, car elles venaient vous chercher partout, sur les promenades, au spectacle, dans votre maison. La nuit surtout, nul ne pouvait s'en croire à l'abri : souvent, au milieu de votre sommeil, vous étiez réveillé par une voix lamentable qui vous appelait par votre nom ; vous couriez ouvrir votre fenêtre, et, à peine aviez-vous passé la tête dehors, qu'une brosse insolente vous peignait la figure à l'huile, aux grands éclats de rire des gardes de marine qui tenaient l'échelle du barbouilleur. Un autre jour, en vous levant, vous ne trouviez plus ni portes ni fenêtres à votre rez-de-chaussée; tout avait été muré pendant la nuit. Ici, c'étaient des enseignes dont on avait changé la place, de telle

sorte que l'affiche d'une sage-femme se trouvait sous le balcon d'un pensionnat de jeunes filles; là, le réverbère que l'on s'était amusé à descendre dans le puits banal, tandis que le seau avait été hissé à la potence du réverbère. Et ne croyez pas que l'insolence des gardes de pavillon se bornât à ces insultes anonymes et individuelles; parfois elle s'adressait à la population entière. Un jour, par exemple, ils se disaient : « Il n'y aura pas de spectacle ce soir, » et quand vous arriviez, avec votre fille ou votre femme, pour voir la pièce nouvelle, vous trouviez deux de ces messieurs à la porte, le chapeau sur l'oreille, l'épée à la main, qui vous disaient tranquillement :

— On n'entre pas.

On vous mettait la pointe au visage, et il fallait rebrousser chemin. Un autre jour, c'était une promenade qui était ainsi mise en interdit. A ceux qui se présentaient, on criait de loin :

— Les gardes de marine se promènent, monsieur!

Et il fallait se retirer. Anciennement, cette audacieuse licence était allée plus loin; les officiers supérieurs eux-mêmes en avaient donné l'exemple : on tendait des filets dans les carrefours, on prenait au piége les jeunes servantes qui sortaient, le fanal à la main, pour aller chercher leurs maîtresses, et on ne les relâchait que le lendemain. Les bourgeoises elles-mêmes ne pouvaient se montrer dans les rues, une fois la nuit

close, sans s'exposer à être insultées. La fille d'un marchand de la rue des *Sept-Saints* (alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui) fut enlevée, en sortant des prières du soir, et quand, huit jours après, on la rendit à son père, elle était folle ! Cette fois, l'affaire fit du bruit ; le peuple murmura ; on trouva l'espièglerie trop forte, et les chefs voulurent faire un exemple sur les quatre officiers coupables de l'enlèvement : ils furent mis aux arrêts et condamnés à placer à leurs frais la fille du marchand à l'hôpital. Ce fut à la même époque qu'un capitaine de frégate, partant pour l'Inde, réunit ses créanciers à bord, fit lever l'ancre, et ne consentit à les débarquer qu'à vingt lieues de Brest, et après avoir exigé quittance de chacun d'eux. Cette escroquerie ne lui attira aucun châtiment. Si la conduite des officiers était telle, on conçoit quelle devait être celle des matelots. La licence des chefs servait de modèle et d'excuse à celle de leurs inférieurs. Quand des équipages arrivaient de mer, ils s'emparaient de la ville comme du pont d'un navire pris à l'abordage. Alors il fallait faire rentrer les enfants et les femmes, fermer les fenêtres, baisser les rideaux, car le regard ne pouvait tomber dans la rue sans rencontrer une image sanglante ou obscène. Mais, la nuit venue, c'était bien autre chose : on n'entendait plus que clameurs furieuses, cris de meurtre et hurlements d'ivrognes ! La ville, qui avait été tout le jour un lupanar, devenait

alors un coupe-gorge. Les matelots et les soldats s'assassinaient à chaque carrefour, sans que personne songeât à s'y opposer et sans que le paisible habitant prît garde à une chose aussi vulgaire. Le lendemain seulement, les laitières de la campagne, en parcourant les rues encore solitaires, s'arrêtaient un instant autour des cadavres que l'orgie avait laissés après elle, puis passaient en disant tranquillement :

— Il paraît qu'il y a des navires du roi en rade.

Tandis que le bourgeois devant la porte duquel l'homme était tombé, faisait débarrasser le seuil, laver le pavé, et rentrait pour déjeuner. Comme je l'ai déjà dit, cet état de choses s'était modifié en 89. Sans avoir perdu son orgueilleuse suffisance, le corps de la marine était forcément plus circonspect à l'égard des habitants, qui se montraient moins patients que par le passé. Cependant des rixes fréquentes avaient encore lieu, et je me rappelle avoir été forcé deux fois de mettre l'épée à la main, en pleine promenade, pour faire respecter des dames que je conduisais. Ces faits, d'ailleurs, étaient journaliers. Quant au dédain que le *grand corps* avait toujours témoigné aux officiers sans naissance, il restait le même qu'autrefois ; c'étaient toujours les *officiers bleus* ou les *intrus*, comme ils les appelaient, hommes de fer qui, malgré les mépris, étaient allés droit devant eux ; dont le courage et le talent avaient grandi au bruit des risées, et qui étaient entrés dans le

corps aristocratique comme sur le pont d'un vaisseau anglais, le pistolet au poing et la hache à la main. Du reste, la hauteur injurieuse que les privilégiés affectaient à leur égard avait une autre source que la cause avouée. L'orgueil couvrait de son pavillon les sentiments de haîne et de jalousie que l'on n'aurait osé étaler au grand jour. Les nobles sentaient que la seule présence de ces hommes dans leurs rangs était une protestation vivante du talent contre la naissance, un cri sourd d'égalité jeté par la nature au milieu des inégalités consacrées. Puis, les *officiers bleus* avaient l'impardonnable tort d'être habiles. On pouvait les humilier, mais non s'en passer. Il fallait donc leur faire payer le plus chèrement possible leurs indispensables services. Aussi rien n'était-il épargné à cet égard. L'insolence envers un *intrus* était non-seulement permise, c'était un devoir sacré qu'on ne pouvait oublier sans s'exposer soi-même au mépris de ses camarades. Lorsque je visitai Brest, on me montra un vieux capitaine qui, dans sa vie, avait fait amener pavillon à soixante navires anglais de toutes forces, qui comptait trente-deux blessures reçues dans quarante combats; ses deux fils, sortis depuis peu des gardes de marine, avaient tout à coup cessé de le voir : surpris et affligé de cet abandon, le vieillard leur adressa un tendre reproche; les jeunes gens baissèrent les yeux avec embarras; enfin, pressés par les questions du vieux marin :

— Que voulez-vous, mon père, avait répondu l'un d'eux, on nous a fait sentir que nous ne pouvions plus nous voir... vous êtes un *officier bleu!*

Et ne croyez pas que la haine des officiers du *grand corps* contre les *intrus* s'arrêtât à ces cruelles insultes; parfois elle descendait jusqu'aux plus lâches guet-apens. Le capitaine Charles Cornic en fournit un exemple. Ce nom est peu connu, et, puisqu'il est tombé sous ma plume, je dirai quelque chose de celui qui le portait. Ce sera pour moi le moyen le plus infaillible de faire connaître ce qu'était la marine d'alors, et en même temps l'occasion de ramasser à terre une de ces gloires ignorées, pièces d'or perdues dans la poussière, et sur lesquelles un siècle marche sans les voir.

XVI

CHARLES CORNIC

Charles Cornic était né à Morlaix. Tout jeune, il commanda les corsaires de son père, et parcourut les mers de l'Inde, battant les Anglais et ruinant le commerce de la Compagnie. C'était ainsi que commen-

çaient alors tous ces vaillants hommes de mer qui, comme Jean-Bart, Duguay-Trouin et Desessarts, n'avaient à faire graver dans leur écusson roturier qu'une boussole et une crosse de pistolet. Charles Cornic se rendit si redoutable dans ses croisières, que le ministre de la marine, qui entendait sans cesse répéter ce nom, consentit à l'essayer; mais le faire ainsi, de prime-abord, officier de la marine royale, sans autre titre que sa gloire, eût été une énormité capable de soulever toute la noblesse. Le ministre n'osa se permettre un tel abus de pouvoir : il donna à Cornic le commandement de la frégate *la Félicité*, avec une simple commission de lieutenant, qui le laissait en dehors du corps de la marine. Cornic s'en inquiéta peu. Il avait un navire sous ses pieds et le pavillon de France à sa drisse; il n'en demandait pas davantage. Il part pour escorter *le Robuste*, qui se rendait à la Martinique, rencontre le corsaire anglais *l'Aigle*, fort de vingt-huit canons, l'attaque, l'aborde et le prend après une demi-heure de combat. De retour en France, et prêt à entrer à Brest, il trouve l'Iroise bloquée par une escadrille anglaise. Cornic assemble son équipage, composé tout entier de Bretons.

— Garçons, leur dit-il dans leur langue, nous avons là, sous notre vent, un vaisseau, une frégate et une corvette qui ne veulent pas nous faire place; mais la mer et le soleil sont à tout le monde. Vous devez être

pressés d'embrasser vos mères et de faire danser vos bonnes amies aux *pardons;* nous allons passer droit notre chemin, comme de vaillants gars, et sans regarder derrière nous. Derrière, c'est la mer, et devant, c'est le pays. Au plus faible d'abord : mettez la barre sur la corvette, et nous allons voir.

Un joyeux *hourra* s'éleva de tous les points du navire; chacun prit son poste. *La Félicité* rencontra d'abord la frégate *la Tamise*, qui lui envoya ses deux bordées, auxquelles elle riposta; puis, passant outre, elle essuya le feu du vaisseau *l'Alcide*, y répondit, et tomba, toutes voiles dehors, sur la corvette *le Rumbler*. Surpris ainsi et coupé de ses deux compagnons, *le Rumbler* envoya ses bordées, puis voulut manœuvrer pour se mettre derrière les feux des navires anglais; mais avant qu'il eût pu les rallier, *la Félicité* laissa arriver sur lui presque bord à bord, et lui envoya ses deux volées à bout portant. Un horrible fracas, suivi d'un grand cri, se fit entendre, et quand la frégate française, emportée un instant par son erre, vira sur elle-même, le nuage de fumée qui avait entouré la corvette se dégagea et la laissa voir démâtée de ses trois mâts et s'enfonçant lentement dans les flots. Cependant, *l'Alcide* arrivait au secours du *Rumbler*, qui sombrait. Cornic profita du moment de trouble et de retard qu'entraînait cette manœuvre pour tomber sur la frégate ennemie, qu'il couvrit de son feu. Il l'aurait coulée, comme la cor

vette, si *l'Alcide*, qui avait mis ses embarcations à la mer pour sauver l'équipage du *Rumbler*, virant de bord subitement, n'était venu longer à babord *la Félicité*, qui se trouva ainsi prise entre deux feux. Alors ce ne fut plus un combat, mais un massacre! Le vaisseau anglais, dominant la frégate française de toute la hauteur de ses batteries, semblait un volcan en éruption et l'inondait d'une pluie de mitraille. On respirait dans une atmosphère de soufre, de feu, de fer et de plomb. La fumée et le fracas de l'artillerie ne permettaient ni de voir ni d'entendre. Le vent, abattu par tant d'explosions, ne se faisait plus sentir; les voiles fasseyaient le long des mâts; la mer, comme épouvantée, avait laissé retomber ses vagues, et le navire n'obéissait plus au gouvernail. Tout à coup le feu se ralentit, puis s'arrête. Cornic, étonné, regarde autour de lui; un maître accourt :

— Capitaine, on ne reçoit plus d'ordres; tous les officiers sont tués.

Le capitaine s'élance de son banc de quart... En ce moment, un boulet coupe la drisse du pavillon français, qui disparaît.

— Nous avons amené! crie un matelot.

Ce cri se répète dans la batterie, et les canonniers français jettent leurs mèches à la mer. De leur côté, les Anglais, qui n'entendent plus les canons de *la Félicité* et ne voient plus flotter son pavillon, croient qu'elle

s'est rendue et cessent de tirer. Mais Cornic a tout vu : il court à la chambre, reparaît avec un nouveau drapeau, monte lui-même sur la dunette pour le hisser, et tirant ses deux coups de pistolet sur les canons qui sont près de lui :

— Feu ! garçons ! s'écrie-t-il.; votre capitaine et votre pavillon sont à leur poste ; à vos pièces, et feu tant qu'il y aura un homme à bord !

Les marins obéissent, et le combat recommence plus acharné, plus terrible ; mais il dura peu de temps. Las d'une lutte si longue, écrasés, vaincus, les Anglais cédèrent. Les deux navires qui restaient regagnèrent Plymouth, coulant bas d'eau, et sous leurs voiles de fortune, tandis que *la Félicité* entrait à Brest, noire de poudre, ses épares brisées, mais toutes voiles déployées, fendant légèrement les flots, et avec le pavillon blanc fièrement cloué à son mât. En récompense de ce merveilleux combat, Cornic fut nommé lieutenant de vaisseau, malgré les réclamations des officiers de marine, qui, pour se venger de ses succès, le *mirent en quarantaine*[1]. Vers cette époque, l'amiral Rodney bloqua le Havre-de-Grâce avec une escadre considérable. Ce port manqua bientôt de munitions. Pour lui en apporter, il fallait traverser la flotte anglaise avec deux navires ; c'était une entreprise qui offrait mille

[1] Mettre un officier en quarantaine, dans le langage maritime, c'est refuser de communiquer avec lui, de le saluer et de lui parler.

chances de mort contre une de réussite. Cornic fut désigné pour la tenter, et cette fois les officiers du grand corps se turent : ils espéraient enfin être délivrés de cet aventurier audacieux, dont les triomphes les empêchaient de dormir. Mais Cornic devait encore tromper leur attente. Il partit de Brest après avoir pris toutes ses mesures, arriva, avant la pointe du jour, au milieu de l'escadre ennemie, portant le pavillon d'Angleterre et poursuivant *l'Agate*, qui fuyait devant lui sous pavillon français; il passa ainsi librement au milieu des Anglais, qui le prirent pour un des leurs, et lorsqu'il fut à la hauteur de leur dernière ligne, il hissa son drapeau blanc, lâcha ses deux bordées et entra au Havre. Ce nouveau succès devait faire espérer à Cornic quelque récompense; elle ne se fit pas attendre : il apprit, huit jours après, que le commandement de sa frégate lui était retiré. Aigri et indigné, il revint dans son pays, en jurant de ne plus mettre le pied sur un vaisseau du roi. Cependant il était trop jeune pour interrompre une carrière si brillamment commencée. Les négociants de la Bretagne voulurent le dédommager des injustices du gouvernement; ils firent construire et armer à leurs frais le vaisseau *le Prométhée*, dont ils lui donnèrent le commandement. Cornic part pour l'Inde, rencontre le vaisseau *l'Ajax*, fort de soixante-quatre canons, et s'en empare. Douze officiers de marine, parmi lesquels se trouvait M. de Bussy,

étaient prisonniers à bord du navire anglais. On juge de leur surprise et de leur dépit quand ils se rencontrèrent face à face avec l'*intrus* qui venait de les délivrer. Ils voulurent pourtant balbutier quelques mots de félicitation. Cornic s'inclina et répondit froidement que « c'était, en effet, beaucoup d'honneur pour lui, pauvre capitaine de corsaire, d'avoir châtié l'Anglais qui avait eu l'audace de faire prisonniers des officiers de Sa Majesté.

— J'espère que ces messieurs me le pardonneront, ajouta-t-il; et il se retira.

Cette fierté amère indigna les compagnons de M. de Bussy, et ils en gardèrent un ressentiment profond. Leur arrivée à Brest produisit une grande sensation. Le peuple, si bon appréciateur des actions d'éclat, portait aux nues le capitaine du *Prométhée*. Il ne parlait pas seulement de son courage et de son habileté, il vantait aussi sa loyauté, sa bienfaisance, sa brusquerie même; car le peuple aime autant les défauts qui rapprochent de lui l'homme supérieur, que les vertus qui font sa gloire. Les bourgeois, de leur côté, louaient son désintéressement, et répétaient qu'il avait laissé aux armateurs du *Prométhée*, sans vouloir en prendre sa part, tous les diamants trouvés à bord de *l'Ajax*, dont la valeur s'élevait à cinq millions. Ces éloges blessèrent au vif l'orgueil du grand corps. Les plaintes des prisonniers délivrés par Cornic accrurent l'irritation

contre lui; les privilégiés s'indignèrent d'entendre sans cesse ce nom les poursuivre comme un remords. Ils avaient eu trop de torts envers cet homme pour ne pas le haïr mortellement. Ils résolurent de s'en débarrasser. Le capitaine du *Prométhée* n'avait entendu parler que vaguement du complot qui se formait contre lui, lorsqu'un jour, en descendant à terre, il trouva au haut de la cale un groupe d'officiers de marine qui l'attendaient. A leur attitude, à leurs regards, Cornic comprend aussitôt ce dont il s'agit. Il s'avance vers eux.

— Est-ce à moi que vous voulez parler, messieurs? dit-il; je suis à vos ordres.

Encore plus irrités de cette audace, les officiers déclarent au jeune marin qu'ils ont juré d'avoir sa vie, et qu'il faudra qu'il leur donne satisfaction à tous, l'un après l'autre.

— Soit! répond Cornic.

Et il les conduit lui-même dans une des carrières voisines du cours d'Ajot. Les fers se croisent, et le capitaine du *Prométhée* renverse son adversaire.

— A un autre, messieurs, dit-il froidement.

Un autre se présente et tombe également; un troisième, un quatrième, un cinquième, ne sont pas plus heureux. Il n'en restait plus que deux, qui hésitent. Ils veulent objecter l'absence de témoins, dont ils s'aperçoivent alors pour la première fois.

— Ces messieurs nous en serviront, dit Cornic en montrant les blessés.

Et il attaque les deux derniers officiers, qu'il blesse comme les autres. Cette affaire mit le comble à sa popularité; mais elle porta l'exaspération du grand corps à un tel point, que l'intendant de la marine, afin d'éviter de telles rencontres et peut-être un assassinat, fut obligé de donner au capitaine du *Prométhée une garde pour sa sûreté personnelle.* La carrière militaire de Charles Cornic se termina à cette époque. Un amour partagé, son mariage avec la femme qu'il aimait, la perte de cette femme, qu'il trouva morte à ses côtés, dix jours après l'avoir épousée, le long désespoir qui suivit cette mort, tout se réunit pour le retenir à terre et amortir chez lui l'aventureuse ardeur qui l'avait jusqu'alors poussé à tant de vaillantes témérités. En 1770 seulement, à l'époque du terrible débordement de la Garonne, alors que les populations épouvantées prirent la fuite, abandonnant ceux que les eaux avaient surpris, les gazettes racontèrent qu'un ancien marin, après avoir proposé les plus grandes récompenses à ceux qui voudraient le suivre, n'avait pu décider personne à le faire; qu'alors il avait forcé, le pistolet sur la gorge, quatre matelots à entrer avec lui dans un canot, et que, malgré la violence du fleuve, il avait fait le tour de l'île Saint-Georges, recueillant les habitants qui s'étaient sauvés dans les arbres et sur les toits. Le

journal ajoutait qu'il avait continué ce périlleux sauvetage pendant trois jours et trois nuits, et qu'il avait ainsi arraché à la mort six cents personnes, qu'il avait ensuite nourries à ses frais pendant près d'un mois. Cet ancien marin était Charles Cornic ! Le roi Louis XVI lui écrivit *de sa propre main* pour le remercier, et la ville de Bordeaux lui envoya des lettres de bourgeoisie. Mais cet événement avait réchauffé le sang de l'ancien corsaire. En entendant mugir à son oreille le fleuve débordé, il avait cru reconnaître la grande voix des flots; en sentant sa barque vaciller sous ses pieds, il avait pensé un instant retrouver le tangage d'un navire sur les vagues de l'Océan. Alors les réminiscences de cette vie de dangers et de gloire qu'il avait abandonnée lui revinrent comme des parfums lointains. Il commença à regarder vers la mer avec des aspirations et des soupirs. Chaque soir, dans ses songes, il se croyait debout sur le bastingage, son porte-voix de commandement à la main et suivant de l'œil une voile éloignée qui prenait chasse devant lui. La guerre, d'ailleurs, se préparait, et la France allait avoir besoin de mains exercées pour tenir les gouvernails de ses vaisseaux. Cornic ne put résister plus longtemps à ses désirs; il se résigna à faire une démarche nouvelle et à demander un commandement. Après deux mois d'attente, il reçut une réponse du ministre, qui le remerciait de ses offres... et le refusait ! Ce fut le dernier

coup pour lui. Il brisa son épée et se retira à la campagne pour y mourir.

J'ai raconté longuement cette histoire d'un homme peu connu, parce qu'elle est caractéristique. Cornic a été le type de l'*officier bleu*, et sa vie présente le résumé des iniquités et des tortures qu'avaient alors à supporter les marins sans naissance. Ce qu'il souffrit, tous les autres le souffrirent sous des formes et à des degrés différents. Mais le jour de la justice approchait. La noblesse s'étourdissait vainement dans une dernière orgie de pouvoir ; elle s'abreuvait vainement, à longs traits, d'un orgueil qui la rendait ivre ; c'était le festin de Balthazar, et le Daniel qui devait expliquer l'inscription menaçante n'était pas loin.

XVII

LA MESSE DU PEUPLE BRETON

A Brest, comme je l'ai déjà dit, l'approche de la révolution qui allait renouveler la France commençait à se faire assez vivement sentir, et l'insolence aristo-

cratique du grand corps s'était un peu adoucie. Les bourgeois et les officiers bleus pouvaient bien encore recevoir des insultes, mais non les souffrir patiemment. Une velléité d'insurrection contre les priviléges se manifestait partout; l'esprit révolutionnaire soufflait dans toutes les âmes. C'était je ne sais quoi de turbulent, d'audacieux, que l'on se communiquait par la parole, que l'on respirait dans l'air, que l'on sentait germer subitement en soi, sans cause apparente. Les classes inférieures, jusqu'alors exploitées, semblaient toucher à une de ces heures de résolution que tout homme a connues, au moins une fois dans sa vie, et pendant lesquelles on joue sa tête à pile ou face; espèce de fièvre de courage qu'il serait aussi difficile de motiver que ces prostrations morales, ces lâchetés magnétiques, qui se saisissent à certains moments des peuples ou des individus, et les livrent à la tyrannie du premier venu. Sans s'expliquer nettement cette situation nouvelle, les officiers de marine en avaient l'instinct. On le devinait à leur air moins absolu, à je ne sais quelle prudente inquiétude qui se déguisait aussi mal que la triomphante allégresse de ceux du tiers. Les événements qui avaient eu lieu à Rennes, les 26 et 27 janvier, et la lutte sanglante des jeunes bourgeois contre la noblesse, aidée de ses valets, étaient venus accroître la fermentation qui travaillait sourdement la population brestoise. On se réunissait

dans les cafés pour lire *la Sentinelle du Peuple*, dont l'énergique langage ne ménageait déjà ni les idées ni les personnes. A cette époque, on n'avait point encore eu d'exemples d'une telle hardiesse. En lisant pour la première fois un journal dans lequel on osait tout dire, chacun éprouva une sorte de saisissement et de peur. La presse était une arme inconnue, dont l'explosion fit sur tous le même effet que la poudre à canon sur les sauvages du nouveau monde; mais, une fois cette première surprise passée, il y eut émulation d'audace : ce fut à qui manierait l'arme nouvelle avec le plus de témérité. Chacun osa dire tout haut ce qu'il n'avait peut-être point osé jusqu'alors se dire à lui-même tout bas. On fouilla dans ses vieux ressentiments, on secoua tous les replis de son âme, on vida sa poche de fiel sur le papier, et la colère de tous s'accrut de la colère de chacun. Je fus témoin, avant de quitter Brest, d'une scène qui me donna la mesure de l'opinion publique. C'était le soir; j'entrai dans un café habituellement fréquenté par les jeunes gens de la ville et les *officiers bleus*. Je fus étonné, en ouvrant la porte, de voir tout le monde réuni autour d'une table, près de laquelle un jeune homme était debout, un verre de punch devant lui, et parodiant avec gravité les cérémonies de la messe. Je m'approchai d'un groupe, et demandai à un officier ce qu'on faisait là.

— On dit la messe du peuple breton, monsieur, me

répondit-il, en mémoire des célèbres journées de Rennes.

Je prêtai l'oreille : dans ce moment, le jeune homme répétait, à haute voix, cette partie de la messe appelée *Tractus* dans les missels :

Ce fut, pour les ignobles vaincus, un jour de ténèbres, d'affliction, d'angoisses.

Les humbles furent élevés, et ils dévorèrent les superbes.

Ils ont dû être confus, ces ignobles, pour avoir tenu une conduite abominable; ou plutôt la confusion n'a pu les confondre, ils ignorent ce que c'est que rougir.

Ils ont mis le poignard aux mains de leurs serviteurs, et ils les ont payés pour répandre le sang du peuple.

Loin d'en rougir, ils en ont tiré vanité, et loin de s'en repentir, ils ont gardé parmi eux ceux qui avaient sollicité cette horreur et l'honneur de marcher à la tête des assassins.

Un des leurs est tombé mort à leurs pieds[1].

La mère qui l'avait excité, placée à une fenêtre, le vit tomber et jetait les hauts cris[2].

Partout battu et terrassé, le noble, honteux, exprime ainsi ses regrets :

« Ah ! le peuple m'a pris par le côté faible; aussi m'a-t-il aisément dépouillé de ma gloire.

» Je suis devenu le sujet de ses chansons; je suis l'objet de ses railleries.

» Il m'a en horreur, il me fuit avec dédain, et il ne craint même pas de me cracher au visage. »

[1] De Boishüe.

[2] Une autre dame noble, armée de pistolets et placée aussi à une fenêtre, se faisait indiquer sur qui elle devait tirer.

Puis vint la *prose*, traduite presque entièrement du livre de *la Sagesse* et de *l'Ecclésiaste :*

La nature nous fit tous égaux. Je suis un homme mortel semblable à tous les autres, de la race de cet homme fait de terre; chair revêtue d'une forme, je suis sorti du ventre de ma mère.

Je suis né et j'ai respiré l'air commun à tous; je suis tombé dans la même terre et je me suis fait entendre d'abord en pleurant comme vous, grands du monde.

J'ai été enveloppé de langes et de grands soins;

Car il n'y a point de roi qui soit né autrement. Les nobles orgueilleux agissent comme s'ils étaient d'une race différente, et cependant leur vanité rampe aux plus misérables besoins.

Le jeune homme lut ensuite l'évangile de la Raison :

Gloire à vous, Père des êtres!

Dès le commencement du monde, dit le Seigneur, j'ai eu en exécration l'orgueil, et la prière de l'humble m'a été agréable. Je veux effacer la mémoire des superbes de l'esprit des hommes. Je les exterminerai avec une de leurs mâchoires, avec la mâchoire d'un poulain d'ânesse. Cette classe de nobles est sans bon sens, sans sagesse. Ils m'ont attaqué par leur insolence, et le bruit de leur orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je leur mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche, et, leur faisant rebrousser chemin, je les ferai devenir moins qu'ils n'étaient au commencement. Le temps est venu, mon peuple, que vous allez secouer le joug de tous ces tyrans en robes, en simarres et en épées. Alors le prêtre sera comme le citoyen, le seigneur comme le serviteur, la maîtresse comme la servante, le noble comme le bourgeois, celui qui emprunte comme celui

qui prête. Ainsi, l'occasion étant favorable, réclamez hautement vos droits et remettez-vous en possession du privilége de vos pères.

Vinrent après le *Credo* patriotique et le *Pater* national.

CREDO

Je crois à la puissance du souverain; j'appréhende celle d'emprunt des magistrats; celle-là révocable dans le cas de lèse-nation, celle-ci dans le cas de lèse-citoyen; celle-là cédée par la nation à une suite d'héritiers mâles d'une famille; celle-ci confiée à des citoyens amovibles et révocables. Je crois à la puissance du souverain dans ce qui concerne la justice, la police, le commerce, les arts, la guerre; je crois à la puissance inaliénable et imprescriptible de la nation, dans ce qui regarde l'admission des subsides, leur répartition, leur perception, la connaissance de leur emploi et leur terme. Je crois au besoin des états généraux fixés à époques peu éloignées, pour que la nation sente son existence morale; à leur nécessité *sine quâ non* pour le renouvellement et la continuation des subsides; à leur utilité pour la correction des abus en tous genres, et l'exécution de tout ce qu'on imagine de bien à faire. J'attends l'extirpation des vices et le règne des vertus.

Ainsi soit-il!

PATER

Notre père qui êtes assis sur le trône des Français, que cette révolution soit heureuse pour le raffermir, pour la gloire de votre nom, pour la durée de votre règne, pour l'exécution de votre volonté, toujours soumise aux lois. Assurez-nous nos pro-

priétés, vengez-nous des offenses qu'on nous a faites jusqu'ici en abusant de votre nom et de votre autorité; ne nous exposez plus à la puissance des nobles; mais délivrez-nous-en tout à fait.

Ainsi soit-il !

Cette étrange messe, presque littéralement traduite de fragments des livres saints, continua ainsi sur un ton de gravité plutôt menaçant que grotesque. La foule écoutait avec des sourires sombres, de brèves exclamations de colère et des applaudissements rapidement comprimés. Quant à moi, je suivais, surpris et intéressé tout à la fois, ce pamphlet moitié chrétien et moitié philosophique; véritable œuvre d'un Breton, qui adorait ses nouvelles idoles avec les mêmes cérémonies et les mêmes instruments de culte que les anciennes. Quand le jeune homme qui lisait eut fini, je m'approchai et lui demandai quel était l'auteur de cet écrit; il me tendit une brochure qu'il tenait à la main; c'était la

MESSE DU PEUPLE BRETON

EN MÉMOIRE

DES CÉLÈBRES JOURNÉES DES 26 ET 27 JANVIER 1789

EN LATIN ET EN FRANÇAIS

SUIVANT LE TEXTE DES ÉCRITURES

PAR UN PATRIOTE MAL COSTUMÉ[1]

[1] Cette brochure, que j'ai encore en ma possession, fut imprimée à Sainte-Anne d'Auray, chez Jean Guestré, libraire.

Triste et pensif, je demeurai en silence, les yeux attachés sur ce titre. Il était plein d'éloquence, et il était facile de prévoir où cela devait conduire ; il n'y avait pas si loin du *patriote mal costumé* de 89 au *sans-culotte* de 93.

XVIII

LE CHATEAU DE KERJEAN — MORT DE MES PARENTS

La liquidation de M. Dumery, et quelques nouvelles affaires dont il me chargea, me retinrent à Brest près de trois mois. Je voulus profiter de ce séjour pour visiter les villes voisines ; une rencontre inattendue que je fis à Saint-Pol dérangea mon projet. J'y trouvai le docteur Launay, qui se rendait au château de Kerjean. Il avait été médecin de madame de Cöatansecours lorsqu'elle habitait le pays de Tréguier, et allait la voir ; il me proposa de l'accompagner. J'acceptai d'autant plus volontiers, que la marquise s'était montrée de tout temps l'amie, ou plutôt la patronne de notre famille. Madame Suzanne de Cöatansecours avait longtemps été

célèbre en Bretagne pour sa beauté, et l'était encore pour son faste et son orgueil. On répétait à ce sujet mille anecdotes, que Launay eut soin de me raconter en chemin. Une, entre autres, me frappa. Quelques mois auparavant, M. de la Marche, évêque de Léon, était venu visiter madame de Cöatansecours avec six ou huit curés du voisinage. L'heure du repas venue, le prélat s'aperçut que son couvert seul avait été mis ; il demanda au sommelier où devaient dîner les prêtres qui l'avaient accompagné.

— A l'office, monseigneur, répondit l'officier de la bouche.

M. de la Marche prit vivement son couvert et s'avança vers la porte.

— Où allez-vous? lui demanda madame de Cöatansecours, étonnée.

— Dîner avec mon clergé, madame, répondit l'évêque.

La marquise, confuse, s'excusa et ordonna de mettre à sa table les couverts des curés. Nous trouvâmes, en arrivant, le château de Kerjean défendu comme une forteresse. Les remparts étaient garnis d'artillerie, les herses en état ; on exhaussait chaque soir les ponts-levis, et toutes les clefs, même celle de la poterne, étaient déposées sous le chevet de la marquise. Nous ne pûmes arriver jusqu'à cette dernière qu'après avoir donné nos noms à une sorte de chambellan, chargé de les transmettre à une dame d'honneur, qui les répéta

elle-même à une camériste, encore fallut-il faire antichambre près d'une heure. On eût pu se croire à Versailles, au petit lever de la reine. Nous fûmes enfin reçus, et le bon accueil de la marquise nous fit oublier bien vite les ennuis de l'étiquette dont elle s'était entourée. Madame de Cöatansecours était déjà fort vieille, mais d'un esprit vif, original et facile à prévenir. Je lui plus au premier coup d'œil. Elle me parla longuement de ma famille, m'obligea à lui raconter mon histoire, qui parut l'amuser beaucoup, et me déclara qu'elle me retenait à Kerjean pour quelques jours. Je ne sais si Launay fut jaloux du bon accueil que me faisait la marquise, et piqué de se voir éclipsé par moi, mais il résista à toutes les instances et repartit dès le lendemain, me laissant plus embarrassé que ravi de mon succès. Le château de Kerjean était alors le rendez-vous de toute la noblesse. La marquise donnait des fêtes auxquelles on venait de Quimperlé et de Dinan. J'eus occasion d'en voir une où les plus illustres noms de la Bretagne se trouvaient représentés ; elle fut suivie de grandes chasses dans les bois du château. J'avais d'abord éprouvé quelque répugnance à me mêler aux hôtes de madame de Cöatansecours; je craignais des dédains, que j'eusse difficilement endurés; mais je m'aperçus bientôt que chacun avait déposé sa vanité pour songer à la joie, et que les plus aimables étaient les plus recherchés. Rassuré de ce côté, j'oubliai ma

timidité (cet autre orgueil des humbles), et je m'abandonnai naïvement au plaisir. Joie ou douleur, tous les épanchements de l'âme amènent vite l'intimité. Je fus bientôt lié d'affection et d'habitude avec la plupart des hôtes de la marquise. Celle-ci, de son côté, continuait à me retenir, et mon séjour à Kerjean, qui ne devait d'abord durer que quelques heures, se prolongea pendant plusieurs semaines. Enfin, pourtant, des lettres de M. Dumery me rappelèrent à Brest. Je terminai les affaires qui m'y avaient appelé et je repartis pour Rennes, en prenant cette fois la route de Guingamp. Je voulais seulement y passer quelques heures, pour embrasser ma mère et voir mes sœurs à leur couvent; mais j'appris en arrivant que mon père venait d'être atteint de la petite vérole. Je courus au comptoir, où je trouvai mes deux frères; ils étaient occupés à feuilleter le grand-livre et à inventorier les cartons. Ils firent, à ma vue, un mouvement de surprise et comme de désappointement. Je n'y pris point garde et leur demandai comment était le malade.

— Fort mal, me répondit Laurent.

— Et où est ma mère?

— Près de lui.

J'allais la rejoindre, lorsque je rencontrai sur l'escalier mes sœurs qui accouraient. Nous nous embrassâmes en pleurant, puis nous entrâmes. Ma mère se détourna et vint à nous. Je me jetai dans ses bras.

— Vous arrivez dans un triste moment, Baptiste, me dit-elle avec une sorte de calme.

— N'est-il donc plus d'espoir? demandai-je.

Elle secoua la tête. Je la laissai avec mes sœurs, et je m'avançai doucement vers le lit du malade. Il était plongé dans une somnolence agitée, le visage taché de rougeurs livides, les paupières gonflées et les lèvres entr'ouvertes. Ses deux mains crispées retenaient convulsivement le drap dont il était couvert, et ses cheveux gris semblaient hérissés de douleur. Tous mes ressentiments s'évanouirent; un nuage de larmes couvrit mes yeux. Je m'assis près du lit, penchant doucement mon visage vers celui du malade; j'aurais voulu aspirer tout son mal et mourir à sa place. Il entr'ouvrit ses paupières, me reconnut et sourit. J'étais déjà attendri; ce sourire, le seul que m'eût jamais adressé mon père, m'alla jusqu'à l'âme et me fit fondre en pleurs. Je saisis sa main, que je couvris de baisers; il la retira vivement.

— Ne me touche pas, dit-il d'une voix altérée, tu gagnerais mon mal.

— Que m'importe! m'écriai-je en la pressant de nouveau.

Mes sœurs s'approchèrent alors; il leur jeta un regard languissant, murmura leurs noms, puis referma les yeux.

— Ne le fatiguez point, dit ma mère à demi-voix.

Nous nous retirâmes à l'écart. J'avais le cœur plein, j'aurais voulu pouvoir pleurer tout haut, serrer mon

père dans mes bras et lui crier de m'aimer. Après quelques instants de silence, il releva la tête, regarda autour de lui et demanda où était Laurent. Je descendis le chercher. En m'approchant du comptoir, j'entendis que l'on parlait haut.

— Il faut que ces six mille livres se retrouvent, disait vivement François.

— On les a dépensées dans la fabrique, répondait Laurent.

— Vous devez le prouver.

— Les comptes ont été égarés.

— Alors, vous en êtes responsable.

— C'est ce qu'il faúdra voir.

— Les tribunaux se chargeront de vous le répéter.

— Attendez au moins que le mourant soit dans la châsse ! m'écriai-je.

Ils se détournèrent en tressaillant.

— Il nous espionnait, s'écria Laurent avec colère.

Je lui jetai un regard de mépris.

— Que voulez-vous? reprit-il.

— Je venais vous chercher pour fermer les yeux de notre père.

Tous deux me suivirent. A leur aspect, le malade se souleva avec effort, il nous fit signe d'approcher et nous tendit les deux mains. Ma mère et moi fûmes seuls à les prendre. Quelque chose d'étrange se passait dans ce cœur : on eût dit que le mur de glace dont il

avait été entouré se fondait, et qu'à l'approche de la mort, ce qu'il y avait d'homme en lui se réveillait subitement. Pour la première fois je sentais mon âme communiquer avec son âme, jusqu'alors fermée. Il promena un instant son regard de l'un à l'autre.

— C'est Dieu qui vous a tous réunis, dit-il d'une voix entrecoupée; j'ai du moins la consolation de vous voir une dernière fois... Vous êtes tous d'âge maintenant à vous passer de moi... Travaillez avec courage et tâchez de rester d'honnêtes gens.

Mes sœurs et moi nous ne pouvions retenir nos sanglots; ma mère, les mains jointes, pleurait tout bas; quant à François et à Laurent, ils étaient immobiles et les yeux secs. Mon père fit une assez longue pause; puis s'adressant à mes frères et à moi :

— Vous pourrez avoir besoin l'un de l'autre, dit-il avec une tendresse que je ne lui avais jamais vue, promettez-moi de rester unis et prêts à vous secourir.

— Je vous le promets, mon père, répondis-je.

Il s'arrêta encore; puis, faisant un nouvel effort :

— Laurent, continua-t-il, se chargera de régler les affaires de la fabrique et d'établir le bilan.

— N'avez-vous pour cela aucune instruction à nous donner, mon père? demanda François avec une sorte d'embarras précautionneux.

— Aucune; les livres sont à jour, vous y trouverez tout expliqué.

— Sauf l'emploi des six mille livres provenant de la créance Dupuis, observa François.

— Les six mille livres, dit le mourant étonné, ne sont-elles pas en caisse?

— Elles n'y sont pas.

Mon père leva la tête.

— Que dis-tu? je les avais données à ton frère... Que sont-elles devenues? où sont-elles?... Et s'adressant à Laurent : — Qu'en as-tu fait? réponds, qu'en as-tu fait?...

Laurent, pâle, les yeux baissés, balbutia quelques mots inintelligibles.

— Les aurais-tu dépensées, malheureux?

— Non.

— Alors, tu les as?

Il fit, tout confus, un signe affirmatif.

— Vous êtes témoins qu'il l'avoue! s'écria François.

— Il l'avait donc nié? demanda mon père.

François allait répondre; sur un signe que je lui fis, il s'arrêta. Mais mon père avait tout deviné : il se dressa sur son séant, les deux poings fermés. Son haleine sifflait, ses yeux lançaient des flammes!... Il étendit le bras vers Laurent, comme s'il eût voulu le foudroyer.

— Voleur! s'écria-t-il... Il prenait ses précautions avant ma mort... Voilà le fruit de ma préférence!... Et moi qui pour lui dépouillais les autres!... pour lui!... Ah! mais je puis tout changer encore...

Il fouilla au chevet de son lit et en tira un papier dont il défit l'enveloppe.

— Tu vois, dit-il à Laurent... c'étaient mes dernières volontés... La fabrique, la maison, tout était pour toi... mais tu n'es pas digne d'être traité en aîné... je te fais l'égal de tes frères...

En prononçant ces mots, il ouvrit son testament et le déchira avec une sorte de rage. Nous étions demeurés interdits. Laurent avait caché son visage dans ses mains; quant à mon père, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il se laissa retomber en arrière et ne parla plus. Son agonie commença peu après; elle dura environ une heure. J'avais passé mon bras pour soutenir sa tête, et approché mon visage du sien. Il fit tout à coup un mouvement vers moi, me regarda fixement, poussa un soupir et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Cette mort me causa une impression singulière : ce fut un regret poignant, mêlé de je ne sais quel contentement douloureux. J'avais obtenu le dernier regard et la dernière étreinte de mon père; il m'était permis de croire qu'il était mort en regrettant de ne m'avoir pas mieux connu, et, pendant quelques instants du moins, j'avais été vraiment son fils. Rien, certes, ne pouvait m'avoir appris à l'aimer : en tout temps mes plus cuisantes douleurs m'étaient venues de lui; mais tous les ressentiments du passé ne se perdaient-ils pas dans cet embrassement de l'heure su-

prême? Qu'importaient les anciens jours? je ne voulais me rappeler mon père que tel qu'il m'avait quitté. Qui ne connaît, d'ailleurs, le charme attendrissant que donne la mort à tous les souvenirs? Les défauts de celui qui n'est plus s'oublient, parce que nous avons cessé d'en souffrir; nous ne voyons que le vide qu'il a laissé, et, quelque coupable qu'il eût été, nous savons trouver dans sa vie une heure qui fut belle, un sentiment qui fut noble et touchant! Le premier soin de mes frères fut de s'occuper du partage. Ils espéraient me trouver facile et peu attentif; mais, outre mes intérêts, j'avais à défendre ceux de ma mère; je veillai à ce que les droits de chacun fussent respectés scrupuleusement. Ma défiance eût dû les irriter; elle leur inspira pour moi une sorte d'estime. Après un long débat dans lequel je les forçai à rectifier un compte dont ils croyaient avoir fort habilement déguisé l'*erreur*, toute à leur avantage, Laurent m'avoua qu'il ne m'avait pas cru si *au courant des affaires*, et il me proposa une association. Il est inutile de dire que je refusai. Aussitôt après la mort de mon père, j'avais écrit à M. Dumery; j'appris, par la réponse d'un des commis, qu'il venait lui-même d'être emporté presque subitement. Je balançais déjà à quitter Guingamp, où je croyais voir des chances de réussite : cette nouvelle me décida. Nous avions hérité chacun d'environ vingt mille livres. C'était assez, à mon âge et dans notre petite ville, pour entrer dans

les affaires et conquérir, en travaillant, une honorable position. Ma mère vint demeurer avec moi. Son affection pour mon père n'avait jamais eu cette ardeur qui rend les séparations impossibles. En me rappelant l'oppression qu'elle avait subie pendant trente années, j'avais même cru, au premier instant, que son veuvage ne tarderait pas à lui paraître une délivrance; mais je pus comprendre bientôt quelle était la puissance de l'habitude sur certaines âmes. La servitude dans laquelle ma mère avait langui si longtemps ne lui avait pas seulement rendu le joug facile, il lui était devenu nécessaire. Lorsqu'il lui manqua, elle se sentit chanceler, comme si un appui lui était ôté. Une longue abdication de la volonté lui en avait fait oublier l'usage. Vouloir était pour elle, désormais, un dérangement et une fatigue. Lorsqu'elle se trouva maîtresse d'elle-même, sa liberté lui parut de l'abandon; semblable à ces malades que l'on a longtemps soutenus dans leur marche, et qui, au premier pas qu'ils font seuls, s'effrayent et étendent les bras. Puis, tout avait changé autour de ma mère : il avait fallu quitter la maison où elle était venue jeune, où elle avait vieilli; les meubles qu'elle avait eus pendant trente ans, et qui étaient pour elle comme l'air et le soleil; le jardin, dont elle connaissait tous les arbres, toutes les fleurs! J'avais en vain cherché une demeure élégante et gaie; ce n'était ni le même aspect ni la même lumière; il fallait en ap-

prendre les détours ! Les habitudes de la main, de la voix, du regard, n'y convenaient plus; le corps ni l'âme de ma mère n'étaient façonnés à cette nouvelle enveloppe; ce n'était point la coquille dans laquelle elle avait vécu. De toute manière il fallait donc recommencer une nouvelle vie. Une nature plus active l'eût au moins essayé; mais, je l'ai déjà dit, le long esclavage de ma mère l'avait brisée. Transplantée ainsi, tout à coup, dans une nouvelle existence, elle ne la compara point à l'ancienne; par cela seul qu'il y avait changement, il lui sembla qu'il y avait exil. Comme ces Suisses qui pleurent la misère de leurs chalets et le froid de leurs glaciers, elle en vint à regretter la monotone servitude d'autrefois. Je voulus combattre cette impression; mais comment persuader une âme qui n'aspire qu'au sommeil? M'écouter seulement était une souffrance pour ma mère, car ce qu'elle regrettait, c'était cette somnolence sans rêves, qu'elle s'était accoutumée à regarder comme la vie. Minée par un vague malaise, je la vis s'affaisser de jour en jour. J'appelai en vain à mon aide la tendresse, puis la science; tous mes efforts restèrent inutiles. L'habitude était la vie de ma mère; pour la guérir, il eût fallu recréer le passé. Ce qui manquait à chaque chose, c'était de ne pas être depuis longtemps. Elle languit près de moi environ deux années, puis mourut sans que j'eusse pu même avoir la joie d'adoucir ses derniers moments.

XIX

JOSEPH SORT DU COUVENT — UN PRÊTRE CONSTITUTIONNEL

Depuis mon retour à Guingamp, mon commerce m'occupait presque exclusivement. Je m'étais associé à deux jeunes gens de mon âge, qui me secondaient avec intelligence; mais les affaires devenaient chaque jour plus difficiles. On était à la fin de l'année 1791; l'ennemi menaçait nos frontières, la plus grande partie de la noblesse avait émigré, et le clergé tout entier s'était soulevé contre la nouvelle constitution civile. Sa résistance hâta les mesures révolutionnaires que l'on songeait à prendre contre lui. On proclama la suppression des monastères et des anciens évêchés, la régularisation du clergé ordinaire, la vente des biens de l'Église, avec la fixation d'un nouveau traitement pour ses membres. On devine combien de tels changements durent apporter de troubles en Bretagne, où les sentiments religieux étaient encore profonds et les prêtres tout-puissants. Trop d'intérêts spirituels ou temporels étaient froissés, pour qu'il n'y eût point douleur, colère et révolte. Ce ne furent point seulement les campagnes qui s'émurent : les villes, qui perdaient

leur évêché, leurs chapitres et leurs couvents, réclamèrent également. Ainsi, à Saint-Pol, la municipalité, composée de patriotes, déclara à l'unanimité que s l'on ôtait son évêque à cette ville, renfermant au plus cinq mille âmes, il était au moins *indispensable* qu'elle eût : « un curé en chef, dix vicaires, un prêtre sacristain, quatre chantres, un serpent, trois musiciens, un maître de psallette, quatre enfants de chœur, un organiste, un souffleur d'orgue, quatre porte-dais, un sonneur de cloches, un armurier-horloger et une blanchisseuse. » A Morlaix, les administrateurs, sommés d'apposer les scellés sur les archives de l'évêque de la Marche, s'excusèrent, *leurs principes religieux ne leur permettant point de remplir une pareille mission.* Quant aux prêtres, les uns s'étaient embarqués à Benodet, à Binic, au Légué pour l'Espagne et les îles anglaises; d'autres avaient quitté leurs presbytères en refusant le serment; presque tous excitaient, de près ou de loin, les fidèles à la révolte. Les couvents, de leur côté, refusaient de donner l'état de leurs biens, d'ouvrir leurs portes et de reconnaître la loi d'après laquelle ils devaient se constituer pour former une communauté régulière; il fallait entrer de force, chasser les nonnes ou les moines et mettre le monastère sous les scellés. A Carhaix, les calvairiennes avaient été sommées vingt fois d'obéir à la loi, mais en vain; les officiers municipaux se présentèrent enfin, suivis de soldats. La cour

était pleine de pauvres femmes et d'enfants auxquels on venait de distribuer l'aumône de chaque jour. Le syndic demanda la supérieure; elle parut bientôt derrière la grille, entourée de ses sœurs.

— La loi vous ordonne de sortir sur-le-champ, dit-il.

— Mon vœu me commande de rester, répondit la sainte femme.

— Au nom de la nation, ouvrez cette porte.

— Au nom de mon Dieu, je ne puis l'ouvrir.

— Alors, qu'on la brise!

Des soldats s'avancèrent pour exécuter cet ordre; mais les nonnes étaient tombées à genoux, et, d'une voix claire, entonnaient le *miserere Dei*. La grille vola bientôt en éclats. Les officiers municipaux pénétrèrent dans le parloir; ils prièrent chaque nonne d'indiquer ce qui lui appartenait dans le couvent.

— Tout ici est à Dieu et aux pauvres, répondit la supérieure.

— Mais vos meubles?

— Nous avons notre croix et notre rosaire.

— Vos lits?

— Nous pouvons coucher sur la terre.

— Vos livres de prières, au moins?

— Nous les savons par cœur.

— Emportez donc tout, dit l'officier municipal aux soldats.

Ceux-ci coururent aux cellules; ce qu'elles conte-

naient fut entassé au hasard dans des chariots. On ordonna aux calvairiennes d'y monter à leur tour. Alors, elles se tournèrent une dernière fois vers les tilleuls du jardin, la vieille cour herbeuse, le puits tapissé de lierre, et embrassant d'un long regard la retraite où la plupart avaient vieilli, sans dire un mot, sans répandre une larme, elles croisèrent les mains sur leurs chapelets, prirent place dans les chariots et partirent.

J'étais inquiet de savoir ce que pouvait être devenu Joseph dans ce bouleversement. J'avais d'abord espéré m'en informer moi-même en allant à Morlaix; mais, toujours retenu par les affaires, je m'étais décidé à lui écrire. Je m'étonnais déjà de son retard à répondre, lorsqu'un matin je le vis entrer lui-même; je jetai un cri de joie et je courus l'embrasser.

— Vous ne m'attendiez pas, monsieur Baptiste? dit-il en souriant tout attendri.

— D'où venez-vous donc et comment êtes-vous ici? demandai-je.

— Notre couvent a été fermé.

— Ah! voilà ce que je craignais!

— Tout s'est passé sans querelle et sans violence. Messieurs les municipaux de Morlaix ont remis à chacun de nous ce qui lui appartenait. Je suis arrivé hier soir avec mon petit bagage.

— Et vous venez habiter Guingamp?

— Non; j'ai tout laissé à Plouaret, chez une vieille

tante qui m'a donné une chambre. Je serai là plus tranquille et plus ignoré ; je pourrai presque me croire encore dans notre beau couvent.

Sa voix avait un accent de tristesse en me parlant ainsi. Je lui pris affectueusement les mains.

— Vous resterez au moins quelques jours ici? repris-je.

— Excusez-moi, monsieur Baptiste, je voulais seulement vous dire où j'étais ; maintenant que je vous ai vu bien portant et bien heureux, je vais m'en retourner content à Plouaret. Ici, voyez-vous, il y a trop de bruit et de mouvement pour moi ; je suis habitué à la tranquillité du cloître ; au milieu de vos rues, je me sens étourdi comme sur la mer. Là-bas, j'ai une vallée où l'on n'entend que le murmure des feuilles et le bruit du moulin. Je pourrai côtoyer les bois en lisant mon bréviaire, dire mon chapelet aux croix de carrefour, entrer dans l'église à toute heure, sans que personne le remarque. Que faut-il de plus à un pauvre moine qui attend que Dieu veuille de son âme? Seulement, monsieur Baptiste, s'il vous reste jamais une fin de journée et que vous n'ayez nulle part où aller prendre du plaisir, n'oubliez pas que vous trouverez à Plouaret un lit clos, de la paille fraîche et du lait.

— J'irai, Joseph, j'irai, répondis-je attendri.

— Ce sera bien de l'honneur et de la joie pour moi, monsieur Baptiste, dit-il avec une émotion reconnais-

sante... Il n'y a rien de bien beau à voir dans notre pauvre village, mais nous irons dans la clairière lire quelques chapitres de l'*Imitation*, et vous aurez un rossignol niché sous vos fenêtres.

— Samedi prochain je serai chez vous.

— Merci, monsieur Baptiste. Je m'en vais avec cette bonne promesse. Que Dieu vous aime toujours! Il y aura la moitié de ma prière pour vous.

Nous nous embrassâmes encore, et Joseph partit. Sa vue m'avait rappelé mon enfance. J'attendis avec impatience toute la semaine; enfin, le samedi venu, je me hâtai d'expédier les affaires les plus pressées et je me mis en route pour Plouaret. Joseph était venu au-devant de moi; en m'apercevant, il fit un signe de joie et accourut à ma rencontre.

— Vos promesses sont aussi sûres que celles des saints, monsieur Baptiste! s'écria-t-il.

— Je désirais trop vous revoir pour y manquer, répondis-je en lui tendant la main.

Il la serra dans la sienne.

— Vous êtes venu à pied, reprit-il, et vous avez chaud, sans doute; venez, il y a ici, à quelques pas, une fontaine sous des graigonniers... vous pourrez vous reposer et vous rafraîchir.

Et comme je le suivais, il ajouta en souriant :

— Pardon, si je vous traite comme les pères du désert leurs visiteurs; mais je n'ai, comme eux, d'autre

richesse que celle des oiseaux : les fleurs des champs, les fruits de la haie et l'eau du rocher!

Nous trouvâmes, en effet, à peu de distance, une source ombragée de pruniers sauvages, au pied desquels nous nous assîmes. Je promenais les yeux autour de moi. Le jour allait finir, le vent du soir faisait ondoyer au loin les saulaies, comme des champs de blé mûr; les prés, émaillés de fleurs d'automne, exhalaient une odeur de miel, et l'eau qui s'échappait de la fontaine allait se perdre, en bruissant, dans les glaïeuls. La vue de ce paysage me rappela la vallée de la Perche et tant de douces stations faites au bord de ses eaux murmurantes. Je le dis à Joseph.

— J'y pensais, me répondit-il : voilà, à l'horizon, des collines pareilles; ici, les mêmes touffes d'aulnes et de noisetiers; pour nous croire à ce temps, il ne nous faudrait plus que votre *Plutarque*.

— Et dix années de moins, observai-je.

Il secoua la tête.

— Oui, vous avez raison... il y a de cela dix années! Les jours ont passé dans ma vie comme le vaisseau sur la mer, sans laisser de sillon. Parce que mon cœur a le même âge, il me semble toujours que je n'ai pas vieilli! Et pourtant, quand j'y pense, monsieur Baptiste, que de tristes choses se sont passées depuis! que de malheurs déjà accomplis, et combien d'autres vont arriver!

— Que craignez-vous donc, Joseph?

— Je crains tout, monsieur Baptiste, tout, car l'humilité et la soumission s'en sont allées du monde. Voilà que les hommes veulent imiter la justice de Dieu : ils font le déluge pour tout changer ici-bas; mais une fois les eaux venues, qui pourra les renvoyer?

— Elles s'écouleront d'elles-mêmes, et un nouveau monde naîtra, fécondé par le limon qu'elles auront laissé.

— Hélas! ce limon sera formé de cadavres et fera germer peut-être autant de maladies que de moissons.

— J'ai plus de foi que vous dans l'avenir, Joseph.

— Parce que vous êtes plus jeune, monsieur Baptiste. L'avenir, voyez-vous, c'est comme ces palais que l'on voit dans les nuages : tant qu'on est loin, ils paraissent beaux, et lorsqu'on approche, ils se fondent en tonnerre ou en pluie.

— Ainsi, vous n'attendez aucun bien de la révolution qui s'accomplit?

Il hésita.

— Comment oserais-je répondre? dit-il. Tant de changements auront-ils un but heureux, ou n'est-ce qu'une révolte d'orgueil, comme celle des mauvais anges? Que sais-je et que suis-je, pour deviner la providence de Dieu? Mais quoi qu'il arrive, mon cœur saigne en voyant les ruines qui s'accumulent.

— Ce qui a été abattu devait l'être, repris-je; c'était

un édifice fondé par la violence et l'injustice. Votre foi vous a fait supporter la société qui s'écroule sans vous plaindre et comme une dure condition du premier péché; mais tous n'ont pas votre résignation. La patience sans bornes qui fait les saints, fait en même temps les tyrans. Empêcher l'iniquité sur la terre est aussi une mission sacrée. Ces bouleversements, d'ailleurs, qui vous effrayent, ne font tant de bruit que par l'égoïsme de ceux qu'ils froissent. Si la noblesse et le clergé avaient généreusement sacrifié leurs odieux priviléges au bonheur de tous, ce qui semble une ruine lugubre ne serait qu'une fête de joie et d'union. Le peuple ne vous traite pas en ennemis lorsqu'il demande la liberté et l'égalité, car il ne fait que réclamer des droits; c'est vous qui lui déclarez la guerre en les lui refusant.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur Baptiste; j'ignore le fond de ces débats.

— Et vous avez tort, Joseph.

— Quand je les connaîtrais assez pour porter un jugement, que pourrait un homme simple et pacifique comme moi?

— Donner l'exemple de la soumission aux nouvelles lois.

Il secoua la tête.

— Vous oubliez que nous avons une loi vivante qui domine toutes les autres, dit-il; un maître dont la

volonté est notre volonté, la conscience notre conscience? Le catholique n'a pas la vérité en lui; elle lui vient d'ailleurs, comme la lumière. Quand le chef a parlé, l'examen est pour l'inférieur un péché. Nous ne marchons plus, monsieur Baptiste; nous sommes des enfants que l'Église porte dans ses bras.

La nuit était venue ; nous nous levâmes pour gagner le village. Joseph me conduisit dans sa chambre. J'y trouvai l'humble mobilier de moine que les administrateurs de Morlaix lui avaient laissé emporter de sa cellule : c'était un lit à ciel, une table, deux chaises, une lampe de travail, une cage vide et quelques volumes rangés au pied d'une croix; il avait ajouté pour moi deux vases remplis de fleurs des bois. Je m'assis, enchanté, au milieu de cet humble ménage. Il y avait dans son indigence même je ne sais quoi de touchant; on y sentait le culte de l'intelligence mêlé à celui de l'amour : la plus belle place était pour les livres et le crucifix! La tante, qui était avertie, avait préparé un repas breton : nous soupâmes de blé noir et de lait en causant du passé. La cloche de l'église me réveilla le lendemain; je m'habillai à la hâte et je sortis; Joseph m'attendait sur le seuil.

— Je vous croyais à la messe, lui dis-je.

— Je ne puis y aller, me répondit-il en soupirant; la paroisse est desservie par un prêtre assermenté, et nous avons défense d'assister à leurs prières. Ah! vous

ne savez pas, monsieur Baptiste, tout ce qu'un cœur vraiment chrétien souffre de ces querelles! La maison sainte nous est interdite, nous ne pouvons plus approcher des sacrements qu'à la dérobée et comme si nous commettions un crime. Chaque matin, quand la cloche sonne, mon premier mouvement est de courir à l'église, puis je pense à la défense des chefs et je monte tristement dans ma chambre pour prier; mais je ne puis trouver dans mon âme les mêmes élans. Ce n'est pas en vain que le Christ a dit : *Partout où vous serez réunis en mon nom, je serai parmi vous.* Pour bien adorer Dieu, nous avons besoin de l'adorer ensemble.

Comme il finissait de parler, la porte de l'église s'ouvrit; c'était le prêtre qui retournait au presbytère. Personne n'avait assisté à la messe qu'il venait de dire, et il sortait seul. Lorsqu'il passa devant nous, Joseph s'inclina.

— Bonjour, Joseph, lui dit le curé constitutionnel avec une affection douce et triste.

— Vous le connaissez donc? demandai-je étonné.

— Oui, me dit-il; c'est un ancien camarade de classe, celui que j'aimais le plus! Nos mansardes étaient porte à porte; tout était commun entre nous, travail et plaisirs; nous n'avions qu'un seul dictionnaire pour nos devoirs, qu'une seule cage pour nos oiseaux. Louis m'aidait quand je ne pouvais comprendre, car c'était un esprit vif et droit. Qui m'eût dit, mon Dieu! que

j'aurais un jour le crève-cœur de le voir perdre son âme ! Ah ! monsieur Baptiste, puisque celui-là a failli, je comprends que les anges aient péché dans le ciel.

— Ainsi, vous ne lui parlez plus? demandai-je.

— Cela ne m'est point permis, répondit-il les larmes aux yeux ; mais je l'aime toujours et je prie pour lui.

XX

UNE NUIT DANS UNE FERME BRETONNE — UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Malheureusement, la plupart des prêtres réfractaires étaient loin d'avoir conservé pour ceux qui s'étaient soumis au serment le même esprit de charité que Joseph. Non content de blâmer ce qu'ils appelaient leur apostasie, ils exhortaient les fidèles à les chasser des paroisses et à les traiter comme *des profanateurs et des impies*. Dans la plupart des communes, les prêtres constitutionnels avaient été repoussés ; là où on les souffrait, l'église était déserte, le presbytère délaissé. Les enfants mêmes fuyaient à l'aspect du nouveau curé, en criant :

— C'est le jureur !

Il ne trouvait personne qui voulût lui parler, lui vendre ni le servir ; on eût dit un de ces maudits auxquels les sociétés antiques interdisaient l'eau et le feu. Quant aux assermentés, la persécution leur avait donné une sainteté nouvelle et une invincible puissance. Ce n'étaient plus seulement des prêtres, mais des martyrs. Entendre une de leurs messes, se confesser à eux, recevoir de leurs mains le viatique, suffisait pour le salut ; il y en avait même, comme M. de Cormaux, qui faisaient des miracles ; aussi regardait-on comme un honneur et une bénédiction de les cacher. Chaque paroisse avait au moins un de ces proscrits, qui, de leurs retraites, exerçaient une royauté absolue sur les âmes. A eux seuls appartenait le droit *de lier ou de délier sur la terre*. On leur amenait de plusieurs lieues, et au milieu de la nuit, des enfants à baptiser, des mourants à bénir ; tout mariage qu'ils n'avaient pas consacré était impur. Chassés des églises, ils dressaient un autel dans les bruyères, au fond des bois ou sur la grande mer ; alors, des enfants de chœur allaient de ferme en ferme, le bâton de houx à la main ; ils frappaient au petit volet de chêne, en disant à demi-voix :

— Demain… à minuit… dans tel carrefour, sur telle colline ou près de tel écueil.

Et le lendemain, femmes, enfants, vieillards, tous étaient au lieu indiqué, la tête nue et le chapelet à la

main. Irritées par ces résistances, quelques administrations essayèrent la répression, d'autres fermèrent les yeux; l'indulgence et la sévérité demeurèrent également impuissantes. On eut alors recours à la violence : il fut ordonné « que toutes les églises et chapelles autres que les églises paroissiales seraient fermées dans les vingt-quatre heures; que tous les prêtres insermentés demeureraient en état d'arrestation; que tout citoyen qui, au lieu de faire baptiser ses enfants par le prêtre constitutionnel, recourrait aux insoumis, serait déféré à l'accusateur public[1]. » Les choses en étaient là, lorsqu'une aventure singulière me fit retrouver un homme que je n'avais point revu depuis mon enfance. J'étais devenu le fondé de pouvoirs d'un M. Kerneau, de Paris, qui avait acquis depuis quelques années, dans notre département, des propriétés considérables. Parmi celles-ci se trouvait Locmora, ancien manoir depuis longtemps converti en ferme, et situé en Pleneuf. Je ne l'avais visité qu'une seule fois, lorsqu'un renouvellement de bail me força à m'y rendre. Je pris un passe-port pour mon garçon de magasin Michel et pour moi, car le grand nombre de suspects avait rendu la police des routes fort sévère. Je laissai Michel à Saint-Brieuc et je continuai seul vers Pleneuf. Le mois de décembre allait finir; le ciel était bru-

[1] Arrêté du département du Finistère, 2 juillet 1791.

meux, le vent froid, les routes défoncées par des pluies récentes, et j'avais peine à faire sortir mon char-à-bancs des fondrières que je rencontrais à chaque pas. Pour comble d'ennui, mon cheval se blessa en chemin; il fallut chercher un maréchal dans le prochain village. Pendant qu'il remplaçait le fer perdu, je lui demandai si j'étais encore loin de Locmora.

— Vous allez à Locmora? me demanda-t-il en levant la tête.

Je répondis affirmativement; il eut l'air contrarié.

— Vous n'y trouverez point d'auberge, dit-il.

— Je le sais; mais je me rends à la ferme.

— Il n'est pas sûr que Morel vous reçoive.

— Il le faudra bien.

Le maréchal me regarda en dessous.

— Vous êtes peut-être son *maître?* demanda-t-il.

— A peu près; je suis le receveur.

— Ah! bien!..... Alors, vous venez de Saint-Brieuc?

— Oui; mais finissons-en... je suis pressé.

Le maréchal ne partageait pas sans doute mon impatience, car il semblait prendre à tâche de prolonger mon attente. Il examina l'un après l'autre les quatre pieds de ma monture, et trouva quelque chose à faire à chacun. Je perdis enfin patience et je retirai la bride des mains de son garçon, en lui déclarant que je voulais partir.

— Vous feriez mieux de coucher ici, me dit-il; les routes ne sont point sûres la nuit.

Je montai dans mon char-à-bancs sans écouter.

— Le chemin le plus court est à travers la bruyère? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il; mais si vous ne le connaissez point, vous vous égarerez.

— Alors je prendrai le chemin creux; il conduit tout droit à la ferme?

— Tout droit, répéta-t-il avec une sorte de regret.

Je partis sans en entendre davantage. Les observations de cet homme m'avaient pourtant fait quelque impression. La nuit devenait profonde, et les assassinats n'étaient point rares dans le pays; je résolus de presser le pas de ma monture. Je marchais depuis quelque temps, lorsque j'aperçus tout à coup, dans l'ombre, une troupe de gens devant moi. Au bruit que fit mon cheval, ils se retournèrent et se jetèrent de côté avec une sorte de frayeur. Je passai vivement; mais à peine avais-je fait deux cents pas, que je rencontrai une seconde troupe, puis une troisième. En traversant le carrefour, j'en distinguai plusieurs autres qui arrivaient de différents côtés; toutes semblaient suivre le même chemin que moi et tendre au même but. L'étonnement que j'avais d'abord éprouvé ne tarda pas à se changer en inquiétude : où allaient ces gens et pourquoi se rassemblaient-ils? La route qu'ils suivaient

semblait devoir les conduire à Locmora. Je me rappelai alors que le fermier Morel m'avait été signalé, dans les informations que j'avais prises sur sa solvabilité, comme un paysan riche, influent et ennemi de la révolution. Je commençai à comprendre les instances du maréchal pour me retenir au village, et à me repentir de n'y avoir point cédé. J'hésitai un instant à continuer; mais déjà les toits pointus du manoir se dessinaient dans l'ombre; si près du but, j'eus honte de reculer, et je me décidai à frapper à la porte de Morel. Ce fut lui qui vint ouvrir. Il me reconnut et recula de surprise.

— Vous! si tard, mon maître! s'écria-t-il.

— J'ai été arrêté par les mauvais chemins, répondis-je. Je viens faire le bail.

Il balbutia une phrase de remercîment.

— Mon cheval est blessé, ajoutai-je, et moi, le brouillard m'a glacé; as-tu place pour nous deux cette nuit?

— Le manoir est ouvert au maître, répondit le paysan avec contrainte.

Je vis que mon arrivée le dérangeait; mais en me décidant à entrer, j'avais compris qu'il fallait surtout ne montrer aucune crainte. Je suivis donc Morel, après avoir confié mon char-à-bancs à un garçon. La fermière, qui avait été avertie de mon arrivée, vint me complimenter.

— Il est malheureux que notre maître ne nous ait point avertis, dit-elle d'un ton embarrassé; nous aurions tout préparé pour le recevoir.

— Je ne veux rien, répondis-je, qu'une flambée d'ajonc et un lit de balle pour la nuit.

— C'est que l'on dort mal dans cette pièce, observa la paysanne; il y a de la gêne et du bruit.

— Donnez-m'en une autre, répondis-je avec indifférence.

Le fermier et la femme se regardèrent.

— Il y a la salle aux huches, dit celle-ci d'un ton hésitant.

Je me la fis indiquer; c'était une chambre écartée, qui n'avait de sortie que sur le rez-de-chaussée, occupé par le fermier; je ne fis pourtant aucune objection.

— Va pour la salle aux huches, repris-je, à condition qu'il n'y ait dans celles-ci ni lin ni fruit mûr, car je ne puis en supporter l'odeur.

La fermière parut désappointée.

— Notre maître aimera peut-être mieux coucher dans le magasin des avoines, dit-elle.

— Volontiers, si l'on peut y faire du feu.

— Il n'y a point de cheminée.

— Alors, mettez-moi ailleurs; je crains le froid plus que tout le reste.

Morel et sa femme se regardèrent de nouveau. Je continuai à n'avoir point l'air de remarquer leur embarras.

— C'est qu'il n'y a pas d'autre endroit, balbutia la femme.

— Bah! répliquai-je en me détournant.

Et comme si je me ravisais tout à coup :

— Mais, j'y pense, la chambre du pignon?

Ils tressaillirent tous deux.

— Il doit même s'y trouver justement un lit, car mon prédécesseur y couchait souvent.

— C'est vrai, répondirent-ils.

— Voilà ce qu'il me faut; conduisez-moi.

Je fis un mouvement pour me lever.

— Attendez, mon maître! s'écria la fermière.

— Est-ce que la chambre n'est point libre? demandai-je en les regardant.

— Pardonnez-moi; mais rien n'y est en place... Restez ici un instant seulement... je vais tout préparer.

— Allez, dis-je en me rasseyant; mais surtout faites vite, car je tombe de sommeil.

La fermière sortit, et Morel ne tarda pas à la suivre. J'éprouvais de véritables inquiétudes. Il était clair pour moi que quelque chose d'extraordinaire se passait au manoir, et j'ignorais jusqu'à quel point je devais compter sur la loyauté du fermier de Locmora. Sa bonne volonté pouvait d'ailleurs être inutile, s'il s'agissait d'une réunion d'insurgés, comme je commençais à le craindre. Je n'ignorais point la haine des paysans contre les patriotes, et je savais que mes opinions

étaient connues. Contre mon ordinaire, enfin, je me trouvais sans armes et dans un pays dont les détours ne m'étaient pas familiers. On comprend pourquoi j'avais tout fait pour ne passer la nuit ni dans la salle aux huches ni dans le magasin aux avoines, d'où la fuite eût été impossible. La chambre du pignon, qui aurait dû m'être offerte la première, puisque c'était la seule propre à recevoir un hôte, avait, au contraire, une entrée séparée que je connaissais, et des fenêtres donnant sur la campagne. C'était une double chance de salut si mes craintes se trouvaient fondées. Cependant la fermière ne revenait pas; Morel était rentré plusieurs fois; je l'avais vu parler mystérieusement aux garçons de ferme, disparaître, puis revenir pour disparaître de nouveau. Toute la maison avait un air de trouble et d'attente. Les domestiques causaient bas, se jetaient des regards d'intelligence et marchaient sans sabots, pour faire moins de bruit. Enfin, pourtant, le fermier vint me chercher. Je le suivis avec un peu de battement de cœur; il me conduisit à la chambre qui avait été préparée, me demanda si je ne désirais rien, et, sur ma réponse, se retira. Je fermai promptement la porte au verrou, et je promenai les yeux autour de moi avec anxiété. La chambre était faiblement éclairée par une seule lumière. J'en fis le tour, examinant tous les coins et soulevant tous les rideaux. Je m'assurai de nouveau qu'une des fenêtres donnait sur le verger;

enfin, plus tranquille après cette revue, je m'approchai du foyer. Une souche entière y brûlait, rayonnant au loin la lumière et la chaleur. En toute autre occasion, je n'y aurais point pris garde; mais l'inquiétude tenait mon attention en éveil. Il était évident qu'un tel feu n'avait point été fait à mon intention, et qu'il était allumé longtemps avant mon arrivée. Je cherchais à m'expliquer cette circonstance, lorsque mes regards, en se promenant autour de moi, rencontrèrent un livre posé sur la cheminée. Il sortait à demi d'un de ces étuis de drap dans lesquels les notaires renfermaient alors l'exemplaire des *Coutumes*, qu'ils portaient toujours avec eux. Je remarquai, en le prenant, qu'il n'était point couvert de poussière, comme l'eût été un volume oublié là depuis longtemps, mais lisse et brillant. Je l'ouvris, pour regarder le titre : c'était une *Semaine sainte*, qui, à en juger par ses pages frangées et salies, devait servir depuis longtemps. Comme je le feuilletais au hasard, un papier en tomba; je le ramassai, et j'y lus ce qui suit :

ACTE DE FOI

Je crois fermement que l'Église,
Quoi que la nation en dise,
Du saint-père relèvera
Tant que le monde durera;

Que les évêques qu'elle nomme,
N'étant point reconnus de Rome,
Sont des intrus, des apostats,
Et les curés des scélérats
Qui devraient craindre davantage
Un Dieu que leur serment outrage.

ACTE D'ESPÉRANCE

J'espère, avant que ce soit peu,
Les apostats verront beau jeu;
Que nous reverrons dans nos chaires
Nos vrais pasteurs, nos vrais vicaires;
Que les intrus disparaîtront;
Que la divine Providence,
Qui veille toujours sur la France,
En dépit de la nation
Nous rendra la religion.

ACTE DE CHARITÉ

J'aime avec un amour de frère
Les rois d'Espagne, d'Angleterre,
Et les émigrés réunis,
Qui rendront la paix au pays;
J'aime les juges qui, sans fautes,
Condamneront les patriotes;
Le fer chaud qui les marquera,
Et le bourreau qui les pendra.

Je relus deux fois ces vers platement féroces, cherchant à reconnaître l'écriture, qu'il me semblait avoir déjà vue ailleurs. Je les tenais encore à la main, lorsque je crus entendre du bruit dans l'escalier. Je prêtai l'oreille ; on montait avec précaution. Je soufflai vivement la lumière et je m'écartai du foyer, afin de ne pas être aperçu. Deux personnes s'arrêtèrent sur le palier ; elles parlèrent bas quelques instants, puis j'entendis une clef s'introduire doucement dans la serrure ; on la fit tourner deux ou trois fois, puis j'entendis redescendre. Je courus à la porte, je tirai le verrou et je voulus l'ouvrir ; mais la porte résista. J'étais prisonnier. L'incertitude était désormais impossible et le danger évident. Ne pouvant forcer le verrou, mes hôtes m'avaient enfermé, afin d'empêcher au moins ma fuite. Ils délibéraient maintenant, sans doute, sur mon sort. Résolu à tenter tous les moyens de salut, je courais à la fenêtre qui donnait sur le verger, lorsqu'un murmure sourd frappa mon oreille. Étonné, je me penchai pour regarder à travers les vitres... Aussi loin que mon œil pouvait distinguer dans la nuit, je n'aperçus qu'un long flot de têtes mouvantes !... Toutes étaient nues, et l'on eût dit que cette foule, serrée et silencieuse, attendait, dans une attitude respectueuse, quelque auguste visiteur. La curiosité avait d'abord suspendu mon inquiétude ; mais un mouvement se fit dans la foule, les rangs s'ouvrirent,

et j'aperçus Morel ; il parlait à chacun bas et avec action. Tout à coup, il désigna ma fenêtre ; toutes les têtes se levèrent. Je reculai vivement. Il était évidemment question de moi. Je me rappelai alors qu'il y avait une croisée à l'autre extrémité de la chambre. Je m'élançai pour l'ouvrir : elle donnait sur une cour obscure et écartée. Je penchai la tête au dehors ; on n'entendait aucun bruit. Cette cour pouvait avoir une issue ; c'était, d'ailleurs, la seule voie de salut qui me fût ouverte. Je me décidai à y descendre. Le toit d'une étable, placée précisément sous la fenêtre, rendait le chemin aussi facile que sûr ; je n'eus qu'à me laisser glisser jusqu'à terre. Mais une fois dans cette cour, il fallait en sortir : je me mis à chercher au milieu des ténèbres ; je rencontrai enfin une porte entr'ouverte qui me conduisit dans un long corridor, puis dans un jardin. Arrivé là, un murmure de voix me frappa ; il venait d'une grange en ruines, dans laquelle on apercevait de la lumière. Je m'approchai avec précaution et m'appuyant au mur lézardé, en retenant mon haleine, j'essayai de jeter un regard dans l'intérieur : le spectacle étrange qui s'offrit alors à moi me retint immobile d'étonnement. Debout devant quelques planches façonnées en autel et recouvertes d'une toile grossière, un prêtre achevait le saint sacrifice de la messe, tandis qu'une foule recueillie l'écoutait à genoux. Cette foule, qui remplissait la grange, s'étendait

encore bien loin au dehors, et c'était elle sans doute que j'avais vue dans le verger. Les hommes étaient séparés des femmes, comme dans le lieu saint, et les enfants tenaient le milieu. Je reconnus aux premiers rangs le maréchal qui avait fait tant d'efforts pour que je ne vinsse point à Locmora. Malgré le grand nombre des auditeurs, le silence était profond ; on n'entendait que la voix confuse de l'officiant, interrompue, de loin en loin, par la voix plus claire de l'enfant chargé de lui répondre. Tout à coup, le prêtre, dont je n'avais pu apercevoir les traits jusqu'alors, se détourna pour prononcer l'*Ite missa est*. J'eus peine à retenir un cri de surprise ; j'avais reconnu Bernard ! Depuis mon départ de Coëtmieu, c'était la première fois que je le revoyais; mais le temps avait apporté peu de changement à cet impassible visage : c'était toujours ce même calme, dur et arrangé ; l'ambition trompée avait seulement creusé sur son front quelques plis nouveaux. Je savais que Bernard, après avoir successivement occupé plusieurs cures, venait d'être désigné pour l'une des plus importantes du diocèse, lorsque le serment avait été demandé. Les intérêts et les inclinations de l'ancien vicaire de Coëtmieu étaient également opposés à la nouvelle constitution du clergé ; il refusa de s'y soumettre et ne négligea aucun moyen de soulever sa paroisse contre le nouvel ordre de choses. Signalé pour ses prédications incendiaires, il s'était vu forcé de

prendre la fuite, et il se cachait depuis plusieurs mois. Je connaissais tous ces détails, mais je pensais que Bernard avait dû chercher un refuge parmi ses anciennes ouailles, et j'étais loin de m'attendre à le rencontrer chez Morel. Cependant l'office était achevé et la foule ne se retirait point... Bernard, qui avait dépouillé ses habits d'officiant, s'était mis à genoux devant l'autel, et, la tête penchée sur ses mains, semblait se recueillir. Je compris qu'il préparait une prédication. En effet, après une assez longue pause, il se leva lentement, se retourna vers les paysans, qui levèrent la tête avec une attention avide, et commença d'une voix sombre. Il parla d'abord de la justice de Dieu, qui vengeait sur les enfants les crimes des pères, et envoyait, lorsque le règne de l'iniquité avait duré trop longtemps, les sept anges chargés de vider sur le monde les coupes pleines de sa colère. Passant ensuite au récit des plaies qui, par la permission du Tout-Puissant, avaient frappé la France, il rappela les prêtres chassés des paroisses, les églises fermées, les mourants privés des sacrements et tombant aux gouffres enflammés.

« Et ce n'est point encore assez, chrétiens, ajouta-t-il, les patriotes n'ont pas achevé leur ouvrage ; la révolution est comme le démon, qui dévore tout et n'est jamais rassasié. D'ici à peu de temps il faudra que vous donniez, à ceux qui sont les maîtres maintenant, le

tiers de vos meubles, de vos troupeaux et de vos enfants! »

Et comme un long murmure d'indignation s'élevait :

« C'est à vous de voir, ajouta-t-il, si voulez défendre vos corps, vos biens et vos âmes, et si vous n'aimez pas mieux obéir à un roi qu'à douze cents brigands qui forment l'Assemblée nationale. »

Une clameur d'approbation s'éleva et alla grossissant de proche en proche. Bernard imposa silence de la main.

« Le jour de frapper les impies n'est pas encore venu, dit-il; mais les pasteurs veillent pour leurs troupeaux. On fait débarquer pour vous, sur les côtes, de la poudre et des armes; vos anciens maîtres viendront vous commander quand il en sera temps, et vous ferez un bûcher pour les patriotes avec leurs arbres de liberté. En attendant, chrétiens, cachez vos blés, refusez votre argent, menez vos bestiaux dans les bois, pour qu'on ne puisse vous les saisir; et surtout restez fidèles à la loi du Christ. Je suis forcé de partir demain pour une autre paroisse, et vous serez peut-être longtemps privés de prêtre. Plusieurs iront rendre compte à Dieu sans avoir pu se confesser ni recevoir le viatique; je vais donc vous administrer à tous ces derniers sacrements; mais repentez-vous, chrétiens, repentez-vous, car, pour la plupart, c'est ici le dernier jour d'absolution, et je tiens dans ma main leur salut ou leur damnation éternelle. »

A ces mots, prononcés avec un accent plein d'une sombre menace, Bernard prit sur l'autel le vase des saintes huiles et commença à extrémiser ceux qui se trouvaient le plus proche. C'était un spectacle à la fois imposant et terrible. Un indicible sentiment d'épouvante s'était emparé de la foule ; les femmes se courbaient jusqu'à terre et demandaient pardon à Dieu avec des sanglots, les hommes se frappaient la poitrine en pleurant. Seul impassible au milieu de cette terreur, Bernard continuait son ministère lugubre, et je le vis disparaître, à pas lents, au milieu de la foule agitée. Je n'ai pas besoin de dire qu'en découvrant le but de cette réunion, mes craintes s'étaient complétement dissipées. Tout s'expliquait maintenant, les sollicitations du maréchal, la rencontre des troupes de paysans, l'embarras du fermier et le soin qu'il avait pris de fermer ma porte. Complétement tranquillisé, je cherchai à tâtons la première cour, et m'aidant du toit qui m'avait déjà servi à descendre, je regagnai ma chambre et je me couchai.

XXI

FUITE AVEC BERNARD

Le lendemain, je discutais avec Morel les conditions du nouveau bail que j'avais rédigé d'avance, et qu'il signa après quelques débats. J'allais repartir, lorsqu'une douzaine de gendarmes s'arrêtèrent à la porte extérieure de la ferme. Le brigadier en laissa la moitié en observation. Morel avait pâli en les apercevant; il fit un signe à sa femme, qui disparut aussitôt. Dans ce moment le brigadier entrait.

— Bonjour, compère, dit-il brusquement.

— Bonjour, monsieur Riou, répondit le paysan en ôtant son chapeau d'un air craintif.

— Je parie que tu sais ce qui m'amène.

— Faites excuse, monsieur Riou... à moins que ce ne soit pour quelque nouvelle réquisition.

— Justement, une réquisition de corbeaux! s'écria le brigadier avec un rire brutal.

Le fermier eut l'air de ne pas comprendre.

— Allons, tu sais bien ce que je veux dire, reprit le gendarme; tu as ici des locataires suspects... et d'abord en voici un qui n'est pas de la maison.

En parlant ainsi, il s'était avancé vers moi.

— Votre nom? me demanda-t-il.

Je me nommai.

— Que faites-vous ici?

Je le lui dis. Il allait m'adresser de nouvelles questions, lorsqu'un gendarme qui avait servi dans la brigade de Guingamp me reconnut; il assura que j'étais un *patriote solide* et un *homme établi.*

— Alors, ce n'est pas ce que nous cherchons, reprit Riou.

Et s'adressant de nouveau au fermier :

— Voyons, vieux, dit-il, faisons les choses comme de bons enfants; je viens chercher le citoyen Bernard, calottin insermenté; montre-moi ses appartements, que je lui remette une carte de visite de la part du procureur-syndic.

— Je ne connais point de citoyen Bernard, dit le fermier en voulant jouer l'étonnement.

— Assez, assez, vieux renard! s'écria Riou; ce n'est pas un ancien garde-française comme moi qui se laissera faire au même par un pékin. Tu ne veux pas nous ouvrir la cage de ton hibou? suffit.

Et se tournant vers ses hommes :

— Fine-Mouche, va me chercher le particulier qui se permet de nous faire faire antichambre; amène tout ce que tu trouveras, depuis les mioches qui font leurs dents jusqu'aux anciens qui n'en ont plus; je resterai pour

les interroger. Suivez-le, vous autres, et fouillez-moi toute la baraque comme la poche d'un noyé.

Ils sortirent, et nous restâmes seuls avec le brigadier. Il se tourna vers Morel.

— Tu as tort, compère, lui dit-il, de te faire l'aubergiste des insermentés... Tu es déjà signalé à l'autorité, et un de ces jours j'aurai le désagrément de te lier les pouces pour te conduire au couvent des voleurs. D'ailleurs, vois-tu, mon vieux, la nation veut que les curés prêtent serment... La nation, c'est moi, c'est toi... ni moi ni toi nous ne devons donc protéger les insermentés.... C'est clair, ça... c'est du raisonnement...

Morel se grattait la tête sans répondre.

— Ajoute, reprit le brigadier, que c'est une bêtise de lutter contre le peuple... autant vaudrait que ton petit doigt se révoltât contre tes deux mains. Aussi, je t'engage à devenir patriote, père Morel... parce que, règle générale de conduite, il faut toujours être de l'opinion qui a pour elle la gendarmerie.

— Je ne dis pas, monsieur Riou, répliqua le paysan d'un air distrait et en écoutant.

— Rien ne nous échappe, vois-tu, continua le brigadier : ton insermenté, par exemple, tu le croyais bien caché; mais on l'a rencontré l'avant-dernière nuit, qui venait sans doute de confesser quelque jeune fille; il a été suivi, et on l'a vu entrer dans ton courtil.

Morel parut déconcerté.

— Tu vois que nous sommes au fait, reprit le gendarme d'un ton capable. On sait, de plus, que Bernard est un souffleur de chaud et de froid qui forcerait les arbres à se battre. Il a déjà fanatisé toutes les paroisses du canton; depuis qu'il est ici, les enfants nous jettent des pierres par-dessus les haies, et les chiens aboient en voyant nos uniformes; aussi son compte est bon : au district, ils sont bien décidés à donner un exemple aux calottins, en faisant pour celui-là la dépense d'une cravate de chanvre.

Morel regarda le brigadier avec un certain effroi. Je voulus le rassurer.

— Le refus de serment n'entraîne point de peine aussi grave, observai-je, et la loi ne punit point de mort les prêtres réfractaires.

— Non; mais elle punit de mort les chefs de complots, les prédicateurs de révolte, et c'est pour ces crimes que le particulier en question sera jugé.

— Quelle preuve aura-t-on contre lui?

— Des lettres que j'ai saisies hier, moi-même, chez le curé de Matignon.

Je regardai Morel; il parut hésiter un moment.

— Heureusement, dit-il enfin, que M. Bernard est sauvé maintenant.

— Comment cela? s'écria le brigadier.

— Il est parti il y a trois heures.

— C'est impossible!

— Avant le jour.

— Et où allait-il?

— Où Dieu l'aura conduit. Maintenant les pauvres prêtres ne peuvent pas dire le matin où ils coucheront le soir.

— Tu veux me tromper, Morel; il est ici, j'en suis sûr.

— Vous verrez vous-même, monsieur Riou.

Le brigadier parut ébranlé par le sang-froid du paysan; je ne savais moi-même ce que je devais croire; mais mon incertitude ne dura pas longtemps. Les gendarmes reparurent avec la fermière, des filles de basse-cour et plusieurs garçons de charrue. Je reconnus, au premier coup d'œil, Bernard parmi ces derniers; il portait l'habit de gros drap, la culotte de toile et les sabots garnis de paille; mais il semblait gêné dans ce costume. Le brigadier ne s'y trompa point. Après avoir successivement examiné tous les valets, il s'arrêta devant le prêtre; Morel laissa échapper un mouvement, et nos regards se rencontrèrent. Je lui fis signe de se rassurer. Je venais de prendre subitement la résolution de sauver, s'il était possible, l'ancien vicaire de Coëtmieu. Après l'avoir examiné, Riou se tourna vers le fermier.

— Depuis quand tes garçons mettent-ils des gants pour labourer la terre? demanda-t-il ironiquement.

— Des gants! répéta Morel surpris.

Le gendarme prit le bras de Bernard, et montrant ses mains blanches :

— Connais-tu beaucoup de valets de charrue qui aient cette peau-là?

Je ne laissai point au fermier le temps de répondre.

— Aussi n'est-ce point un valet de charrue, interrompis-je.

— Qu'est-ce que c'est donc, alors?

— Mon garçon de magasin.

Il me regarda d'un air de doute.

— Votre garçon de magasin qui se trouve ici?

— Parce qu'il m'a suivi.

— Dans ce costume?

— C'est celui de son village, et je n'ai pas de raison pour le lui faire quitter.

Il réfléchit un instant.

— Pouvez-vous donner une preuve, citoyen, répondit-il, que ce garçon est à vos gages?

Je me rappelai le passe-port que j'avais pris pour Michel et pour moi, et je le tirai de ma poche sans hésiter. Le brigadier le lut avec attention. Le signalement de Michel répondait assez mal, comme on doit le penser, à l'extérieur de Bernard; le gendarme m'en fit l'observation.

— Vous devez savoir depuis longtemps, répondis-je en souriant, que les commis aux passe-ports ne se piquent point d'exactitude.

Il parut hésiter; mais enfin la prudence l'emporta.

— Tout ça n'est pas clair, dit-il; le syndic verra à débrouiller la chose. Vous nous suivrez à Lamballe.

— Je ne vais point de ce côté, répondis-je tranquillement.

— Vous vous détournerez de votre route.

— Je n'en ai ni le temps ni la volonté.

— C'est ce que nous verrons.

— Sur-le-champ : attelez mon cheval, Morel, je vais partir.

Morel sortit, et je m'assis en l'attendant. Mon sang-froid avait déconcerté le brigadier, qui voulut recourir aux raisonnements. Je le laissai dire; il finit en me déclarant que si je refusais de le suivre volontairement, il emploierait la force.

— Avez-vous un mandat d'arrêt contre moi? demandai-je.

— Non.

— Suis-je inconnu et sans papiers?

— Je ne dis point cela.

— Alors, réfléchissez à ce que vous allez faire, et rappelez-vous que je vous rends responsable personnellement de tout retard apporté à mon voyage.

J'avais pris un ton de roi; le brigadier était visiblement embarrassé. Il prit à part Fine-Mouche et parut le consulter. Au même instant, Morel entra en m'annonçant que la voiture m'attendait. Je m'avançai vers la porte avec Bernard; les gendarmes nous laissèrent

sortir. J'allais monter dans le char-à-bancs, lorsque le brigadier m'arrêta.

— Ainsi, vous refusez de venir à Lamballe? me demanda-t-il.

— Je refuse.

— Et vous allez à Saint-Brieuc?

— C'est mon intention.

— Alors, nous vous suivrons.

— Vous êtes libres.

— Et vous vous ferez reconnaître là-bas aux autorités?

— Soit.

Les gendarmes montèrent à cheval et nous partîmes. Ma position commençait à devenir embarrassante. Bernard ne pouvait manquer d'être reconnu à notre arrivée, et j'allais être compromis sans avoir réussi à lui être utile. Persuadé, toutefois, qu'il ne restait d'autre chance de salut que l'audace, je faisais bonne contenance, continuant à marcher sans presser le pas, et suivi à peu de distance par Riou et sa troupe. Nous arrivâmes ainsi au village. Comme nous détournions le chemin, je crus reconnaître de loin, à la porte du maréchal ferrant, le fermier Morel, qui, en m'apercevant, se retira vivement. Il nous avait précédés, sans doute, en suivant le chemin des bruyères. Mais pourquoi était-il venu et que faisait-il là?... Nous arrivions à la porte du maréchal, lorsque celui-ci sortit de sa forge

en chantant, comme un homme ivre, et me fit un signe. J'arrêtai mon cheval.

— Je vous attendais, me dit-il d'une voix avinée; j'ai quelque chose à vous remettre.

— A moi?...

Il me regarda de l'air d'un ivrogne qui veut se faire malicieux.

— Cherchez, cherchez, reprit-il en balbutiant; n'avez-vous rien perdu hier, quand vous êtes passé par ici?

— Rien.

— Bah! venez voir, venez voir, là, dans la forge.

J'hésitai à descendre.

— Dites que vous avez perdu un fouet, murmura-t-il rapidement.

Je tressaillis. Il me regarda en riant.

— Eh ben? reprit-il.

— Je me rappelle maintenant... un fouet.

Il frappa dans ses mains.

— A la bonne heure, donc!... Venez voir si c'est ben lui.

Je descendis, et le brigadier en fit autant, mais resta à la porte. J'entrai avec le maréchal, qui alla me chercher un fouet, que je me hâtai de reconnaître.

— Je m'en doutais, dit-il, en parlant de manière à ce que le brigadier l'entendît. Je croyais ben l'avoir vu hier entre les mains de votre garçon, car c'est votre

garçon que j'ai reconnu tout à l'heure... lui et le cheval... Et pourtant, j'étais pas sûr, parce que ce matin il est venu ici, avant le jour, un cavalier qui m'a fait ferrer sa monture... et lui aussi pouvait ben avoir oublié... d'autant plus qu'il était pressé.

Et s'approchant de mon oreille avec une apparence de mystère :

— Pressé comme un blaireau qui a senti les chiens... Vous comprenez ?

— Oui, dis-je; c'était un noble... ou un insermenté.

— Juste !... Je n'ai rien dit; mais je l'ai bien reconnu... Ça venait de Locmora... Un fameux prédicateur ! à ce qu'ils disent dans le pays... M. Bernard, quoi !

— Et il allait à Dinan?

— Possible, quoiqu'il ait pris la route de Matignon... Mais, chut !... je vous dis ça en confidence, bourgeois... parce que je voudrais pas qu'il lui arrive malheur, voyez-vous... Je suis un chrétien, moi, baptisé, confirmé, et tout... et les insermentés, c'est les bons... les jureurs, je voudrais faire une enclume avec leurs têtes !...

— A la bonne heure, dis-je en gagnant la porte; mais prenez garde qu'on ne vous entende.

— Il n'y a plus personne, répondit le maréchal en jetant un regard rapide vers le seuil.

En effet, le brigadier venait de rejoindre ses hommes et remontait à cheval. Je regagnai mon char-à-bancs, et j'allais partir, lorsqu'il me souhaita un heureux voyage.

— Vous ne venez donc plus à Saint-Brieuc? demandai-je avec une feinte surprise.

— Non, me répondit-il en tournant bride.

Et il prit, avec ses gens, le chemin de Matignon. A peine l'eus-je perdu de vue que je mis mon cheval au galop, de crainte qu'il ne se ravisât. Nous fîmes une lieue ainsi, en silence, et nous détournant de minute en minute pour nous assurer que nous n'étions point poursuivis.

— Décidément, ils nous ont abandonnés, dis-je à mon compagnon, et j'espère que vous leur échapperez.

— Grâce à votre générosité, monsieur.

— Je vous savais en danger de la vie, j'ai dû tout faire pour vous sauver.

— Comment vous remercier de vous être ainsi exposé pour un inconnu?

Je souris et je secouai la tête.

— Vous vous trompez, dis-je; l'ancien vicaire de Coëtmieu n'est pas un inconnu pour moi.

— Comment cela? dit-il en me regardant.

— Avez-vous oublié cet enfant qui ne voulait point devenir un mauvais prêtre, et que vous reteniez des mois entiers au pain et à l'eau pour lui donner de la vocation?

— Baptiste! s'écria-t-il.

— Lui-même.

— Quoi! vous seriez...

— Ce mauvais sujet dont vous vous étiez fait le fidèle geôlier, et qui, dans son désespoir, jura tant de fois de se venger.

Bernard me regarda avec une sorte d'épouvante.

— Vous voyez que mes vœux ont été exaucés, ajoutai-je. Le souvenir du service que je vous rends vous punira assez du mal que vous m'avez fait.

— En violentant vos inclinations, je remplissais un devoir, balbutia le prêtre, embarrassé.

— Comme moi j'en remplis un en vous sauvant de la corde. Chacun a sa mission ici-bas et comprend le devoir à sa manière.

Bernard rougit légèrement.

— Vous avez agi en chrétien, monsieur, dit-il d'une voix un peu altérée; Dieu vous en tiendra compte. Du reste, j'espère ne pas vous exposer longtemps désormais. Le château de M. le marquis de Lormier doit être peu éloigné?

— D'une lieue environ.

— Dès que nous l'aurons atteint je vous quitterai.

— Pourquoi?

— J'espère trouver chez le marquis une retraite sûre.

— En effet, repris-je, son château est un centre de conspiration où vous serez reçu avec joie; vous aiderez M. de Lormier à soulever les paroisses contre les villes.

— Qui vous fait supposer?..

— Je ne suppose rien ; j'ai entendu votre prédication de la nuit dernière.

— Vous !...

— Moi... et j'ai lu, de plus, des actes de *foi*, d'*espérance* et de *charité*, écrits de votre main, et qui ne laissent aucun doute sur vos sentiments.

— Je ne cherche point à les cacher, dit-il avec une sorte d'impatience hautaine, et la preuve, c'est que j'étais proscrit. Oui, tant que j'aurai une voix, je crierai aux fidèles de défendre leur foi au péril de leur vie.

— C'est-à-dire que vous prêcherez la guerre civile.

— Je leur dirai d'imiter ceux de la tribu de Lévi, qui devinrent des saints pour avoir frappé leurs frères, prosternés aux pieds des idoles.

— A la bonne heure ; mais comme moi je suis un de ces frères, que j'aime mes idoles et que je n'ai nulle envie d'être frappé par vos lévites bas-bretons, je vous déclare que vous n'irez point au château de Lormier.

— Et où donc me conduirez-vous ? demanda-t-il.

— Au Légué.

— Je n'y connais personne.

— J'y connais, moi, un capitaine qui se chargera de vous conduire aux îles anglaises.

Bernard se leva à demi.

— Aux îles anglaises ! répéta-t-il, je n'y consentirai jamais ; vous ne pouvez disposer de moi ainsi contre

ma volonté... Arrêtez, monsieur; je ne suis point votre prisonnier... Je veux descendre ici.

Pour toute réponse, je fouettai mon cheval; il voulut s'élancer sur la route, mais je le retins.

— Vous ne me quitterez pas, lui dis-je d'un ton ferme. J'ai rempli mon devoir d'homme en vous arrachant à la prison ou à la mort; il faut que je remplisse maintenant mon devoir de citoyen en vous empêchant de fomenter ici la guerre civile. C'est à cette condition seulement que je serai excusable de vous avoir sauvé.

— C'est-à-dire, s'écria-t-il, que vous vous faites mon juge et que vous me condamnez à l'exil!

— Je vous condamne seulement à vivre sans nuire. Si votre départ est nécessaire pour cela, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même; moins dangereux, vous auriez pu rester. Je n'obéis ni à une haine de parti ni à une rancune personnelle; tout ce qui vous manque, vous pouvez me le demander; j'assurerai votre fuite, je pourvoirai à vos besoins; mais je ne vous laisserai point conspirer contre le pays par ma faute et sous mes yeux, parce que ce serait m'associer à votre trahison. Cet exil, d'ailleurs, dont vous vous plaignez, la plupart de vos pareils l'ont choisi comme le moindre des maux et la seule voie de salut; vous irez les rejoindre.

Il voulut répondre, mais je l'interrompis.

— Ma résolution est prise, ajoutai-je, rien ne la changera; vous êtes à ma merci, vous le savez; toute résis-

tance serait inutile et ne pourrait que vous perdre. Soumettez-vous donc, quitte à vous venger plus tard.

Il me lança un regard de basilic, croisa les bras et murmura d'une voix sourde une menace que je n'entendis pas. Nous arrivâmes le même jour à Saint-Brieuc, d'où je me rendis au Légué. J'arrêtai le passage de Bernard à bord d'une barque dont je connaissais le patron, et il partit la nuit suivante pour Guernesey. J'appris plus tard qu'il s'était rendu à Londres, où il prit une part subalterne à toutes les intrigues des émigrés. Il revint même plusieurs fois en Bretagne, avec des messages pour M. de Puisaie, fit partie de l'expédition de Quiberon, et retourna enfin en Angleterre, où il mourut pauvre, dédaigné, et dans tout le désespoir d'une ambition qui n'avait pu se faire jour.

XXII

JOSEPH PART POUR SAINT-BRIEUC — LES BIENS DES ÉMIGRÉS SÉQUESTRÉS

A partir du mois de juin 1791, la gravité des événements était allée toujours croissant. La fuite de Louis XVI

porta le dernier coup aux idées monarchiques, en prouvant aux plus incrédules l'impossibilité de concilier la royauté avec le mouvement révolutionnaire. L'effet de cette fuite avait été uniforme en Bretagne. « Le roi est parti, mais le véritable souverain, la nation, reste! » s'était écrié le procureur-syndic de la Loire-Inférieure. « La France sait maintenant que Louis XVI est son ennemi capital, » écrivait le club de Lorient à la Convention. A Nantes, tous les noms de rues qui rappelaient la monarchie furent supprimés. Cependant la noblesse et le clergé continuaient à fomenter la guerre civile; les plus hardis ou les plus imprudents entraient déjà en campagne. Il fallut envoyer des soldats pour surprendre, par une nuit d'orage, des gentilshommes qui s'étaient réunis, en armes, au château de Préclos. M. de la Lézardière avait paru vers Machecoul, à la tête de six cents insurgés, et vingt-six voiles anglaises, croisant à l'embouchure de la Loire, n'avaient regagné la pleine mer qu'à l'arrivée de Dumouriez, accouru pour empêcher un débarquement. La sourde hostilité des paysans contre le nouvel ordre de choses se manifestait, du reste, en toute occasion. Ceux d'entre eux qui s'étaient déclarés patriotes étaient maltraités, et, s'ils acceptaient l'écharpe municipale, leurs femmes les quittaient en emmenant leurs enfants. Les prêtres assermentés étaient insultés jusque sous le dais, et le sonneur de cloches lui-même refusait d'entendre leur

office, à moins que l'ancien curé ne lui eût donné *une dispense* à cet effet. Ce n'était point tout : profitant du désordre général pour méconnaître leurs obligations, les fermiers refusaient les loyers des terres, et les domaniers la redevance du fonds, en feignant de regarder ces rentes comme des *droits féodaux.* La perception des impôts excitait partout des émeutes. On se battait à Pledran, à Plouguernevel, à Fouesnant. Les six cents millions d'assignats, émis et hypothéqués sur les biens de l'Église, perdaient déjà quatorze pour cent, encore n'avaient-ils cours que dans les villes. Le 10 août 1792 arriva, et la patrie fut proclamée en danger. Jusqu'alors, nos administrations locales avaient gardé certaines mesures avec le clergé et la noblesse ; on espérait toujours voir tomber cette première effervescence de colère; mais on comprit enfin que la tolérance l'excitait au lieu de l'amortir. En conséquence, les familles signalées pour leur esprit contre-révolutionnaire furent arrêtées; on somma les prêtres insoumis de prêter serment, et ceux qui refusèrent furent exportés en Espagne. Une vingtaine de journaux royalistes étaient répandus dans les villes et les campagnes; on les fit saisir. Restaient ces dangereuses correspondances, dans lesquelles les conspirateurs de l'intérieur et ceux du dehors s'encourageaient réciproquement à la guerre. On eût pu les supprimer sans bruit ou en violer le secret, selon les habitudes monarchiques, re-

nouvelées dans ces derniers temps; mais les patriotes avaient le sentiment de leur force et tenaient à combattre ouvertement; aussi préférèrent-ils une violence à une perfidie. On créa dans les moindres villes un comité de surveillance, chargé : 1° d'intercepter, dans les bureaux de poste, les paquets venant de l'étranger, à quelque personne qu'ils fussent adressés; 2° de saisir tout paquet venant de l'intérieur et adressé, sous quelque seing que ce fût, à des personnes suspectes, sauf à appeler celles-ci pour prendre connaissance des pièces en leur présence. Puis, le danger grandissant toujours, arrivèrent ces mesures, si difficiles à juger aujourd'hui, qui précédèrent et suivirent les massacres du 21 septembre. L'immense convulsion de 93 se faisait déjà pressentir; il fallait, à tout prix, que la France en sortît vivante. Ce n'était plus le moment des petites vertus ni des énergies vulgaires. Danton semblait avoir tracé à tous leurs devoirs quand il avait prononcé à la tribune ces paroles profondes et terribles : « Soyons, s'il le faut, en exécration à la postérité, mais sauvons la patrie! »

J'étais retourné plusieurs fois voir Joseph, qui continuait à vivre tranquille dans sa retraite. J'espérais qu'il y serait oublié; mais sa sérénité résignée irrita sans doute quelqu'un de ces esprits chagrins que le calme des autres blesse et qui haïssent quiconque leur paraît heureux. Joseph fut dénoncé pour avoir conservé l'habit

de sa communauté. Il répondit vainement qu'il n'en possédait point d'autres; on le comprit au nombre des prêtres que frappait le nouvel arrêté publié par le directoire du département. Je le vis arriver un matin, un bâton à la main; il était abattu, mais sans colère.

— Je pars pour Saint-Brieuc, monsieur Baptiste, me dit-il; on m'a inscrit sur la liste des insermentés, et il faut que j'aille habiter le chef-lieu du département; ceux qui sont les maîtres l'ont ordonné.

— Mais il faut réclamer! m'écriai-je; j'irai avec vous au chef-lieu, je verrai les directeurs.

— Non, répondit-il doucement; ils commettraient une injustice peut-être en vous refusant; il vaut mieux qu'ils ignorent la vérité. Dieu ne demande compte que des erreurs volontaires. Vous pourriez, d'ailleurs, vous compromettre, et je ne me le pardonnerais jamais.

— Mais vous aimez votre village, Joseph; vous ne sauriez vivre autre part.

— Un chrétien doit savoir vivre partout, monsieur Baptiste. Je serai libre, d'ailleurs, pourvu que je réponde tous les matins à l'appel et que je ne m'éloigne pas au delà d'une demi-lieue de la ville. A cette distance, on peut encore s'asseoir sur l'herbe et entendre les oiseaux.

— Oui, repris-je; mais les ordres deviendront plus sévères; peut-être se vengera-t-on sur vous, pauvres innocents, du crime des misérables qui poussent les

paroisses à la révolte. Votre prison, large maintenant, deviendra étroite! Vous ne savez pas quels volcans grondent sous nos pieds, Joseph! Nous touchons à des jours où les hommes de paix comme vous ressembleront aux premiers chrétiens, jetés sans armes au milieu des gladiateurs et des lions du cirque. Croyez-moi, laissez-nous seuls vider notre différend, et allez prier à l'écart pour que Dieu protége la bonne cause. Je puis vous procurer les moyens de quitter la France, et je m'engage à ce que rien ne vous manque à l'étranger.

— Rien que le pays, monsieur Baptiste, dit Joseph en secouant la tête. Ah! qu'importent les dangers que l'on court quand on aime! Proposez donc à un homme d'abandonner ceux qui lui sont chers, parce qu'ils souffrent et que leur mal peut se communiquer! Oh! merci de vos offres; mais je sens que ma place est ici. Quand je ne ferais, au milieu de la bataille, que me tenir à genoux et les mains jointes, mon exemple donnerait peut-être à quelque mourant l'idée de prier; il consolerait quelque désespéré! Demander asile aux Anglais, ce serait injurier mon pays et dire qu'un chrétien ne peut plus y vivre. Si la plupart des honnêtes gens ont peur et s'en vont ainsi, monsieur Baptiste, que deviendront les courageux qui restent et les méchants qui attendent? Oh! non, non; je suis bien peu de chose; mais les plus faibles et les plus ignorants servent quelquefois aux desseins de Dieu.

Je pris les mains du moine avec une admiration attendrie.

— Vous êtes meilleur patriote que nous tous, Joseph, lui dis-je; allez donc, puisque vous le voulez, et que Dieu vous garde! Mais, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas que vous avez ici un ami.

Nous nous embrassâmes tendrement, et il partit. Je ne devais, hélas! le revoir que longtemps après, comme on le verra par la suite de ce récit. Ce fut vers cette époque que des agents révolutionnaires, sans caractère et sans mission précise, commencèrent à parcourir notre province. Ils arrivaient de Paris, de Nantes ou de Rennes avec des lettres de recommandation, se présentaient aux clubs, qu'ils abusaient par leurs discours, et passaient le reste du temps au café, où les plus chauds républicains venaient s'enivrer avec eux. Il était rare que leur présence n'amenât point quelques troubles ou quelques collisions entre les pouvoirs constitués. L'un d'eux, Royou-Guermeur, fut même arrêté à Quimper, par ordre du directoire, et emprisonné comme suspect. Plusieurs de ces agents s'arrêtèrent à Guingamp pour y activer la marche des idées; mais je n'en vis qu'un seul, qui m'était adressé par un ancien compagnon de comptoir; il se nommait Pinard. Je compris, dès les premiers mots échangés, que nous ne pourrions nous entendre; je le lui dis, et nous nous quittâmes assez mécontents l'un de l'autre. Pinard de-

meura trois jours dans notre ville, et je sus bientôt que je ne m'étais point trompé dans le jugement que j'avais porté de lui. C'était un de ces hommes qui flétrissent tout ce qu'ils touchent, que l'on a honte de trouver du parti de la vérité. La loi qui ordonnait le séquestre et la mise en vente des biens d'émigrés commença à être exécutée en Bretagne dès le mois de septembre 1793. Ce fut une suite de lugubres scènes. La plupart des gentilshommes avaient fui à l'étranger ou fomentaient la révolte à l'intérieur; il n'y avait plus dans les châteaux que des femmes et des enfants. On vint leur déclarer que leurs biens étaient mis *sous la main de la nation*, ainsi parlait la loi dans son éloquence sauvage. On inventoria, sous leurs yeux, les meubles, les bibliothèques, les bijoux. Quelques femmes furent laissées gardiennes du tout, à la charge de ne rien détourner; à d'autres on donna l'ordre de sortir sous le plus bref délai. Dans ce dernier cas, il fallait que les filles prissent leurs vieux pères sous le bras, les mères leurs enfants, et, sur le seuil, un commissaire, tenant l'arrêté départemental à la main, leur délivrait ce que l'on donnait en aumône à la famille chassée : c'était un lit, douze chaises, une armoire; à chaque enfant, trois chemises et son berceau! Quant aux moyens de vivre, l'administration devait régler plus tard ce que l'on accorderait à chacun sur les revenus de ses propriétés saisies. Et si, près de voir se fermer derrière lui

les portes de sa propre demeure, quelque vieux gentilhomme demandait amèrement aux commissaires où il trouverait un abri sûr pour ses derniers jours, ceux-ci montraient en souriant l'arbre de la liberté récemment planté devant le seuil du manoir confisqué par la nation. La révolution avait, en effet, atteint ses dernières conséquences. Traitée en ennemie par toute l'Europe monarchique, la France avait accepté cette hostilité en se faisant une constitution et des intérêts politiques à part. La République venait d'être proclamée; la mort du roi suivit de près. Une fois engagé dans cette route, la pente était fatale, et il fallait la suivre.

XXIII

TUFFIN DE LA ROUERIE

Les villes de la Bretagne, à deux ou trois exceptions près, avaient accepté franchement les nécessités révolutionnaires; mais la haine des royalistes s'en accrut. L'insurrection était menaçante dans le Poitou, le Maine et l'Anjou. Le Morbihan, la Loire-Inférieure s'agitaient sourdement; le Finistère, plus tranquille, grâce à l'ha-

bileté de ses administrateurs, donnait cependant des inquiétudes. Quant aux départements d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, c'était là que se trouvait le foyer même de la conspiration. On en désignait les chefs, sans avoir de preuves, pourtant : c'étaient les Picot de Limoëlan, les Dubuat, les Molien, les Loquet de Granville, les Desilles, les Guyomarais, et, par-dessus tout, le sieur Tuffin de la Rouërie, promoteur et lien de ce grand complot. Cet homme, auquel il ne manqua que de mourir un peu plus tard pour jouer, en Bretagne, le même rôle que Charrette en Vendée, avait été d'abord officier des gardes-françaises. Amoureux de l'imprévu, fécond en expédients, corrompu et romanesque à la fois, il avait menacé un instant de finir comme de Rancé, après avoir vécu comme Faublas. Il allait prononcer ses vœux de trappiste, lorsque je ne sais quel vent lui apporta les bruits de la guerre d'Amérique. Il dépouilla aussitôt sa robe de moine, laissa pousser ses cheveux, et alla combattre les Anglais sous le nom du *colonel Armand*. Accueilli en France, à son retour, par des acclamations, il reçut *officiellement* du ministre l'ordre de ne point paraître à la cour, et *officieusement* le conseil d'*user modestement de sa disgrâce*. Plus tard, en 1787, il fut envoyé par la noblesse bretonne pour réclamer la conservation des priviléges de la province, et eut encore la gloire d'une persécution : on l'enferma à la Bastille ; mais ses velléités révolutionnaires s'éva-

nourirent le jour où les droits de la noblesse furent mis en question. Il avait protesté à Rennes et à Saint-Brieuc contre les prétentions du tiers; dès que ces prétentions furent devenues des lois, il songea à la révolte et commença à la préparer dans son château de la Rouërie. Rien ne manquait à Tuffin pour devenir chef de parti; il ne possédait pas seulement toutes les qualités, mais, ce qui est aussi rare peut-être, tous les vices nécessaires pour jouer ce rôle. Audacieux, adroit, trop mobile pour tomber dans de longs découragements, il avait cette impressionnabilité pour ainsi dire volontaire, qui permet tour à tour l'exaltation et le calcul, la bonne foi et la dissimulation. Longtemps occupé d'intrigues de femmes, il avait appris à serpenter habilement entre les amours-propres; on pouvait le surprendre, jamais le déconcerter. Doué, enfin, d'un courage que l'on citait dans une noblesse où le courage était la plus vulgaire des vertus, il était capable d'exécuter tout ce qu'il osait concevoir. Orgueilleux, du reste, et capable d'une mauvaise action lorsqu'elle le conduisait au but, mais patient comme tous les hommes de cour, gai comme tous les voluptueux, il pouvait braver la faim, la soif, la fatigue et le froid sans se plaindre ni s'abattre. Dès la fin de 1791, Tuffin de la Rouërie avait créé, dans les principales villes de Bretagne, des comités royalistes, et avait commencé à recruter des combattants. Attaqué dans son château vers

la fin du mois de mai 1792, il s'était échappé par miracle et avait déterminé une première insurrection, qui n'eut d'autre résultat que de faire monter sur l'échafaud Elliot et Malœuvre, ses complices. Depuis lors, il parcourut la Bretagne, toujours poursuivi, mais fuyant de château en château, de chaumière en chaumière, ravivant les colères ou les douleurs, semant les promesses, servant de lien aux haines isolées, et laissant partout, sur son passage, comme une traînée de guerre civile, à laquelle il se réservait de mettre le feu quand il en serait temps. Or, l'heure propice était évidemment venue. Nous avons déjà dit dans quel péril se trouvait placée la République. Le mois de février 1793 venait de finir, et les discordes qui agitaient la Convention avaient pris une violence alarmante. Soutenus par les sections et la Commune, les Jacobins accusaient la Gironde monarchique; la Gironde leur renvoyait l'accusation, en les traitant d'anarchistes, de sorte que, ballottés entre ces récriminations contraires, les patriotes des départements cherchaient en vain à démêler la vérité. Cependant l'influence de quelques hommes éminents et un instinct inné de modération faisaient pencher la plupart des républicains bretons vers le parti girondin. L'administration du Finistère surtout s'était hardiment prononcée en sa faveur. Dès le mois d'octobre 1792, elle avait envoyé une adresse pour sommer les quarante-huit sections de laisser aux

députés de la droite une pleine liberté. « Songez, disait cette adresse, que la quatre-vingt-troisième portion de la République ne peut inspirer de terreur à une nation entière qui abhorre l'anarchie. Une seule ville ne fera point la loi à la France. *Rappelez-vous à qui appartient la gloire de la journée du* 10 *août*[1]. Que la Convention nationale puisse travailler dans le calme à la constitution qu'elle nous prépare ; si elle ne le trouve point au milieu de vous, il est d'autres villes qui sauront le lui procurer. » L'Europe presque entière menaçait, en outre, nos frontières, défendues par des volontaires sans souliers, qui ne savaient point charger leurs fusils. Les caisses publiques étaient vides, l'industrie détruite, le commerce anéanti. Il n'y avait pas jusqu'aux habitudes de famille qui ne fussent suspendues. Les administrateurs de nos villes, sans cesse menacés par l'émeute ou les royalistes des campagnes, ne voyaient plus ni leurs femmes ni leurs enfants; ils mangeaient et dormaient au lieu des conférences, ayant à leurs côtés les décrets de la Convention sous une paire de pistolets. Pendant que tout semble ainsi chanceler, le peuple ne craint pourtant ni ne désespère ! A chaque désastre, il oppose un courage plus grand. Toutes les

[1] Les fédérés bretons contribuèrent plus que personne au succès du 10 août. Leur conduite fut si brillante, que la section Saint-Marceau déclara qu'elle changerait de nom, et s'appellerait désormais *section du Finistère*.

côtes de la Bretagne étaient dégarnies de soldats, les forts en ruines et désarmés; il suffit d'un appel, et soudain six mille volontaires se présentent; mille ouvriers terrassiers accourent : on relève les épaulements, on porte à bras les canons sur la crête de nos rochers, on gratte le salpêtre aux parois des caves pour fabriquer de la poudre, on arrache les gouttières aux manoirs féodaux pour fondre des balles. Les femmes cousent des guêtres, qu'elles vont déposer sur l'autel de la patrie; les enfants font de la charpie, les vieillards s'enrôlent dans les compagnies de vétérans et apprennent l'exercice. Tout se lève, tout travaille, tout se prépare enfin à soutenir la lutte qui va s'engager. Ce bouleversement général n'avait néanmoins point interrompu mon commerce, qui s'alimentait du désordre même. Je n'avais point de spéculation suivie; j'allais à la recherche des affaires comme les aventuriers du nouveau monde à la recherche des castors ou des nids d'abeilles. Toujours muni d'une centaine de louis, somme considérable alors, vu la rareté du numéraire, je profitais de toutes les occasions d'achat ou de vente qui se présentaient, traitant aujourd'hui à Tréguier pour un chargement de faïence prise aux Anglais; demain à Lorient, pour six mille paires de gants, confisqués je ne sais comment, et qui pourrissaient dans les magasins; une autre fois, à Saint-Brieuc, pour un lot de vieux fers, auxquels on avait joint cent kilo-

grammes de plain-chant sur parchemin. L'échange des assignats, dont la dépréciation n'était point uniforme sur tous les points, me procurait aussi quelques bénéfices. J'avais soin seulement de laisser toujours les subsistances en dehors des spéculations que je hasardais; le nom d'*accapareur*, jeté par quelque imprudent ou quelque envieux, eût suffi pour me perdre. Renonçant, en outre, aux gains faciles dont les confiscations et la misère publique offraient sans cesse l'occasion, je m'étais résigné à n'être qu'une sorte de colporteur, toujours en quête et en chemin, observant les besoins de chaque endroit pour y satisfaire, achetant ici ce qui manquait là, vendant aux riches, donnant aux pauvres, gagnant peu, en somme, sur chaque marché, mais renouvelant sans cesse mon capital. Cette activité commerciale ne nuisait en rien à mon zèle de citoyen : partout où j'arrivais, si un appel était fait aux patriotes, je laissais là toute autre affaire et j'allais m'offrir. Tel était alors le sentiment de confraternité, que l'on ne se regardait comme étranger nulle part. On n'appartenait pas à la garde civique de telle ou telle ville, mais à la République, et quand le rappel des patriotes battait, on y allait sans songer à autre chose. Je pus me trouver ainsi, par aventure, au combat de Fouesnant et à celui de Savenay, où je reçus une légère blessure.

XXIV

JE RENCONTRE LAUNAY — MON ARRESTATION

On venait d'entrer dans le mois de mars 1793 ; je regagnais Guingamp après une excursion qui m'avait conduit jusqu'à Nantes. J'appris par hasard à Dinan qu'il y avait à vendre une partie de bois à la Hunaudaie. Des demandes m'avaient été faites de Port-Brieuc et de Vannes; je résolus de pousser jusqu'à la forêt, pour voir l'acquéreur de la dernière coupe. En passant à Lamballe, je descendis de cheval pour remettre quelques lettres au procureur-syndic. Je le trouvai causant avec un étranger, au milieu de commis qui expédiaient des écritures. Je le connaissais à peine, et j'allais prendre congé de lui après une courte conversation, lorsqu'un bruit de pas et de voix, parmi lesquelles je crus reconnaître celle de Launay, se fit entendre sur l'escalier. Presque au même instant la porte s'ouvrit, et le médecin, suivi de deux sans-culottes en bonnet rouge, entra comme un orage.

— Eh bien ! dit-il en s'adressant au procureur, sans saluer personne, tu sais la nouvelle, citoyen? Les paysans ne sont point venus hier au marché de Saint-

Brieuc! nous allons être pris par la famine! Les fanatiques s'organisent partout; avant la fin du mois ils viendront en armes pour nous égorger!...

Il allait continuer, lorsque ses regards tombèrent sur moi; il fit une exclamation de surprise.

— Comment! toi ici, Baptiste? s'écria-t-il en changeant de ton subitement. Par quel hasard?... Est-ce que tu n'habites plus Guingamp?

Je voulus lui expliquer la cause de mon passage à Lamballe; mais il ne m'écouta point.

— A propos, continua-t-il en me prenant la main, j'ai su que ton père était mort.

— En effet.

— Une grande perte, mon ami... une grande perte pour tout le monde... Après ça, le bonhomme était difficile à vivre, un peu dur, un peu avare, un peu aristocrate... Je n'en ai pas moins pris part à ton malheur. Mais j'ignorais que tu connusses notre brave syndic.

— Je n'ai point cet honneur.

— Vraiment? alors il faut que je te présente à lui; vous êtes faits l'un pour l'autre.

Et, sans attendre ma réponse, il cria mon nom au procureur.

— Je te garantis celui-là, citoyen, dit-il en me frappant sur l'épaule; un vrai républicain dès le berceau; il était toujours en querelle avec tout le monde... Te rappelles-tu, dis donc, Baptiste, quand ils voulaient

faire de toi un calottin?... Avec ça qu'il avait été élevé par un curé... Mais tout petit, il ne croyait ni à Dieu ni au diable; aussi n'ont-ils jamais pu l'abrutir par la superstition.

J'étais au supplice pendant cette ridicule apologie, que le syndic écoutait d'un air contraint; je voulus y couper court en avertissant Launay que j'étais pressé.

— Comment donc ! s'écria-t-il, nous ne nous séparerons pas ainsi, j'espère? Tu souperas avec moi.

— Je pars sur-le-champ.

— Mais la nuit va venir.

— Tout retard m'est impossible.

— Il s'agit donc d'une affaire importante?

— Oui.

— Où vas-tu?

— Pas loin d'ici.

— A Plancoët?

— Non... plus près... dans la forêt.

— A la Hunaudaie?

— Justement.

— Est-ce que tu vas voir les Guyomarais?

— Non.

— Au fait, reprit-il sans m'écouter et en se tournant vers le syndic, ce sans-culotte-là connaît tous les aristocrates... Il a vécu avec eux; on l'a vu autrefois en habit de taffetas rose, le claque sous le bras et la hanche au vent, faire l'agréable avec les grandes dames

de Kerjean; il était des parties de chasse de Désilles, de Molien, de Limoëlan; peut-être même a-t-il vu là Tuffin de la Rouërie... En voilà un, par exemple, pour qui je graisserais une corde de bon cœur! C'est lui qui est l'âme du complot royaliste; on n'entend répéter que son nom. Demandez aux paysans pourquoi ils refusent de payer l'impôt, ils vous répondront : « C'est M. de la Rouërie qui l'a défendu... » Pourquoi ils ne portent plus de grains aux marchés : « C'est M. de la Rouërie qui l'a dit... » Qui leur fait croire que dans trois mois les Prussiens seront à Paris? toujours M. de la Rouërie. Il est partout, il conduit tout, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on ne le voit nulle part. Si on était fanatique, on croirait que c'est le diable, ma parole d'honneur! Du reste, on le dit superbe homme : des yeux noirs et la jambe faite au tour... Mais il est impossible que tu ne l'aies jamais vu chez madame de Cöatansecours.

— Cela est pourtant, répondis-je d'un ton sec.

— Puisque tu vas chez les Guyomarais, tu en entendras parler... Ils sont aussi de la bande, eux... avec leur beau-père, Micaut de Mainville.

Je voulus répéter que je ne me rendais point au château; mais Launay ne m'en laissa pas le temps.

— En tout cas, dit-il, j'espère que nous irons un de ces jours dans leur gentilhommière, et que nous y fouillerons tout avec la baïonnette; d'autant qu'il court des

bruits depuis quelque temps... Le sieur Tuffin pourrait bien être par là. Avertis les Guyomarais de se bien tenir.

— Je les avertirai, répondis-je impatienté.

Et, m'avançant vers le syndic, qui causait vivement à l'écart avec l'étranger, je le saluai et sortis. Je venais d'atteindre la forêt, ayant complétement oublié ce qui s'était passé chez le procureur, lorsque j'entendis derrière moi un galop de chevaux; presque au même instant, deux gendarmes parurent sous les arbres. Je ne sais pourquoi j'eus un pressentiment que c'était moi qu'ils poursuivaient. Je n'avais point eu, du reste, le temps de réfléchir à ce que je devais faire, qu'ils étaient déjà à mes côtés. Ils m'ordonnèrent d'arrêter, me demandèrent mon nom, et, sur ma réponse, l'un d'eux prit la bride de mon cheval, en me priant de descendre. Je leur demandai à mon tour ce qu'ils voulaient.

— Nous avons ordre de ne point te laisser continuer ta route, citoyen, me répondit le brigadier.

— Vous me conduisez donc à Lamballe?

— Non.

— Où me menez-vous alors?

— Tu vas le voir.

En parlant ainsi, les deux gendarmes avaient mis pied à terre; ils me firent entrer avec eux dans le fourré, les chevaux furent attachés à un arbre, et mes deux compagnons allumèrent leurs pipes, sans prendre

à mon égard aucune précaution. L'aventure était trop étrange pour ne point exciter en moi beaucoup d'étonnement et un peu d'inquiétude. Ma première pensée fut qu'il y avait méprise; les nouvelles questions que j'adressai me détrompèrent : c'était bien moi qu'ils avaient reçu ordre d'arrêter. Mais quel crime avais-je commis? Pourquoi me retenir caché dans ce taillis? Que voulait-on faire de moi?... Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que celle-ci : « C'est l'ordre. » Sûr de ne pouvoir vaincre la discrétion peut-être forcée de mes gardiens, je me résignai à attendre patiemment l'explication de cette énigme. Trois heures environ s'écoulèrent ainsi. La nuit était close depuis longtemps, le ciel obscur et le vent froid. Mes deux compagnons commençaient à se plaindre de notre campement et à frapper la terre, avec mauvaise humeur, de leurs grandes bottes, quand un bruit singulier de pas se fit entendre sur la route. On distingua bientôt un cliquetis d'armes, et nous reconnûmes enfin des uniformes à la lueur des étoiles. Les deux gendarmes regagnèrent alors avec moi la lisière du fourré, un *qui vive !* fut échangé, quelques hommes se détachèrent de la troupe armée pour s'avancer vers nous. Je reconnus parmi eux le procureur-syndic et l'étranger que j'avais déjà rencontré à Lamballe. Je demandai assez vivement au premier ce que l'on me voulait, et pourquoi j'étais arrêté.

— C'est moi qui en ai donné l'ordre, dit l'étranger.

— Et de quel droit? répondis-je brusquement.

— Je suis le citoyen Morillon, agent du conseil exécutif.

Le syndic prit alors la parole :

— Le citoyen commissaire est chargé d'une fouille importante dans le château de la Hunaudaie, dit-il; ta conversation avec Launay lui a fait craindre que tu n'eusses des rapports avec les Guyomarais, et que tu ne leur donnasses l'éveil.

— Je ne connais point les Guyomarais, et je ne me rends point chez eux.

— Où vas-tu, alors?

— Chez le garde forestier.

— Et pour quelle affaire?

— Pour un achat de bois.

Le citoyen commissaire prit à part le procureur-syndic; tous deux parurent se consulter; enfin, après un court débat, Morillon se tourna vers moi.

— Je veux bien croire que tu es un vrai patriote, dit-il; mais tu connais les chemins de la forêt, sans doute, puisque tu y allais sans guide?

— Je les connais.

— Et tu ne refuseras pas, je pense, de prendre part à notre expédition; nous pouvons avoir besoin d'un homme qui ait pratiqué le pays, et, en tout cas, deux bras de plus sont toujours utiles.

— Je suis prêt.

— Alors, vive la République! et en avant.

XXV

LE CHATEAU DE LA HUNAUDAIE

Je me plaçai en tête de la troupe avec le commissaire, le procureur-syndic et le juge de paix qui les accompagnait. J'avais fort bien compris que l'invitation du citoyen Morillon était un ordre et prouvait un reste de défiance; mais je lui avais dit la vérité; je n'avais rien à cacher, que pouvais-je craindre?

Ses soupçons ne tardèrent point, d'ailleurs, à se dissiper. J'avais déjà fait partie plusieurs fois de troupes envoyées à la poursuite des prêtres réfractaires, et je connaissais toutes les précautions exigées pour ces marches de nuit à travers la campagne; je les indiquai au commissaire, qui en sentit sur-le-champ l'importance et n'en voulut négliger aucune. Sachant l'entrée principale du château gardée par des chiens qui eussent signalé notre approche, j'avais

d'abord fait prendre un sentier couvert et détourné qui devait nous conduire aux portes du jardin. J'étais insensiblement devenu un des chefs de l'expédition, et à mesure que j'y prenais plus de part, je m'y intéressais aussi davantage; j'en calculais les chances comme si j'en eusse été personnellement responsable; j'en attendais le succès avec inquiétude. J'ignorais quel en était au juste le but, mais je la savais faite dans l'intérêt de la République, et cela me suffisait. A une autre époque et pour une autre cause, j'aurais regretté d'y contribuer, je me serais inquiété peut-être de ceux que l'on allait surprendre, et j'aurais désiré les trouver avertis; mais le besoin de sauver la patrie absorbait alors toute autre préoccupation; la pitié ne venait qu'après le combat. On sacrifiait le révolté à l'intérêt général, comme on s'y sacrifiait soi-même. Les royalistes, d'ailleurs, n'étaient point seulement des adversaires politiques; c'étaient des ennemis. La guerre contre eux semblait une légitime défense, car ils l'avaient commencée partout, à la frontière et à l'intérieur. Il ne s'agissait plus d'une opinion, mais d'un sentiment, et on les haïssait moins par esprit de parti que par instinct national.

Nous arrivâmes au château. Aucun bruit ne s'y faisait entendre, aucune lumière n'y brillait; tout semblait dormir. On s'occupa d'abord de placer des sentinelles à toutes les issues. Le plus profond silence

avait été recommandé, et chacun tenait ses armes serrées contre lui.

Nous étions restés, le citoyen Morillon, le juge de paix et moi, à quelques pas d'une petite porte de jardin qui semblait condamnée, attendant que toutes les mesures eussent été prises, lorsque nous crûmes entendre marcher dans le fourré. Je fis signe de la main à mes compagnons, et nous nous effaçâmes derrière un angle de la muraille. Le bruit des pas se rapprochait toujours; enfin, le froissement des feuilles devint distinct, et bientôt un paysan parut à la lisière du taillis. Il regarda de tous côtés, comme pour s'assurer qu'il était seul; puis, s'avançant rapidement vers la petite porte, il se baissa pour chercher la serrure. Dans ce moment, je m'élançai et je le saisis par les deux bras; il jeta un cri, mais le citoyen Morillon, qui était accouru, lui imposa silence en lui mettant un pistolet sur la poitrine. Nous nous emparâmes de la clef, qu'il tenait encore, et nous ouvrîmes sans difficulté la petite porte.

Nous allions entrer dans le jardin, lorsque le syndic revint avec une trentaine de gardes nationaux. Nous le mîmes au fait en peu de mots, et, après avoir refermé derrière nous et laissé deux sentinelles, nous nous dirigeâmes vers le château. Arrivés au perron, nous trouvâmes la porte entr'ouverte comme à dessein. Le paysan parut stupéfait.

— Maintenant, attention, dit le citoyen Morillon, afin que personne ne puisse échapper ! Une douzaine d'hommes autour du château, et feu sur tous ceux qui essayeront de fuir !

Ces dispositions prises, la lanterne sourde fut ouverte, et on alluma des torches. Alors, le profond silence qui avait été observé fut rompu à un signal donné, et les gardes nationaux se répandirent bruyamment dans le château.

Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Le citoyen Morillon et le procureur-syndic couraient de chambre en chambre pour donner leurs ordres; on n'entendait que pas précipités et cliquetis d'armes; enfin, un cri de triomphe s'éleva, suivi de plusieurs autres cris pareils. Peu après, le juge de paix fut appelé; il monta, et je le suivis.

Je reconnus, en entrant, au milieu des gardes nationaux et des gendarmes, le citoyen de la Guyomarais, que j'avais vu plusieurs fois. Il était debout, appuyé à la cheminée, pâle, mais l'air hautain et dédaigneux. Près de lui se tenait une jeune femme presque nue, serrant dans ses bras deux petits enfants, dont elle semblait se voiler, et derrière eux, un vieillard aux pieds duquel on apercevait une épée brisée : c'étaient la citoyenne la Guyomarais et Micaut de Mainville, son père. Plus loin, dans l'ombre, il y avait encore deux hommes, que je sus plus tard être un sieur Dampierre, et le précepteur

des enfants. Le juge de paix allait commencer à les interroger, lorsque des cris de joie se firent entendre de nouveau; c'étaient trois autres prisonniers que l'on amenait. Les deux premiers furent reconnus sur-le-champ, l'un pour le médecin Taburet, l'autre pour un domestique de la maison; quant au troisième, il déclara s'appeler Morel et être chirurgien. Le citoyen Morillon demanda alors à la Guyomarais si c'étaient là tous ses hôtes.

— Tous, répondit-il.

— Tu te trompes; il t'en reste au moins un autre, et le plus important.

— Qui donc?

— Tuffin de la Rouërie.

Le prisonnier tressaillit.

— Tu vois que nous sommes bien informés; Tuffin est ici, et nous le trouverons, fallût-il pour cela mettre le feu au château.

— Faites, répondit froidement la Guyomarais.

Il y eut une pause. Le syndic et le citoyen Morillon causaient à voix basse; ils annoncèrent enfin qu'ils allaient continuer les perquisitions, pendant que le juge de paix interrogerait les prisonniers. Ils sortirent, en effet, et l'information commença; mais elle durait à peine depuis quelques minutes, lorsque le commissaire rentra avec un portefeuille aux armes de la Guyomarais. Le juge de paix l'ouvrit et en tira une bague de

deuil entourée de ces mots : *Dùm spiro, spero;* un guidon, sur lequel était brodé un sacré-cœur au milieu d'une couronne blanche ; enfin, quelques lettres adressées à un sieur Gasselin. La bague était semblable à celles que portaient les émigrés de Dudresnay, comme symbole de leurs espérances, et nous savions tous que le sacré-cœur était le drapeau mystique adopté par les royalistes bretons. Quant aux lettres, elles se rapportaient évidemment à l'insurrection, mais elles n'en parlaient qu'en termes couverts et dans une langue convenue, dont il eût fallu avoir la clef. L'important était de savoir quel était ce Gasselin, auquel on semblait rendre compte des préparatifs, comme à un chef. Les questions adressées successivement aux prisonniers, sur ce personnage inconnu, n'ayant amené aucun éclaircissement, je me hasardai à rappeler le paysan arrêté à la porte du jardin. Le citoyen Morillon ordonna de le faire monter sur-le-champ.

A sa vue, la Guyomarais pâlit ; mais le paysan et lui échangèrent un regard qui parut le rassurer.

Le commissaire lui demanda s'il connaissait cet homme.

— C'est mon jardinier, répondit-il.

— Son nom?

— Étienne.

— Que faisait-il hors du château à cette heure?

— Je l'ignore.

Le juge de paix s'adressa alors à Étienne.

— D'où venais-tu?

— De la forêt.

— Pourquoi y étais-tu allé?

— Pour cueillir du trèfle à cinq feuilles.

— A minuit?...

— C'est à minuit qu'il faut chercher les *louzous* qui donnent la force.

Le citoyen Morillon regarda le syndic avec étonnement.

— De pareilles superstitions existent-elles vraiment dans vos campagnes? demanda-t-il.

— Elles existent; mais je serais curieux de voir le trèfle à cinq feuilles que ce vaurien a cueilli; si je ne me trompe, nous y trouverons de curieux renseignements. Qu'on le fouille avec soin!

On le fouilla sans rien découvrir.

— Voyons, reprit le syndic, tu n'espères pas nous faire accroire que tu étais sorti pour chercher le *louzou* dans les carrefours? Tu n'es pas un lutteur, et nous ne sommes, d'ailleurs, ni au premier quartier de la lune ni au vendredi.

— Aussi n'ai-je point trouvé ce que je voulais, répondit Étienne en jetant un regard d'intelligence à la Guyomarais; les *louzous* sont fées, et devinent quand on les cherche; ils étaïent tous rentrés dans la terre jusqu'à l'autre lune.

— Et personne ici ne te savait sorti?

— Personne.

— Ainsi, c'est toi qui avais laissé la porte du château ouverte, pour rentrer?

— Non; je n'habite pas le château.

— Où demeures-tu?

— Dans le grand pavillon du jardin.

— Seul?

— Avec ma femme.

— Qu'on la fasse venir, dit vivement le citoyen Morillon, et que l'on fouille partout chez cet homme.

Une douzaine de gardes nationaux allaient sortir pour exécuter son ordre, quand le syndic rentra, en conduisant par la main une femme presque nue. A son aspect, Étienne recula.

— Catherine! s'écria-t-il.

Celle-ci leva la tête, poussa un cri, et cacha son visage dans ses deux mains.

— Nous venons de la trouver en haut, dit le procureur.

— En haut! répéta le jardinier.

— Dans la chambre verte, couchée au fond de la ruelle.

Le paysan poussa une sourde exclamation et devint pâle; il s'avança vers Catherine les poings fermés.

— Que faisais-tu là, malheureuse? balbutia-t-il; réponds, que faisais-tu là?

Mais, au lieu de répondre, la jeune femme tomba à genoux en sanglotant; il lui saisit les deux mains et la releva d'un seul mouvement, droite et tremblante devant lui.

— Grâce! Étienne, murmura-t-elle.

Le paysan la laissa retomber, et son regard se tourna étincelant vers le groupe des prisonniers, sans que je pusse distinguer à qui il s'adressait.

— Ainsi, c'est vrai, dit-il; voilà pourquoi la porte était ouverte... Ah! je comprends tout, maintenant!... Tandis que je passais les nuits à courir les chemins, exposé aux balles des bleus, il y en avait d'autres ici qui étaient heureux et qui riaient de moi. J'avais donné mon sang, on me prenait encore mon honneur, et plus je montrais de fidélité, plus on me rendait de trahison!

Il porta ses deux poings à son front avec une expression de désespoir et de rage impossible à rendre. La Guyomarais fit un pas vers lui.

— Les apparences vous abusent, Étienne, dit-il; plus tard on vous expliquera...

Le paysan sourit amèrement.

— Non, répondit-il, j'en sais assez. On a cru que l'on pouvait tout me prendre sans crainte, parce que j'étais un pauvre ouvrier... Mais il ne faut pas jouer avec la douleur des plus petits que soi, monsieur Gabriel; une fourmi peut faire mourir un chêne!

Et se tournant brusquement vers le citoyen Morillon :

— Vous cherchez le marquis, dit-il; je sais où il est, moi, et je vous le dirai.

Il y eut un mouvement général de joie parmi nous, de terreur parmi les prisonniers. La Guyomarais voulut s'élancer vers le jardinier; on le retint.

— Rappelle-toi ce que tu as promis sur ta part de paradis! s'écria-t-il.

Le paysan secoua la tête avec une résolution farouche, et jetant un regard en dessous vers Catherine :

— Il y en avait une autre aussi qui avait promis sur sa part de paradis, répondit-il; mais on lui a fait oublier ses promesses, et ce ne sont pas les bleus. Les bleus ne m'ont jamais causé de mal; c'est un de ceux à qui j'avais donné toute ma vie... Que Dieu lui pardonne, puisqu'il est Dieu; mais moi, je me vengerai, et, aussi vrai que je suis un chrétien, je mettrai sa tête sur le billot.

— Et tu y mettras en même temps celle des autres, malheureux! s'écria la Guyomarais.

Étienne tressaillit.

— Viens, dit vivement le commissaire, qui s'aperçut de son hésitation; la République punit les traîtres, mais elle sait pardonner à ses fils égarés.

Le paysan parut balancer.

— Ne veux-tu donc pas être vengé? ajouta Morillon à demi-voix.

Il se redressa brusquement.

— Venez, dit-il.

Et s'avançant d'un pas ferme vers la porte, il descendit l'escalier, puis le perron. Nous le suivions avec une curiosité mêlée de crainte et d'espoir. Il nous fit traverser le jardin, ouvrit une sorte de poterne, longea quelques minutes le mur extérieur, et s'arrêta enfin à une encoignure solitaire, sous un jeune cerisier. Alors, il se tourna de notre côté, et se découvrant :

— Celui que vous cherchez est sous nos pieds, dit-il.

Nous reculâmes avec une exclamation de surprise.

— Que veux-tu dire? s'écria Morillon; le sieur Tuffin de la Rouërie?...

— Est mort depuis le 30 janvier.

Il y eut un moment de désappointement, puis d'incrédulité. Le commissaire du pouvoir exécutif, surtout, ne pouvait se faire à l'idée que tant de précautions n'eussent conduit qu'à trouver un cadavre, et que la mort lui enlevât ainsi les découvertes qu'il avait espérées. Il voulut douter, mais Étienne lui donna des preuves auxquelles il fut forcé de se rendre. Nous apprîmes alors qu'on avait caché la mort de la Rouërie, afin de ne pas jeter le découragement parmi les royalistes. En se faisant secrètement les exécuteurs testamentaires de son complot, les Guyomarais continuaient

à agir en apparence sous son inspiration. On eût dit que ce grand conspirateur avait laissé, au lieu où il avait succombé, quelque chose de son souffle et de sa puissance; du fond de sa tombe il faisait encore la guerre à la République. Son nom seul suffisait pour tout remuer, tout conduire, et cette armée, qui avait un mort pour chef, se préparait silencieusement de toutes parts, n'attendant déjà plus que le signal. C'était à la Hunaudaie même, où il s'était réfugié sous le nom de Gasselin, que la Rouërie avait été atteint de la maladie à laquelle il avait succombé.

— C'était un homme à ne jamais mourir, nous dit Étienne; mais depuis plus d'une année il n'avait guère vécu que dans les carrières abandonnées, buvant l'eau du Douves, mangeant du pain noir et couchant sur le gravier. La fièvre le prit ici tout d'un coup, et presque aussitôt il tomba dans le délire. C'est moi qui le gardais; il se croyait au milieu de la bataille; il criait toujours : *Tuez les bleus!... tuez!... tuez!...* Ils tremblaient tous au château, car si l'on était venu alors de Lamballe pour faire une perquisition, il les eût perdus. Cela dura trois jours et trois nuits; enfin, quand on vit, le dernier soir, qu'il agonisait, M. de la Guyomarais fit creuser une fosse d'avance; on l'y porta encore chaud, avec tous ses papiers; je replaçai moi-même le gazon, pour qu'on ne se doutât de rien, et le lende-

main, les enfants du fermier étaient là, assis dessus, à faire des chapelets de marguerites.

— Et tu dis qu'on a enterré avec lui des papiers? demanda Morillon.

— Ils sont enfermés dans une boîte de verre.

— Au pied de cet arbre?

— Au pied de cet arbre.

— Alors, qu'on apporte ce qu'il faut pour y creuser.

On courut chercher des pioches et des pelles. Le jardinier dirigea lui-même le travail. Après avoir enlevé quelques terres, on sentit de la résistance; il recommanda alors d'avancer plus doucement. Une masse confuse commençait déjà à paraître, on la dégagea avec précaution; les lambeaux de linceul furent écartés, et l'on reconnut un cadavre. La boîte de verre dont avait parlé le paysan fut trouvée à ses pieds. Le citoyen Morillon se retira à l'écart avec le juge de paix et le syndic, pour prendre connaissance de ce qu'elle contenait, nous les vîmes bientôt revenir.

— Victoire! s'écria Morillon; ces papiers sont les rôles de l'insurrection projetée et la correspondance secrète de la Rouërie avec les corps d'émigrés réunis dans les îles anglaises[1]. Maintenant, citoyens, la patrie n'a plus rien à craindre. Mort aux traîtres! et vive la République!

[1] Jersey et Guernesey.

— Vive la république ! crièrent toutes les voix.

Et, comme si ce cri eût réveillé des échos, on l'entendit se répéter, de sentinelle en sentinelle, jusqu'au château, où il éclata comme un tonnerre. Dans ce moment, le soleil parut derrière les collines, et inonda la forêt de ses lueurs.

Rien ne nous retenait plus. On courut chercher une civière, on la couvrit de rameaux, et l'on y déposa les restes de la Rouërie, pour les porter au château. Au moment où il passait devant moi, je fus saisi d'une sorte de tristesse.

Voilà donc où avaient conduit tant d'intrigues habiles, tant de souffrances supportées avec courage, tant de dispositions longuement combinées. De toutes ces espérances, si soigneusement arrosées de sueur et de sang, aucune n'avait pu percer la terre, et cet homme, qui avait compté refaire une monarchie, n'avait pu même obtenir une bière pour son cadavre ! Qu'était-ce donc, mon Dieu ! que la puissance individuelle, et que pouvaient attendre les partis qui avaient pour eux des conspirateurs et non la nécessité ?

Je m'étais arrêté, rêveur ; je sentis une main s'appuyer sur mon épaule.

— A quoi penses-tu, citoyen ? me demanda Morillon.

— Je pense, répondis-je, que cet homme a creusé la terre avec ses ongles pendant trois années, qu'il a

apporté de la poudre grain à grain, qu'il a dérobé, à force de patience, une étincelle au soleil, et que, lorsqu'il ne lui restait plus qu'à mettre le feu à sa mine, il est mort de la fièvre comme un enfant.

— Heureusement! me répondit le commissaire, car cette mort sauve peut-être la République. Quand les royalistes la connaîtront, le désordre se mettra dans leurs rangs. Toutes leurs espérances et tous leurs projets sont là désormais, avec cette pourriture. Aussi, ce n'est pas le cadavre d'un homme que tu vois emporter, citoyen : c'est celui de la guerre civile.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME

PARIS. — IMP. DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.
(Ancienne maison Dondey-Dupré.)

